

# LES DÉLICES DE LA RELIGION,

OU

LE POUVOIR DE L'ÉVANGILE  
POUR NOUS RENDRE HEUREUX.

Par M. l'Abbé LAMOURETTE, Docteur  
en Théologie, de l'Académie Royale  
des Belles-Lettres d'Arras.

---

*Beatus homo qui invenit sapientiam ! Preciosior est  
cunclis opibus. . . . Via ejus via pulchra.*

Heureux l'homme qui a trouvé la sagesse ! Elle est plus  
précieuse que tous les trésors de l'univers. . . Et ses  
voies sont belles & aimables. . .

*Prov. chap. 3.*



A PARIS;

Chez MERIGOT jeune, Libraire, quai  
des Augustins, au coin de la rue Pavée.

---

M. DCC. LXXXVIII.

*Avec Approbation, & Privilège du Roi.*

1<sup>re</sup> ed.

Adrien Lamourette

Législateur, devenu év. const. de Lyon -  
Se rétracta, mit sur l'échafaud  
en 1794.

---

A M A D A M E  
L A M A R Q U I S E ,  
D E S I L L E R Y .

M A D A M E ,

*U*N Livre où l'on s'est efforcé d'exposer l'esprit & la doctrine de la Religion sous le coup-d'œil le plus propre à éclairer la raison & à intéresser le sentiment , est un hommage qui va s'offrir de lui-même à une Dame qui partage avec les grands Ecrivains du Christianisme , la gloire d'avoir soutenu le dépôt des vérités sacrées contre les

entreprises de l'incrédulité, & qui est encore plus redevable de la supériorité de ses principes & de ses talens, à l'habitude de méditer la sublime Philosophie de l'Evangile, qu'au bonheur d'avoir reçu de la nature, une ame forte & capable des plus grandes choses.

Long temps avant la publication de l'excellent Ouvrage où vous avez dévoilé toute la dépravation des systèmes impies (1), & prouvé à toute la Nation combien votre cœur est rempli & touché de la beauté & de la majesté de la Religion, vous étiez acquis, MADAME, des droits éternels au suffrage des bons

---

(1) La Religion considérée comme l'unique base du bonheur & de la véritable Philosophie. Par Madame la Marquis de Sillery, ci-devant Comtesse de Genlis.

DÉDICATOIRE. v  
Littérateurs & à la reconnoissance  
de tous les gens de bien, par ces  
Ecrits si aimables, si naïfs & si sa-  
ges, où vos augustes Elèves trou-  
vent le double avantage de former  
leur goût sur des modèles d'une élo-  
cution charmante; & leurs cœurs,  
sur des leçons dont la solidité & la  
douceur ne leur laissent plus même  
la possibilité de douter que Dieu  
& la vertu ne soient l'unique bien  
nécessaire à tous les hommes.

Je suis avec un respect profond  
& inviolable,

MADAME,

Votre très-humble & très-  
obéissant serviteur,

LAMOURETTE.

a iij

---

## E R R A T A.

PAGE 57, ligne 2, les rendre, lisez le rendre.

P. 65, lig. 5, de réconciliation, lisez de la réconciliation.

P. 70, lig. 1, la soïn, lisez besoin.

P. 90, lig. 21, & notre père, lisez & de notre père.

P. 98, lig. 3, ment. effacez cette syllabe.

P. 109, lig. 7, morceaux, lisez moncesux.

P. 143, lig. 19, dans quoi, lisez dans qui.

P. 271, lig. 20, n'a a, effacez le second a.

P. 295, lig. 4, un modèle, lisez une image.

---

---

# DISCOURS

## PRÉLIMINAIRE

**J'**AI eu dessein, sage Lecteur, de vous donner un bon Livre; c'est-à-dire, un Livre qui fût propre à vous rendre meilleur & plus heureux.

J'ai puisé mes idées & mes principes dans les sources pures de l'Evangile. Ce n'est que par cette circonstance de mon travail, que j'ose penser vous avoir salutairement servi, & m'attendre que vous rendrez justice à la solidité & à la douceur des moyens que j'indique pour acquérir le seul bien réel qui soit en ce monde; savoir, le contentement de l'ame & le repos du cœur.

Cet ouvrage n'est ni un Livre

*viii Discours préliminaire.*

ascétique, ni une production philosophique; mais il participe de l'un & de l'autre caractère, en ce que les lumières de la saine raison & de l'expérience y viennent fortifier les considérations de la Foi, & que la voix de la nature s'y joint à celle de l'Évangile, pour nous faire recevoir, adorer & pratiquer, ce qui nous a été proposé par le premier Sage qui nous ait appris distinctement pourquoi nous sommes, & ce que nous ferons devenus, lorsqu'il n'y aura plus d'Univers.

Mais plutôt il faut dire qu'il est impossible de parler avec quelque profondeur de la Doctrine du Christianisme, sans ramener la raison à ses plus anciens & ses plus ineffaçables principes, & par conséquent sans exposer la plus saine & la plus utile Philosophie dont on

puisse éclairer notre ignorance, & consoler notre misère.

S'il arrive un jour que le mot de *Philosophie*, aujourd'hui si équivoque, recouvre son ancienne & véritable signification, & qu'on revienne à faire consister le caractère de *Philosophe*, dans la recherche de la vérité & dans l'amour de la sagesse, on devra bien s'étonner alors, en apprenant qu'au dix-huitième siècle, la Philosophie aura été l'opposé du Christianisme, & qu'il aura fallu être impie & blasphémateur, pour mériter l'honneur d'être porté sur le tableau des Sages.

En effet, l'Evangile, à ne l'envisager même que comme un système humain, & quand on le suppose-  
roit faux dans l'origine qu'il se donne, & dans l'immensité des espérances qu'il apporte à tout le genre

x *Discours préliminaire.*

humain, est incontestablement un Livre qui n'a pu être écrit ni inventé que pour une fin vertueuse, & renferme une doctrine, des maximes & des conseils dont la pratique, si elle étoit universelle, remédieroit à tous les abus & à tous les désordres que les Sages de toute espèce déplorent dans les Gouvernements & dans les Sociétés.

Il est donc impossible de refuser aux instituteurs du Christianisme, un dessein honnête, des vues saines, & le mérite toujours touchant d'avoir été des hommes bienveillans & les vrais amis de leurs semblables.

C'est encore un fait très-sensible, que ceux qui suivent l'esprit de la Religion Chrétienne, sont de tous les hommes, les plus heureux pour leur propre compte, les plus incorruptibles dans leur conduite envers les

autres , les plus inébranlables dans leurs principes de probité & d'honneur , les plus assidus à leur état , les plus imperturbables dans leurs devoirs , & la ressource la plus sûre & la plus intarissable des besoins des malheureux.

C'est pour rendre cette vérité palpable , que je fais contraster dans cet Ouvrage , les deux parties de la vie d'un homme du monde , en supposant que dans la première il s'abandonne au torrent des folies & des passions humaines , & qu'il consacre la dernière à réparer ses erreurs & ses excès dans le sein de la Religion. Le premier tableau nous représente un homme non-seulement malheureux par les jouissances mêmes auxquelles il attache son bonheur ; mais qui est encore plus vil qu'il n'est malheureux , par son

état de nullité , d'inhabileté & d'indifférence à tout bien. L'autre image vous expose le même homme sorti du fond de ses ténèbres , se rassaisant , dans la grande lumière de l'Évangile , de tout ce que la vérité & la vertu ont de pur & de sublime , retrouvant tout avec l'Amour de la haute sagesse que la Foi nous enseigne , & rendant un bon citoyen à la société , un excellent père à ses enfants , un maître doux & humain à ses serviteurs , & un consolateur à tous les malheureux.

Delà il résulte une vérité qui mérite bien toute l'attention de ceux qui se piquent de raison & de philosophie. C'est que dans l'impossibilité même de connoître d'où nous vient l'Évangile , ou de vérifier le caractère divin que lui attribuent ses premiers Apôtres , un bon-

*Discours préliminaire. xiiij*

nête homme ne peut se permettre d'en décrier la Doctrine, ni souhaiter que la fausseté s'en découvre; & qu'il n'y a qu'un mauvais citoyen qui puisse désirer que le monde cesse d'être Chrétien. Car le vœu essentiel de la vraie probité, c'est que les hommes soient bons & heureux.

Si une erreur pouvoit produire un tel effet, ne seroit-elle pas, aux yeux du sage, l'équivalent de la vérité? Ou si la sagesse & le bonheur ne peuvent jamais procéder que du vrai, ne seroit-ce pas une preuve que ce qui nous a été enseigné par Jésus-Christ & les Apôtres, ne peut être une erreur?

Les détracteurs du Christianisme sont donc blâmables & dangereux dans toutes les suppositions. Et s'il étoit démontré qu'il n'existe aucune Religion révélée, il faudroit encore

*xiv Discours préliminaire.*

regarder l'Évangile comme le meilleur & le plus utile enseignement qui soit tombé dans les mains des hommes ; & ceux qui le décréditent, comme des insensés que toute idée d'ordre & de justice révolte, & dont la dépravation s'offense de l'austère sagesse qui nous y est proposée.

Le plus haut point de perfection où puisse atteindre un système de félicité publique, ce seroit que dans ce système, la partie forte & puissante de la société fût poussée par le mouvement du plus vif & du plus impérieux intérêt, à se communiquer à la partie foible & misérable ; & qu'en même temps celle-ci eût un point de repos & de sécurité indépendant de cette ressource, & qu'elle fût encore heureuse, sous le joug même de l'oppression & le glaive de la tyrannie.

Or tel est le profond caractère qui distingue l'Évangile de tous les systèmes de Morale & de Politique qui ont paru depuis les siècles les plus reculés, jusqu'à ce jour; & il ne sauroit y avoir que la mauvaise foi qui soit capable de refuser à un tel Livre, la justice qui est due à ce qui a jamais été présenté de plus vaste, de plus riche & de plus sage pour le repos du monde, pour le bonheur de l'humanité & la concorde de tous les Empires.

L'allégation des Philosophes irréligieux qui nous disent que ce grand système est appuyé sur des espérances & des promesses chimériques, quand elle pourroit être ailleurs de quelque poids, se trouve ici totalement dépourvue de justesse & de solidité. Je ne les interpelle pas en ce moment, comme juges du vrai & du faux; mais

xvj *Discours préliminaire.*

comme arbitres du bon, de l'utile ; du grand ; en un mot, de ce qui convient à la perfection des facultés humaines , & au maintien de l'harmonie publique.

Ce n'est pas pour elle-même que nous cherchons la vérité ; c'est pour être heureux par elle. L'amour du bonheur est donc plus ancien & plus intime à l'homme, que l'amour de la vérité, & marche par-tout le premier. Celui qui auroit trouvé la félicité , auroit trouvé du même coup la vérité, ou il seroit exempt de la chercher. Il auroit atteint sa fin : il lui seroit inutile de s'agiter dans la poursuite & dans l'analyse du moyen. Il est bien plus doux de se sentir heureux, que de nourrir le sec espoir de le devenir à force de douter & de raisonner. L'Evangile procure un bonheur vrai.

Voilà d'où il faut partir. Il le faut donc estimer, & en inspirer l'amour & la pratique à tous les hommes, quand il ne seroit pas lui-même la vérité. Car l'homme véritablement & imperturbablement heureux, n'est jamais trompé.

Il est très-beau de chercher la vérité; mais il est bien plus pressant que nous soyons bons. Ce qui nous donne l'amour de la justice & de la vertu, de quelque source qu'il nous vienne, & ne fût-il qu'une conception humaine, est essentiellement analogue à notre nature, & à notre besoin d'en honorer la supériorité & l'excellence. Ainsi le livre de la Religion chrétienne se soutient par sa propre force, par sa valeur intime, & par l'excellence de l'enseignement qu'il renferme.

Un de nos Ecrivains met ce lan-

xviii *Discours préliminaire.*

gage dans la bouche d'un Musulman (1):

» L'homme le plus juste est , à  
» mes yeux , le plus savant.... Com-  
» ment ne seroit-on pas malheureux,  
» lorsqu'on analyse seulement pour  
» douter ? Il est bien plus doux de  
» croire. L'état d'un homme per-  
» suadé & fidèle à ses principes ,  
» est une béatitude anticipée.

» Par exemple , les Chrétiens en  
» goûteroient les délices , s'ils  
» avoient , en général , plus de foi  
» dans leur culte , & plus de cou-  
» rage pour s'y soumettre : car leur  
» loi met en précepte le repos de  
» l'esprit & la confiance du cœur.  
» Les recherches philosophiques  
» n'opèrent pas si bien. Cette Re-  
» ligion fait le bonheur de ceux qui

---

(1) *Lettres d'Osman.*

*Discours préliminaire. xix*

» en sont vraiment pénétrés. Ils  
» jouissent à tout moment de l'ob-  
» jet de leurs désirs, sans craindre  
» qu'il s'y refuse... Jamais accablés  
» par les douleurs, jamais troublés  
» par les chagrins, ils les reçoivent  
» comme des faveurs de leur Pro-  
» phète, & lui en offrent le senti-  
» ment: plus il est vif, plus ils le  
» croient méritoire.

» Si le bonheur est sur la terre,  
» je le crois réservé à des gens qu'il  
» méprisent tout ce qui les éloi-  
» gne de l'objet de leur amour,  
» qui ne s'occupent que de lui, &  
» rapportent tout à lui; qui ne souf-  
» frent point les tourments de la  
» jalousie, & métamorphosent leurs  
» peines en plaisirs, en les regardant  
» comme un moyen de lui plaire.

» N'examinons pas leur ivresse;

xx *Discours préliminaire.*

» mais convenons qu'elle leur procure une félicité réelle.

» Si je n'étois pas né Musulman ,  
» je voudrois être Chrétien enthousiaste ; je suis même surpris de n'en pas voir davantage parmi eux.

» Cette observation me confirme dans l'opinion , que l'homme entend mal ses intérêts , quand il cherche le bonheur hors de lui-même ; c'est-à-dire , lorsqu'il se distrait de la contemplation de l'Eternel ».

On ne blesse assurément pas les vraisemblances, en prêtant ce discours à un disciple de Mahomet, parce qu'un Turc peut dire des choses naturelles, raisonnables, & estimer un ordre de religion & d'idées, où ceux qui ont pu l'adopter, se trouvent réellement heureux. Tel sera

toujours le langage de la raison , de l'impartialité & de la bonne foi.

Qu'un Philosophe ne puisse gagner sur lui de croire au Christianisme , il le faut plaindre , sans cesser de l'estimer. Mais qu'il ajoute au malheur de ne pouvoir partager avec tant de vrais heureux l'ineffimable jouissance qui fait le charme de leur vie, l'inconcevable démangeaison de la déprécier & de la rendre odieuse ; voilà le côté vraiment honteux de la Philosophie de nos jours. Ce procédé est absolument inconciliable avec le caractère de l'honnête homme. Si l'indignation publique n'a point encore effacé de pareils Philosophes du tableau des gens de bien , c'est qu'à la faveur de l'extrême confusion dont les systèmes irréligieux ont obscurci la Morale, toutes les vertus ont acquis une si

xxij *Discours préliminaire.*

prodigieuse latitude, qu'on ne sauroit presque plus démêler le point où finit la probité, & où l'iniquité commence.

A voir la fureur avec laquelle certains incrédules se déchaînent contre la doctrine du Christianisme, on croiroit qu'il s'agit de proscrire le livre le plus pernicieux qui soit sur la terre, & qu'il n'y ya pas de moins, que du salut & de la sûreté publique. Ne seroit-ce pas l'évidence de sa vérité & de sa nécessité, qui auroit causé cette irritation du zèle philosophique, & produit tant d'explosions indécentes & scandaleuses? & ne pourroit-on pas ajouter à toutes les preuves que nous avons de la solidité & de la sagesse de la Religion, l'extrême difficulté de se modérer lorsqu'on la veut combattre, & l'impossibilité de de-

*Discours préliminaire. xxiiij*  
meurer homme de bien , en la haïssant ?

Celui qui ne seroit qu'incrédule , & qui le seroit de bonne foi , verroit la crédulité d'autrui avec indulgence. La vraie conviction n'est jamais passionnée. Quiconque insulte à ceux qu'il ne peut amener à son opinion , est affecté d'autre chose , que d'un intérêt de raison ; & il est méchant , si la vertu & la paix habitent avec ceux dont il veut troubler la possession. Un Philosophe à qui il faut une manière si inquiète & si turbulente de prêcher la vérité , a bien l'air de ne la pas sentir de son côté , de ne chercher qu'à s'étourdir lui-même sur la honte d'avoir abandonné toute vertu , & qu'à aveugler les autres sur l'extrême pauvreté & la profonde misère de son cœur.

*xxiv Discours préliminaire.*

C'est donc en vain que l'esprit d'irréligion se tourmente pour nous déposséder de notre Foi. Les véritables amis des hommes, tiendront toujours pour la conservation de l'Evangile. Ce livre est tel , qu'un honnête homme qui n'y croiroit pas, se plairoit à penser qu'il peut se tromper. Une doctrine est bien forte contre les raisonnements de l'esprit, quand elle a le cœur pour elle. Si celle dont il s'agit ici est fautive, c'est le seul cas, depuis la création du monde, où l'intérêt de la vérité se trouve d'intelligence avec celui des passions, pour faire rejeter un enseignement. Ce concert est bien étonnant & bien inexplicable. Le vice & la vérité ne gardent nulle part un si parfait accord. Qui nous rendra raison de ce phénomène? Il y en a encore quelques-uns

*Discours préliminaire.* xxv

uns de cette espèce dans le système de l'incrédulité, auxquels on fait trop peu d'attention.

Par exemple, qu'on dise à un Philosophe Persan, que dans la Religion de *Christ*, il faut croire une *Trinité* qui consiste en ce que *la substance infinie & indivisible de la Divinité, subsiste en trois personnes distinctes & consubstantielles*; qu'on lui apprenne en même temps que dans le pays où cette Religion est reçue, il y a des Philosophes qui l'ont abjurée à cause de la singularité & de l'incompréhensibilité de cet article mystérieux, & de quelques autres semblables; comme ce Persan est neutre dans cette affaire, & qu'aucune considération de position & de circonstance ne viendra obscurcir son bon sens, ni faire chanceler sa bonne foi, on peut,

xxvj *Discours préliminaire.*

sans défigurer son costume, & sans le faire sortir de son caractère, le faire répondre de la manière suivante :

» Ces Philosophes-là peuvent  
» avoir de bonnes raisons pour sor-  
» tir de la croyance commune. Mais  
» celle qu'ils apportent est mau-  
» vaise. Des vérités qui se donnent  
» pour appartenir à la région de  
» l'infini, ne peuvent avoir leur prin-  
» cipe dans les idées des hommes,  
» ni le fondement de leur certitude  
» dans leur conformité aux percep-  
» tions d'une intelligence limitée.  
» On ne peut pas se dissimuler qu'il  
» est des vérités d'un ordre excen-  
» trique à la sphère des notions hu-  
» maines, & que de telles vérités sont  
» essentiellement inaccessibles à tout  
» l'effort de notre pénétration. Elles  
» ne peuvent donc être crues que

*Discours préliminaire. xxvij*

» sur un témoignage apporté de la  
» source même où elles résident,  
» ni être proposées à l'acceptation  
» des hommes, autrement que sur  
» une *attestation divine*. Si la réa-  
» lité d'une telle attestation étoit  
» bien établie, comme le pensent,  
» apparemment, ceux qui sont de-  
» meurés attachés à cette Religion,  
» il n'y auroit plus qu'à plaindre ceux  
» qui la rejettent à cause de ses pro-  
» fondeurs. La question ne peut  
» jamais être de savoir si la raison  
» alloue ou repousse ce qui est pré-  
» senté comme faisant partie du rè-  
» gne *divin*; mais si le témoignage  
» qu'une telle doctrine apporte  
» en preuve de sa vérité, procède  
» aussi de ce règne; *si c'est, en un*  
» mot, *l'Éternel qui a parlé à la*  
» terre.

» Notre intelligence ne peut nous

*xxviij Discours préliminaire.*

» être d'un bon service, que pour  
» la vérification de ce fait; & elle  
» dénature essentiellement sa desti-  
» nation, si elle veut se porter di-  
» rectement sur ce qui est divin, &  
» s'élever à l'intuition d'objets dont  
» on l'avertit que le principe est  
» enfoncé dans les abîmes de l'in-  
» fini.

» L'infini est invinciblement in-  
» compréhensible en lui-même. Il  
» le doit être encore davantage  
» dans ses développements & ses  
» particularités. Dans l'orbite des  
» vérités naturelles, les objets, à  
» mesure qu'ils se déploient dans  
» leurs détails, s'articulent à notre  
» esprit, & gravent dans notre en-  
» tendement l'impression de ce qu'ils  
» sont. Mais dans l'infini, tout s'a-  
» grandit en se particularisant, &  
» notre raison est encore plus ac-

*Discours préliminaire. xxix*

» cablée d'une propriété de l'infini ,  
» que de l'infinité elle-même.

» L'incompréhensibilité est donc  
» de l'essence de tout ce qui tient  
» à cet ordre inaccessible ; il est d'une  
» impossibilité géométrique que l'E-  
» ternel nous parle de l'une des con-  
» séquences de son adorable carac-  
» tère d'*infini*, sans poser notre es-  
» prit devant un océan inaborda-  
» ble ; & la révélation de quelque  
» chose de ce qui se passe au fond  
» de sa splendeur , ne peut être pour  
» nous qu'un signal d'obéissance &  
» d'adoration , & jamais une aug-  
» mentation de nos idées & de nos  
» connoissances.

» L'Eternel est dans un ordre uni-  
» que. S'il nous parle de lui , son  
» langage ne doit point être sem-  
» blable à celui de l'homme. Ce qui  
» peut soutenir l'épreuve de notre

xxx *Discours préliminaire.*

» raisonnement, n'est point divin.  
» Il faut à chaque sphère de choses,  
» sa marque & son empreinte spé-  
» cifique; & l'incompréhensibilité  
» est une trace, & comme *un ver-*  
» *nis de divinité*, si ce mot se pou-  
» voit dire, que la raison elle-même  
» requiert dans ce qui lui est pro-  
» posé comme un dérivé de l'in-  
» fini.

» Malheur à qui ne sentiroit pas  
» l'évidence & le bon sens de ces  
» principes! il faut que tout chan-  
» celle & s'obscurcisse autour de  
» lui: il est plus aveugle que ceux  
» dont la paupière ne s'est jamais  
» ouverte à la clarté du jour; & il  
» n'y a pas de puissance dans le  
» ciel ni sur la terre, qui soit ca-  
» pable de lui faire recevoir la vé-  
» rité, & pratiquer la sagesse.

» Ce n'est pas assez, pour justifier

» le refus de croire, de dire que  
» l'article proposé est incroyable,  
» & qu'une *Trinité* de choses dif-  
» tinctes, dans l'unité de l'essence  
» de l'Eternel, renverse les axiomes  
» & les principes de notre Philo-  
» sophie. Car cette *incrédibilité* elle-  
» même fortifie tous les autres mo-  
» tifs de croire, à moins que l'on  
» explique bien clairement, com-  
» ment ce qu'il y a de plus incroya-  
» ble au monde a pu être imaginé  
» par des hommes, & accueilli par  
» une multitude innombrable d'au-  
» tres hommes. Je ne vois pas même  
» qu'il soit possible que des idées si  
» inouïes & si étranges soient ve-  
» nues se présenter d'elles-mêmes à  
» l'esprit de qui que ce soit.

» L'imposture peut ourdir des syst-  
»èmes & fabriquer des fables. Mais  
» tous les mensonges tiennent tou-

xxxij *Discours préliminaire.*

» jours par quelque'endroit au fond  
» d'idées qui est en nous, & por-  
» tent une nuance de ressemblance  
» à ce qui est avoué & reçu. Il n'est  
» donc pas dans la nature humaine  
» d'avoir inventé une *Trinité*. Le  
» dogme m'étonne moins, que la  
» fraude qui l'auroit supposé, & que  
» la hardiesse qui l'auroit osé divul-  
» guer. Oui, je sens qu'il en coûte-  
» roit moins à ma raison, de le re-  
» cevoir & de l'adorer, que d'en  
» faire le fruit d'une manœuvre hu-  
» maine.

» Il faut à chaque effet une cause  
» qui corresponde au caractère qui  
» le distingue. Or j'ai beau me tour-  
» menter, discuter & méditer; il  
» n'y a que la vérité qui me paroisse  
» une raison suffisante de l'entrée  
» d'une *Trinité* divine dans un es-  
» prit humain. Et si j'étois né Chré-

*Discours préliminaire. xxxiiij*

« tien, je mettrois l'in vraisemblance  
» de cette doctrine au rang des  
» preuves de sa vérité ».

Voilà tout ce qu'un homme d'un sens droit & d'un esprit exempt de préventions, de quelque culte & de quelque nation qu'il soit, peut penser sur le compte du Christianisme & de ses mystères. C'est que le caractère d'un homme qui ne croit point parce qu'il n'a jamais cru, n'est pas perverti, comme celui d'un transfuge de l'Évangile, par la passion d'ériger en système, la corruption du cœur humain, & de délivrer le monde de ses devoirs, & le vice de ses remords. Ceci explique parfaitement pourquoi un Philosophe de Paris, en jugeant la Religion Chrétienne, s'écarte plus de la justice & du bon sens, que ne le feroit jamais un Philo-

*xxxiv Discours préliminaire.*

sophe de Constantinople ou d'Hispanie.

Ainsi , la Religion vue seulement en elle-même , & indépendamment de ce poids si antique & si vénérable de monuments & de témoignages qui établissent sa vérité & sa divinité , présente un caractère de solidité & de grandeur , qui touche & qui intéresse une ame libre de tout intérêt local & personnel ; & elle fait le charme de toute intelligence qui la regarde dans son état & son attitude naturelle , lors même qu'elle n'offre que des profondeurs & des abîmes , à son effort de pénétrer & de concevoir.

Un esprit véritablement noble & sublime s'honore de se sentir offensé de la gloire de l'Être infini ; & un grand cœur se plaît à se perdre dans cette immensité auguste

au milieu du profond silence d'une raison interdite.

On ne s'étonnera jamais de voir un entendement trivial & commun reprocher à la Religion de renfermer des mystères. Celui qui n'a ni énergie, ni élévation, ni cette force de saisir un système dans la totalité & la correspondance de son spectacle, ne voyant que des coins & des lambeaux là où règne la plus harmonieuse unité, ajoute encore à l'obscurité des choses divines, la confusion de ses propres pensées. Comment ne passeroit-il pas sa vie à quereller les vérités de la Foi, lui qui trouve des difficultés à tout, & qui est accoutumé à prendre partout son défaut d'idées & d'intelligence, pour les bornes de la possibilité des choses?

Mais lorsqu'on voit toutes les vé-

*xxxvij Discours préliminaire.*

rités mystérieuses correspondre entre elles d'une manière si frappante, tenir toutes à un même dessein profond & éternel, & présenter dans le concert & le rapport qui les lie les unes aux autres, l'ensemble le plus majestueux, le plus riche, le plus ravissant : lorsqu'on les voit jeter du fond même de leurs impénétrables abîmes, les plus vifs éclats de lumière sur ce qu'il nous importe le plus d'éclaircir & de connoître ; qui n'est forcé d'avouer que ces mystères, à qui l'on reproche leur obscurité, dissipent des ténèbres mille fois plus redoutables à la raison humaine, & plus funestes au repos de notre curiosité, que toutes celles dont ils sont couverts eux-mêmes, & que la vraie Philosophie, non plus que les vraies vertus, ne se trouve que dans la Religion ?

Pour la définir selon toute l'excellence de ce qu'elle est, on doit dire qu'elle est la perfection, le dernier degré, la plénitude, en un mot la somme totale de tout ce que l'homme recherche naturellement pour sa perfection & son bonheur.

Rien ne fut donc jamais si profondément pensé, ni ne suppose une connoissance si complète de la nature humaine, que le plan du Christianisme. Il est le seul qui justifie l'effort & la tendance universelle de tout le genre humain, qui est d'être heureux & indestructible. L'infinité des désirs de l'homme ne se trouve couronnée dans aucun autre système de Philosophie. Il étoit réservé à Jésus-Christ de nous apporter les seules espérances qui répondissent à notre capacité de jouir, & à notre vœu de nous augmenter, de nous

*xxxviii Discours préliminaire.*

dilater , de nous inférer dans la force  
& l'immutabilité de l'infini.

C'est cette immensité & cette  
majesté du dessein du Christianisme,  
qui donne à nos livres sacrés un ca-  
ractère si marqué d'excellence & de  
supériorité sur toutes les productions  
de l'esprit humain. Ni les anciens,  
ni les modernes pris ensemble, ne  
sauroient fournir un tout qui appro-  
che de l'abondance , de la solidité  
& de l'élevation de nos écritures.  
Ce ne sont pas seulement les Litté-  
rateurs religieux, qui y reconnois-  
sent des beautés & un fond de cho-  
ses & de substance qui ne se trou-  
vent nulle part. Mais tout homme  
d'un goût sérieux & profond ,  
quels que soient ses principes per-  
sonnels ; tout Penseur qui aime les  
grands apperçus , l'énergie & l'opu-  
lence des idées ; tout Orateur qui

*Discours préliminaire. xxxix*

veut trouver les richesses de la vraie éloquence ; tout Philosophe qui cherche la connoissance de l'homme , de ses besoins & de ses ressources ; tout Poëte qui se plaît à faire reposer son imagination sur de grands évènements & sur de magnifiques tableaux ; enfin toute ame sensible & tendre dont l'attrait est de se nourrir de ce que le sentiment peut nous offrir de plus pathétique , de plus délicat & de plus vif ; toutes les espèces de lecteurs réfléchis & doués d'une ame saine, admirent & recueillent avec ardeur les trésors qui sont cachés dans ce livre étonnant. Il n'y a que les faux connoisseurs qui ne puissent en démêler le prix à travers les formes antiques qui en révèrifient la surface. C'est un or très-pur & qui n'est pas d'un service moins précieux & moins universel , pour se

xi *Discours préliminaire.*

trouver encroûté dans des substances étrangères qui, loin d'en dénaturer la valeur, font une attestation de l'excellence de la mine d'où il nous a été apporté.

On a vu des hommes nés médiocres devenir de grands hommes ; & qui n'ont dû cette victoire sur la nature , qu'à l'habitude de méditer & de pratiquer la Religion.

Je demande ici à mon lecteur la permission de suivre le mouvement de ma reconnoissance & de ma tendre vénération , & de lui parler un moment de quelques hommes que le monde n'a jamais connus , & dont la mémoire sera toujours précieuse à mon cœur.

J'ai eu le bonheur de passer les jours de mon enfance cléricale , sous les yeux & sous la direction d'un guide dont le sublime caractère

*Discours préliminaire.* xij

m'étonne encore , toutes les fois que ses leçons & sa conduite viennent se retracer dans mon esprit.

M. *Bossu* , ( ainsi se nommoit ce digne & austère imitateur de l'Homme-Dieu ) chargé de la place de Directeur du Séminaire de la communauté de Saint Lazare , ne paroïssoit un homme supérieur , que lorsqu'il parloit de Dieu , ou qu'il exerçoit dans le Sanctuaire les fonctions de son Sacerdoce. Son commerce ordinaire annonçoit un sens droit , un bon esprit , une raison sage ; mais il n'y transpiroit rien qui le distinguât de la classe mitoyenne , ni qui supposât une grande étendue de connoissances.

Sa méthode , pour se préparer aux longues & fréquentes exhortations qu'il avoit à faire à ses élèves , étoit de s'agenouiller & de se tenir

*xlj Discours préliminaire.*

profondément recueilli devant son Crucifix. Il rapportoit delà une ame si pleine Dieu, & si brûlante du désir d'en pénétrer celle de ses Disciples, que son visage sembloit rayonner d'un éclat surnaturel & céleste. Son apparition seule imprimoit tout-à-coup je ne sais quel sentiment religieux & profond; & l'on éprouvoit, avant qu'il n'eût prononcé les premières paroles, une sorte de secousse évangélique, dont les moins préparés à l'écouter ne pouvoient se défendre.

Son début étoit toujours tranquille. Mais on s'appercevoit que ce calme étoit la précaution de son extrême modestie, & qu'il s'efforçoit de se rendre le maître de sa chaleur & de son abondance. Aussi le voyoit-on bientôt précipiter toutes les gradations par où les Orateurs

*Discours préliminaire. xliij*

ordinaires s'élèvent & s'animent. Tout-à-coup, c'étoit un fleuve d'éloquence où se montroit dans toute sa dignité & toute sa force cet Esprit qui transforme nos intelligences en des substances où circule toute la vie de Dieu. On ne croyoit plus entendre parler un homme. Son maintien, son regard, son geste, la rapidité & la majesté de ses paroles, tout procédoit de lui sous une forme divine. On ne respiroit plus, en l'écoutant, on étoit interdit, enivré; l'ame toute entière de cet homme étonnant se communiquoit à tous. Comme l'Homme-Dieu, il sembloit que c'étoit dans le sein même de la souveraine vérité qu'il avoit puisé sa doctrine & sa force, & qu'en parlant de Dieu, il avoit la vue de sa gloire, & qu'il

*xliv Discours préliminaire.*

se nourrissoit au-dedans de toute l'immensité de sa lumière...

Homme respectable & chéri, à qui je dois l'inappréciable bonheur de connoître & d'aimer la Religion, que ne puis-je révéler ces vertus & ces œuvres dont j'ai été l'admirateur & le témoin assidu ! Ah ! le monde connoît trop peu les seuls êtres qui fassent la gloire.

M. *Le Blanc*, autre Saint dont la vie, le caractère & les actions mériteroient d'être immortalisés dans l'histoire des vrais justes & des vrais heureux. Il remplit un long rôle dans cet écrit. Je l'ai choisi pour être l'organe de la grace, dans la conversion d'un homme long-temps engagé dans le tourment des passions humaines. On peut juger, sans craindre de se tromper, de son ame & de son mérite, par la conduite que

je lui prête dans cette espèce de fiction. Dieu a opéré plus d'une fois, par son ministère, l'heureuse révolution dont je l'établis l'instrument dans cet ouvrage ; & je ne fais qu'appliquer à une conjoncture particulière, le procédé & l'esprit qu'il a suivis dans un grand nombre de circonstances semblables.

M. *Tefory* a partagé sa vie entre la plus sévère exactitude à tous les points de la règle de son état, & les soins d'un zèle infatigable pour le salut des âmes. Il a exercé cet important & pénible ministère, presque jusqu'à son agonie ; & il a passé, pour ainsi dire, du tribunal de la Pénitence, dans son tombeau. Paris est encore plein de grands Chrétiens qui lui sont redevables de leur sanctification ; c'est-à-dire du plus grand bonheur dont on

*xlvj Discours préliminaire.*

puisse jouir sur la terre. Il étoit lié d'une étroite amitié avec le précédent, dont il avoit fermé les yeux en disant: *Mon ami est plus heureux que moi: le voilà au port; & il me laisse dans la barque où il y a bien long-temps que je me sens assez mal à mon aise.*

M. Holleville vient de mourir. Il étoit Supérieur de cette immense maison, qui ne peut se consoler de l'avoir perdu. Jamais homme ne fut plus incorruptible dans ses principes, plus austère dans sa vertu, plus franc & plus ingénu dans ses discours, plus gai dans son commerce, ni plus indulgent envers les autres. Sa place étoit la plus assujettissante, la plus importune & la plus laborieuse de toute la communauté. Dire qu'il l'a remplie dans l'étendue & la continuité des devoirs

qu'elle impose depuis quatre heures du matin, jusqu'à neuf heures du soir, sans que l'égalité & la sérénité de son caractère laissassent jamais entrevoir la plus légère altération, c'est compléter l'éloge qui est dû à un excellent homme & à un véritable Saint.

Il existe encore dans cette maison, ou plutôt dans ce Sanctuaire des plus hautes & des plus pures vertus, deux hommes que j'ai été aussi à portée de voir de près, & qui partagent justement les sentiments ineffaçables que j'ai voués à ceux dont j'ai parlé. L'un, Chef de la nombreuse & si utile Congrégation établie par *S. Vincent-de-Paul*, a su donner, comme son premier prédécesseur, une couleur si touchante & si aimable à la vertu, que le premier mouvement de tous ceux qui

le voient & qui l'entendent , est d'aspirer à la perfection de l'Evangile , afin de lui ressembler , & d'être aussi doux , aussi bons & aussi heureux que lui. L'autre , son premier coopérateur dans le gouvernement de ce corps respectable , n'a que le défaut d'être trop modeste. Avec la sagesse la plus profonde , les talents les plus précieux , les connoissances les plus vastes , & un caractère qui embellit la piété la plus vraie & la plus tendre qui fût jamais , il voudroit posséder tant de qualités que la nature & la grace ont réunies en son ame , à l'insçu de tout l'univers , & semble toujours craindre qu'on ne s'apperçoive qu'il est au monde. Mais ces deux hommes si dignes l'un de l'autre (1), sont

---

(1) Depuis que nous avons écrit ce discours préliminaire , le premier de ces deux  
vivants

*Discours préliminaire. xliix*

vivants, & ne laissent que la liberté de demander au ciel qu'il les conserve long-temps pour le bonheur de ceux qui les connoissent & qui leur obéissent.

O mon cher Lecteur ! on ne trouve pas de si vrais & si bons Philosophes sous les pavillons de l'incrédul-

---

respectables Prêtres, *M. Antoine Jacquier*, Supérieur général de la Congrégation de la Mission, est mort le 6 Novembre dernier, aussi doucement & aussi saintement qu'il avoit fait toutes les actions de sa vie, & sans paroître en faire en ce moment une d'une espèce nouvelle & extraordinaire.

Cette congrégation toujours éclairée & toujours heureuse dans le choix de ses Chefs, vient de donner pour successeurs à *M. Jacquier*, un homme qui joint aux plus rares talents & au mérite le plus distingué, cette vertu digne des temps apostoliques, & cette douce sagesse qui rendent un supérieur le modèle & les délices de tous ceux qui lui sont soumis.

1 *Discours préliminaire.*

lité. Ce qui transpire en public du caractère de ces nouveaux sages, est bien ambigu & bien équivoque : & je ne crois pas leur gloire très-intéressée à voir le monde éclairé sur les détails de leur vie privée.

Ce qui fera toujours un violent préjugé contre la sagesse des sentiments & des principes de ceux qui font consister leur philosophie dans le décri & dans l'abandon de la Religion, c'est qu'on n'en a jamais connu un seul, en qui les vertus morales aient été à ce degré saillant & héroïque qui constitue, je ne dis pas la probité essentielle, mais cette probité intacte, constante, rigoureuse & délicate, qui assure la vénération publique, & qui rend un nom cher, immortel & respectable à toute une nation. Il ne faut pas confondre la célé-

*Discours préliminaire. Ij*

brité que donnent les grands talens , avec celle que donnent les grandes vertus.

Les Philosophes, *Fréret, Boulangier, Voltaire, Diderot*, & tant d'autres Illustres, ne seront pas, je le veux, relégués dans la classe des malhonnêtes gens. Mais les Philosophes *d'Aguesseau, Fénelon, Cochin, Malebranche, Bourdaloue*, &c. sont plus incontestablement des hommes de bien ; & chacun sent au fond de son cœur , la différence de l'impression que ces noms divers produiront de tout temps sur ceux qui les entendront prononcer.

Un autre préjugé plus terrible encore que le premier , c'est que les systèmes de la philosophie de ce siècle, ont toujours eu pour eux le suffrage d'hommes sans mœurs, sans décence, sans principes & même

*lij Discours préliminaire.*

fans honneur ; & que les vices les plus flétrissans s'y réfugient comme dans le seul asyle où toute espèce d'homme est honnête-homme , & où aucun genre de dépravation ne deshonne. Cette circonstance est affreuse : mais rien ne peut obscurcir ni déguiser la vérité d'un fait qui subsiste & se perpétue sous les yeux de tout le monde , & qu'il ne seroit que trop aisé de rendre sensible pour tous ceux qui ne sont point au courant des choses.

Mais ce qui achève de manifester la malignité de l'esprit d'irréligion , c'est l'impuissance totale où il laisse ses défenseurs & ses partisans de désavouer & de faire rougir ceux qui se sont vantés d'avoir trouvé dans l'incrédulité , la facilité & l'encouragement du crime ; & que l'homme le plus pervers peut leur porter intrépi-

dement le défi, de lui prouver qu'il manque à l'esprit & aux maximes de son état de *Philosophe*.

Cette seule considération devoit suffire pour détacher de la philosophie, tout homme d'honneur. On est fondé à croire que bien des sectateurs de cette étrange frénésie, ont souvent rougi les uns des autres, & qu'ils seroient bien désespérés d'être publiquement connus tels qu'ils sont, & qu'ils se connoissent entre eux.

Après cela, personne ne doit être surpris du peu d'effet qu'ont produit les solides & savants Ouvrages qui ont été écrits pour la défense de la Religion. L'incrédulité tient à une maladie supérieure à tout le pouvoir des démonstrations & du raisonnement. La ressource de l'argumentation n'est point directe au be-

*liv Discours préliminaire.*

**Soin de l'Incrédule.** Quand on l'accableroit de toute l'évidence de la vérité de l'Évangile, il lui suffit de penser que le rejeter, est d'un grand courage, & d'un esprit qui a une manière supérieure de voir. Ce qui lui manque essentiellement, c'est de sentir qu'il n'y a ni honneur, ni philosophie à se faire incrédule; & que tout homme qui a un esprit profond, un jugement sain, & un cœur honnête, doit soutenir le parti de l'Évangile, & s'intéresser au progrès de son règne dans le monde, de quelque part que ce Livre nous soit venu. •

Enfin il faut changer la direction de l'intérêt qui anime les détracteurs de la Religion. Ils veulent être Philosophes: voilà le côté le plus sérieux & le plus supportable de leur vrai caractère. On ne

*Discours préliminaire.* 17

peut donc les servir efficacement , qu'en leur montrant dans le système de la Religion , & dans tout le corps de sa Doctrine , la plus profonde , la plus pure & la plus utile philosophie qu'il soit possible de cultiver sur la terre.

C'est dans cette vue que j'ai composé cet Ouvrage. Quoique mon début ne semble promettre qu'un Livre de dévotion , on s'apercevra néanmoins que je m'applique à parler à la raison & au sentiment , & que je traite de l'esprit & de l'enseignement de la Foi avec assez de profondeur , pour mériter quelque attention de la part de ceux qui veulent trouver de la philosophie par-tout.

Ayant voulu joindre à la force des raisons , la preuve expérimentale de la solidité & de la sagesse de la Re-

ligion, j'ai peint les effets de son impression & de son pouvoir, dans un récit qui m'a fourni des tableaux touchants, des situations intéressantes, & des instructions qui étant puisées dans le cœur même de la Morale évangélique, répandent la plus douce lumière sur tout le détail des devoirs de l'homme. A mesure que j'avance, j'entre plus profondément dans la considération du rapport intime qui subsiste entre l'esprit & la Doctrine de la Religion, & les besoins de notre raison & de notre cœur; & les points fondamentaux de la philosophie du Christianisme, se trouvent présentés sous un jour assez analogue au caractère exigeant & difficile de l'esprit régnant.

Je me suis proposé, en un mot, d'être édifiant & lumineux, pieux

*Discours préliminaire* lviij  
& Philosophe; en sorte que ce Livre pût être accueilli par le Chrétien sincère, comme un écrit solidement religieux, & par ceux qui ne se piquent que de bons sens & de probité, comme une production sage, utile & raisonnable.

Je ne dirai pas que j'ai réussi à exécuter mon dessein tel que je l'ai conçu. Mais j'ose affirmer qu'en tout ce Livre renferme nécessairement d'excellentes choses. Car il ne fait presque par-tout qu'exposer, développer & approfondir les pensées du plus excellent Livre qui soit en la possession des hommes.

On trouvera mes chapitres bien longs. Dans ce cas, on n'a qu'à les prendre pour des discours, où je ne m'arrête que lorsque j'ai épuisé tout ce que le sujet qui m'oc-

lvij *Discours préliminaire.*

cupoit , me fournissoit d'idées & de réflexions.

L'on pourra même me reprocher d'être diffus. J'avoue qu'il y a certains caractères dans la Religion , dont je me suis toujours senti si profondément pénétré , que j'y reviens avec complaisance , pour peu que l'occasion s'y prête ; & que j'ai moins aspiré au mérite d'être concis & rapide , que je n'ai craint de trop ferrer ce qu'il m'a paru important de bien développer.

Au reste , mon cher Lecteur , appliqué depuis quelque temps à un travail d'un genre abstrait & profond , je n'ai entrepris celui-ci , que pour me délasser utilement de la fatigue que l'autre me cause (1) : & ce Livre

---

(1) *Pensées sur la philosophie de la Foi.*  
Cet Ouvrage annoncé dans mes *Pensées*

*Discours préliminaire. lix*

n'est que le fruit de mes promenades dans la solitude des champs. En marchant, je méditois ; & j'écrivois mes pensées, assis au pied d'un arbre, ou sur l'herbe des bois. Circonstance qui, jointe à celle des bornes de mon talent, est bien suffisante pour me faire espérer que vous me lirez avec indulgence, & qu'en considération de la bonté & de la solidité du fonds dont je vous fais possesseur, vous me passerez mon défaut de forme, de correction, de méthode & d'agrément.

---

*sur la philosophie de l'incrédulité, a été retardé par le conseil de quelques personnes de bon sens & de bon goût qui m'ont fait des observations dont il n'étoit pas possible de méconnoître la sagesse. Il a fallu, pour suivre leur avis, refondre tout mon travail sur un nouveau plan. Ce qui est à peu-près refaire ce qui étoit fait.*





**LES DÉLICES**  
**DE LA RELIGION,**  
OU  
**LE POUVOIR DE L'ÉVANGILE**  
**POUR NOUS RENDRE HEUREUX.**

---

---

**CHAPITRE PREMIER.**

*Invocation.*

**I**L n'y a que vous de grand & d'excellent dans la nature, ô Dieu des temps & de l'éternité ! & vous êtes la source incorruptible & intarissable de tout ce qui est vrai, solide, bon, utile, précieux & désirable dans le ciel & sur la terre. Que mon ame se trouve bien de reconnoître, d'admirer & d'adorer en vous la seule force qui soutienne l'univers, la seule sagesse

qui en règle tous les évènements , & l'unique flambeau qui m'éclaire sur la destination de mon être , & sur l'usage des biens. & des maux de la vie humaine !

Mon Dieu ! éternel & cher élément de toutes les intelligences ! oui , en se recueillant devant le trône de votre immense majesté , mon cœur se sent à sa place , & il reconnoît avec transport le sein bienheureux d'où il est sorti , & où il doit retourner , pour y vivre encore , lorsqu'il n'y aura plus d'univers , & pour se perdre à jamais dans les adorables abîmes de votre magnificence & de vos splendeurs.

Je fais donc éternel , Seigneur , & ce n'est qu'en vous que je trouve la mesure de ma durée , la règle de ma valeur , & le modèle de mon excellence. Il est donc vrai , & ce n'est point un songe de mon orgueil , que je suis appelé à ne jamais périr , à survivre , comme vous , à la chute de tous les empires , à la destruction de toutes les grandeurs , à l'anéantissement de toutes les passions , à l'extinction de tous les astres , à la rentrée de toute la nature

dans la nuit du néant ; & que de toutes les vicissitudes dont votre profonde sagesse aura éprouvé ma vie, il n'en pourra jamais résulter , si je demeure fidèle à vous adorer & à vous craindre, que mon irrévocable incorporation dans l'unité de votre bonheur & de votre gloire ! . . . Quelle pensée ! . . .

Dieu trop peu connu ! *tournez donc du haut des cieux...* O homme ! où êtes vous, lorsque vous n'habitez pas avec vous-même, & que vous cherchez des jouissances hors de votre propre grandeur ? Que voulez-vous trouver autour de vous ? Quelle est cette inquiétude de votre imagination, ce trouble de vos pensées, cette avidité de vos desirs ? Et que revient-il à votre cœur, de tout le bruit que vous faites, & de tous les espaces que vous parcourez ? . . .

Vous m'avez inspiré , ô mon Dieu ! de parler de vous & des richesses de votre bonté. Pénétrez-moi de votre lumière & de votre vérité ; & témoin de l'ardeur de zèle tendre qui m'anime pour le véritable bonheur de mes frères, accordez-moi votre sagesse, pour ouvrir les yeux de ceux qui

cherchent laborieusement loin de vous, un fantôme de félicité, & leur faire connoître la solidité, l'abondance & la douceur des ressources que votre infinie miséricorde a renfermées dans les trésors de la religion.

---

## CHAPITRE II.

### *Fausseté du bonheur du Monde.*

**V**ous avez essayé de tous les plaisirs ; mon cher *Ariste*, & vous n'avez jamais été heureux. Ceux qui du sein de leur obscurité admirent l'éclat de votre opulence, la beauté de l'édifice que vous habitez, & la splendeur des ameublements qui en décorent l'enceinte, vous appellent un *Mortel bienheureux* ; & le tranquille Artisan qui sent trembler son humble atelier, ébranlé par le mouvement tumultueux & rapide du char doré qui vous transporte, est bien éloigné, en vous regardant au milieu de l'imposant appareil qui vous environne, de se douter que vous êtes plus malheureux que lui.

Vous l'avez voulu, ô mon Dieu! & les choses ne manquent jamais d'arriver conformément à cette dispensation de votre justice & de votre sagesse; vous avez voulu que notre propre cœur, lorsque vous n'y réglez plus, & qu'il est abandonné à la tyrannie de ses passions dérégées & turbulentes, devint notre plus redoutable ennemi, & le plus implacable perturbateur de tous nos faux plaisirs. Ou plutôt, Seigneur, les amertumes dont vous abreuvez l'ame de l'insensé qui vous méconnoît & vous oublie, ne sont pas le châtement d'un juge qui veut satisfaire sa colère, & rendre malheureux celui qui est coupable. Mais c'est la sage & tendre précaution d'un père qui ne peut soutenir la vue de notre perte, qui ordonne à tout ce qui n'est pas lui, de nous repousser dans son sein, & qui nous force, pour ainsi dire, en rendant inutiles toutes nos tentatives pour parvenir à nous passer de lui, de reconnoître & de sentir qu'un Dieu est nécessaire à un aussi grand cœur, que celui qu'il a donné à l'homme.

Oui, vous vous mentez à vous-même, Ariste, en voulant vous faire accroire que vous êtes heureux; & tout ce qui est en vous, tout ce qui s'y passe, tout ce que vous y sentez, est un délaveu continuel de cette félicité dont vous cherchez à vous donner l'apparence, & qui n'est que le délire des illusions qui vous abusent. Vous seriez le premier, depuis la création du monde, qui eût appris à concilier le repos & le vrai contentement du cœur, avec le dérangement d'une vie dissipée & l'abandon de la sagesse.

*Celui qui a secoué le joug de toute règle & de tout devoir, est malheureux.* Salomon qui nous adresse ce langage, avoit passé par tous les degrés de la grandeur & des prospérités humaines; il avoit joui de tout, & pouvoit défier son cœur d'aspirer à plus de bonheur qu'il n'en avoit éprouvé, & de demander un seul avantage qui pût être nouveau pour lui. Cependant, en jetant un coup-d'œil sur toute l'histoire de son règne, de sa gloire, de sa magnificence & de ses plaisirs, il confesse à la face de

toute la terre, qu'il n'y a dans tout cet assemblage, qu'affliction & tourment d'esprit, & que tous les trônes de l'univers ne sauroient donner un bonheur, qu'on puisse comparer à celui de posséder & d'aimer la sagesse.

C'est un bien triste bonheur, Ariste, que celui qui consiste dans le soin de s'étourdir & de se fuir soi-même. Certes, un cœur tranquille & content n'a pas besoin de tant de courses, de tant de dissipation & de tant de mouvements. Le vôtre est si vuide, qu'il semble ne savoir où se tourner, pour se décharger du poids de lui-même, & de l'insupportable fardeau de ses ennuis toujours renaissans. L'homme sage qui porte en lui la source des vrais plaisirs, goûte une joie douce & profonde qui se nourrit de tout, & à qui les plus innocents détachemens suffisent. Ce ne sont pas les objets du dehors, qui apportent à son cœur cette sérénité qui reluit sur son visage & dans tous ses discours. Mais c'est son cœur lui-même, qui embellit tout ce qui l'environne, & qui prête,

pour ainsi dire, à tout ce qu'il voit, à tout ce qu'il entend, quelque chose de la beauté & de la richesse de son propre fonds. Mais vous, Ariste, on voit bien que, dépourvu de toute force & de toute ressource du côté de vous-même, vous n'avez d'espoir que dans ce qui peut vous venir du dehors. Delà cette habitude de vous passionner dans tout ce que vous faites, & le malheur de ne savoir vous modérer en rien. On diroit que par-tout vous cherchez à tout avoir & à tout dévorer; & vous êtes inquiet & vif, jusques dans votre repos & votre silence. Dans vos sociétés, vous vous enveloppez dans un flux de paroles précipitées qui ne servent qu'à accabler les autres, de l'ennui dont vous voulez vous délivrer, & où l'on ne trouve aucune trace de raison & de sagesse. L'homme sensé qui vous entend, aspire après le moment qui doit l'affranchir de la nécessité de vous supporter & de vous plaindre. Dans vos festins, tout y est confus, bruyant: il y faut une joie folâtre & tumultueuse; des discours extravagans, & toute l'irrégularité des mouvements &

des éclats dont l'extrême pauvreté d'ame s'est de tout temps efforcée de se faire un rempart contre la vue & la honte d'elle-même.

On est bien malade, Ariste, lorsqu'il faut employer de si étranges précautions pour se distraire de soi, & recourir à de si violentes secousses, pour éviter la présence de son cœur. Si c'étoit là le bonheur, il faudroit bien se garder d'aspirer à être heureux, car il ne sauroit arriver à l'homme paisible & modeste qui n'a jamais connu les faveurs de la fortune, rien de pire & de plus déplorable, que de devenir aussi opulent & aussi misérable que vous.

Si vous n'êtes pas frappé d'une si profonde misère, c'est que vous n'avez jamais connu d'état plus doux, & que vous prenez vos maux personnels, pour une imperfection attachée à la nature humaine. Vous aimez mieux vous juger incurable, que de chercher des moyens de guérison; & l'habitude de vous évanouir & de vous agiter dans la puérilité des passions, vous a aveuglé jusques sur la possibilité de vivre sans elles.

& de trouver le bonheur dans le sein de la vertu.

Vous ne vous appercevez même pas de l'état de dégradation extrême, où le désordre de vos sens a réduit votre raison & votre cœur. Vous jugez de tout sans aucun discernement; vous ne pesez rien, vous ne prévoyez rien, vous ne réfléchissez sur rien; & vous êtes le martyr d'une légèreté & d'une inconstance que rien ne peut fixer. Le repos & le travail vous sont également à charge. Vous êtes embarrassé de tous les instans qui composent votre durée; & votre ame se noye & s'abîme dans un tourbillon de projets chimériques, d'espérances ridicules, d'idées extravagantes. Votre vie publique n'est qu'une étude de folies & de vanités, qu'un rôle pénible d'ostentation & d'orgueil, que le soin ennuyeux & importun de promener sous une parure éblouissante, la plus honteuse corruption, & de donner un coloris de dignité & de déconce à la bassesse de tous les vices. Et votre vie privée se passe toute entière dans les convulsions du dépit, dans les

trèbres d'une mélancolie dure & querelleuse, dans les agitations d'une impatience impérieuse & brusque, dans l'aigreur d'une humeur chagrine & bizarre qui rend votre approche redoutable aux serviteurs condamnés à dévorer les éruptions du poison qui vous ronge le cœur; de sorte que vous êtes tout à-la-fois le scandale & le supplice de tout ce qui habite votre maison. . . O vertu! que ne perd-on pas, en fortant de vos voies paisibles & aimables? O Ariste! il seroit trop affreux & trop cruel de vieillir dans l'horreur & l'avilissement du vice, & de mourir sans avoir fait l'essai des douteurs de la sagesse.

Mais, qui peut vous répondre que vous vieillirez? Qui peut déterminer l'intervalle qui sépare votre situation présente, de votre dernier soupir? O Ariste! je sais que je touche ici une circonstance de la vie humaine, dont la pensée est désespérante pour tous ceux qui vivent selon les sens. Mais pourquoi le monde qui vous promet tant de choses, ne sauroit-il vous adoucir l'effrayante image de la mort, ni vous con-

soler de l'inévitable nécessité de descendre bientôt dans un tombeau ? Quelle est donc cette félicité qui nous abandonne dans la position la plus accablante de notre vie ; & qui nous fait haïr une destinée à laquelle aucune force humaine ne peut nous soustraire ?

O mort ! que ton idée est amère , pour l'homme qui met son espérance & son bonheur dans la possession de ses trésors & de ses plaisirs ! Mais il a beau s'étourdir contre l'importunité de ta voix austère & terrible , elle va le troubler jusques dans l'ivresse de ses plus vives jouissances ; & il ne peut faire un pas , sans rencontrer les épouvantables attributs de ton pouvoit destructeur , & sans marcher sur les victimes dont tu ne cesses de joncher ce globe que l'éternelle justice a livré à ton glaive insatiable.

Entendez-vous , Ariste , ces sons graves & lugubres , qui du fond des temples , se répandent dans la cité , & dont la sévère majesté domine sur tout le fracas confus des courses & des affaires humaines ? Ne cherchez point à vous distraire de la salu-

taire horreur qu'ils vous inspirent. Elle doit avoir quelque chose de noble & d'attachant pour une ame qui a conservé quelques restes de sa vigueur & de son élévation originelle ; & cette impression de tristesse & de terreur est dans un grand cœur l'ébauche de son retour à la vertu, & comme l'aurore de la religion qui veut y luire & y répandre toutes ses richesses.

Que ces messages de mort qui nous viennent à tout moment du fond des sanctuaires, nous racontent éloquemment le néant & l'instabilité de la vie des hommes ! & avec quelle force & quelle dignité ils publient l'éternelle immobilité de ce grand Dieu qui voit tout, qui remplit tout, qui soutient tout, qui survit à tout, & qui seul ne change jamais, au milieu des révolutions & des ruines dont son bras ne cesse d'agiter & d'altérer la face de l'univers ! *Qui est semblable à vous, Seigneur ?* & qui a cette force d'exister & de durer, qui donne un si formidable caractère à l'arrêt de mort prononcé contre les enfants des hommes, & à cette entrevue si étrange,

si étonnante, que chacun d'eux doit avoir avec vous, au moment où il rendra son dernier soupir ?

Ainsi, ô mon Dieu ! tout s'évanouit & tout passe ; & le temps a détruit jusqu'aux débris des trônes où se sont assis les premiers maîtres du monde, & effacé les dernières traces de tous les monuments de leur gloire. Mais la durée de votre indestructible empire n'est pas comprise, comme celle des états & des puissances de la terre, dans les périodes qui se mesurent & se divisent. Son origine se perd dans les inconcevables infinités où notre imagination s'abîme, lorsqu'elle veut se peindre ce qui se passoit & ce qui étoit avant qu'il n'y eût un monde & des hommes ; & il s'étend & se prolonge dans l'immensité & la perpétuité de votre essence & de votre splendeur inaccessible, de sorte que l'histoire de l'éternité absorbe celle de tous les Royaumes & de tous les évènements humains ; comme les abîmes du vaste océan engloutissent & dévorent toutes les gouttes d'eau que les nuages distillent du haut des airs.

Que fait donc l'insensé qui consume le peu d'instants qu'il a à vivre, à se dénaturer & à s'avilir dans les chaînes de ses passions déplorables ? C'est un être momentané & féroce, qui vient de paroître au monde, pour en sortir tout d'un coup ; & qui se hâte, en cédant à la force qui le pousse vers son tombeau, de braver la puissance adorable & suprême qui lui destinoit son immortalité & son bonheur. Il le faut comparer à un infortuné que la rapidité des flots entraîne, & qui a l'inconcevable frénésie d'outrager, en passant & en s'enfonçant dans l'abîme, une main bienfaisante qui s'avançoit pour le tirer sur le rivage, & le recueillir dans sa demeure. Ou plutôt, un aveuglement de l'espèce de celui dans lequel vous vivez, mon cher Ariste ; ne se peut comparer à rien ; & il n'y a que Dieu qui du haut de sa grande lumière, connoisse toute la dégradation, tout le désordre & toute l'horreur d'un cœur fermé à la vérité & à la vertu.

## C H A P I T R E I I I.

*Solidité du bonheur que donne la vertu.*

**P**HILÉMON vous avoit long - temps ressemblé, mon cher & trop malheureux Ariste. Comme vous, il avoit reçu de la nature une ame susceptible de fortes passions, & de ses ancêtres, d'immenses propriétés & de grandes richesses. Philémon n'est plus : mais dix années d'expiations & de repentir ont précédé le terrible moment de son entrée dans l'éternité, & il a scellé de son dernier soupir, son retour à Dieu & à la vertu.

On a trouvé tracée de sa main, une description touchante des jours de sa vanité, & de ceux qu'il a consacrés à la recherche & à l'amour de la souveraine vérité. On s'apperçoit, en lisant ces salutaires réflexions, que leur auteur avoit nourri sa religion des livres saints, & de tous les beaux sentimens dont saint Augustin nous a laissé la pathétique expression dans ses Confessions.

Cet écrit porte ce titre : *le Triomphe de la divine miséricorde sur un cœur pervers.* Il contient ce qui suit :

» Mon Dieu ! ô mon père ! . . . qu'elles sont délicieuses , qu'elles sont chères à mon cœur , les larmes dont je sens mes yeux se mouiller , en prononçant ce nom si consolant & si doux ! . . . Hélas ! A fut un temps dont il faudroit effacer le désordre de tout ce que mes profonds & continuels gémissements m'ont laissé de sang dans les veines ; temps de ténèbres & d'horreur , temps de honte , de frayeur , de remords & de noirs soucis , où esclave des passions les plus tyranniques & les plus avilissantes , abandonné de mes proches , méprisé des gens de bien , privé de ma propre estime , je cherchois dans la singularité des plus extrêmes excès , une ressource affreuse contre la satiété & la lassitude de mes sens usés & défaillants. Trente années de ma vie , fouillées de toute la corruption du vice le plus effréné ! Dieu saint ! quel souvenir ! & c'étoit vous qui souteniez des jours , dont tous les instans étoient employés à affronter

toute conscience & toute religion, & à me faire, de mes propres ténèbres, un rempart contre les avances & les offres de votre incompréhensible bonté !

» Mais j'avois beau fuir votre lumière ; elle est si intime à toutes les intelligences, & elle y conserve une force si victorieuse, si indestructible, qu'elle se trouve jusques dans les ruines de toutes les facultés humaines, & quelle force le prévaricateur le plus endurci & le plus abandonné, de confesser qu'il n'y a point de crime heureux, parce que celui qui porte l'iniquité dans son sein, ne sauroit l'y placer qu'à côté d'un juge & d'un tribunal.

» O lumière de Dieu ! flambeau éternel & terrible, qui descendez du sein de la souveraine vérité, pour troubler & effrayer les cœurs déréglés, c'étoit donc vous qui me rendiez si horrible & si hideuse la vue de moi-même, lorsqu'étendu sur le lit de mes remords, je ne voyois dans le repos & le profond silence de toute la nature, que le signal majestueux & formidable de la dernière révolution qui doit

renverser tout l'univers, & en faire servir les débris enflammés, à tourmenter éternellement les insensés? Quel sommeil, que celui de l'homme qui s'endort dans l'horreur de ses vices & de ses habitudes perverses, au milieu des murmures d'une conscience qui se fait peur à elle-même, & dans les cruelles réflexions que lui inspirent alors son abandon à lui seul, son éloignement de tout bruit, l'obscurité & l'immobilité de tout ce qui l'environne!

» Dans le mouvement & la dissipation du jour, ô mon Dieu! je vous comptois pour rien dans l'univers, & je doutois peut-être de la vérité de votre présence, & de votre suprême empire sur la vie & sur les actions des hommes. Mais dans le calme de la nuit, je ne voyois plus que vous seul dans la nature; je croyois vous entendre & vous sentir; tout en moi trembloit sous le poids de cette majesté immense & terrible, qui arrache aux vains objets de leurs folies, l'ame des princes & des peuples, pour les ensevelir dans le tom-

beauf. Mais comment pourrois-je décrire tout l'effroi dont je me sentoisi saisi, lorsqu'au milieu d'un sommeil laborieux & agité de mille songes affreux, la voix formidable de votre tonnerre venoit tout-à-coup frapper mes organes étonnés & toujours prêts à s'irriter & à frémir. Il me sembloit que moi seul dans l'univers avois provoqué ce trouble de la nature, & que vous n'aviez que moi en vue, Seigneur, dans cette tourmente dont vous ébranliez le ciel & la terre. Chaque éclair qui, du sein des nuées, venoit enflammer l'intérieur du lieu où je m'efforçois d'assoupir mes ennuis, dardoit jusqu'au fond de mon cœur, & y laissoit une empreinte de mort. Je pouffois alors de profonds soupirs; j'implorois la vertu; je la conjurois de renaître au fond de mon ame. L'image d'un homme religieux & juste qui me voyoit souvent, & que son innocence & sa sagesse rendoient respectable & cher à tous les gens de bien, se retraçoit à mon esprit dans ces moments de terreur. J'aurois sacrifié toute mon opulence, à la douceur de porter une conf-

cience aussi exempte de crainte & de remords...

» O *Théophile* ! m'écriois-je dans le désordre de la peur dont je me sentois dévoré, vous n'êtes pas si malheureux que moi... Que n'ai-je votre ame & vos mœurs ! Ah ! celui qui chérit un père, dans ce grand Dieu qui ébranle les déserts, & qui secoue les fondemens des montagnes, s'applaudit de l'entendre annoncer avec tant de majesté à toutes ses créatures, que lui seul possède la puissance, & fait ses délices de lui voir déployer devant les grandeurs de la terre, tout le majestueux éclat de sa force & de sa royauté éternelle. Mais le vile esclave des plaisirs sensuels ne peut regarder d'un œil fixe l'appareil qui environne le trône de son Créateur... Qu'il est horrible de voir sortir de son silence, l'Être invisible qui sonde les cœurs, lorsque notre iniquité nous a retranchés de sa famille immortelle, & rejetés dans la classe ténébreuse de ceux qui maudiront à jamais le jour où ils ont paru à la lumière ! Ces cruelles réflexions m'ar-

rachioient une abondance de larmes... Je m'enveloppois de tout ce qui couvrait mon corps à demi glacé, comme pour me dérober à la foudre, & je pouffois du fond de ma couche ébranlée par mes tremblements, des rugissements dont j'aurois eu honte devant les compagnons de mes égarements, & que ja cachois à ceux même de mes serviteurs à qui je confiois toutes mes autres foiblesses.

« Le lendemain de l'une de ces nuits désastreuses, où l'impie le misur aguerra contre toute terreur religieuse, soupçonne un Dieu, lorsque je me préparois à aller me distraire de mes noires pensées, & dissiper, dans le sein des vains plaisirs, les ténèbres de mon réveil mélancolique, on vint m'annoncer qu'*Oronce*, mon ami, si l'on peut donner un nom si saint à l'homme le plus irréligieux & le plus corrompu qui fut jamais, venoit d'être trouvé mort dans son lit... Mon Dieu! ce foudroyant réveil excita tout le frémissement de surprise & d'horreur dont je fus saisi, en entendant ce récit épouvantable. Je tombai

dans une sorte de stupeur & d'anéantissement, qui ne me laissoit que la liberté de lever au ciel des yeux éteints & égarés, & de prononcer d'une voix étouffée, ces deux mots : *Oronte!*... *Ah Dieu!*.. Nous avons passé le jour précédent au milieu de tout ce que la plus extrême dissolution... Cette effroyable idée donnoit aux convulsions de mon désespoir, je ne fais quoi d'extravagant & de féroce, qui me rendoit terrible à tout ce qui m'apportoit des consolations & des secours... Je ne voyois plus que des morts & des tombeaux. Je prenois chacun des mouvements de ma respiration entrecoupée & pénible, pour le dernier de mes soupirs... Je ne pouvois plus supporter la vue de ma demeure; elle m'étoit odieuse; je n'y appercevois plus que des traces funèbres; & les murs eux-mêmes, malgré la richesse des décorations qui en embellissoient la surface, me paroissoient obscurcis d'une vapeur sépulcrale... Ce passage brusque & imprévu d'Oronte couvert de toute la souillure & de tout l'opprobre des plus infâmes voluptés, dans les

abîmes de cette éternité où chaque créature qui disparoit du milieu des vivants, retrouve le terrible dépôt de sa vie & de ses œuvres, m'offroit une image si affreuse, que je me sentoïis porté à me soulager de l'horreur qu'elle m'inspiroit, en courant comme un insensé que les furies poursuivent, & en poussant des hurlements, tels que ceux dont fait retentir les forêts une bête sauvage que des chasseurs investissent, & qui ne voit plus d'issue pour éviter le plomb meurtrier qui la menace.

» Ainsi vous m'imposiez, à mon insu, ô mon Dieu ! l'heureuse nécessité de chercher en vous-même un asyle contre votre colère ; & toutes ces terreur dont vous oppressez depuis si long-temps mon ame impure, étoient des préparatifs nécessaires à l'effet de ce grand coup de miséricorde qui devoit me créer un autre cœur, & me rétablir dans la participation de votre sainteté & de votre inaltérable bonheur.

» Vous m'inspirez, Seigneur, de poursuivre le récit de cette miraculeuse révolution. Peut-être qu'un jour, ce tableau de mes

mes jours ténébreux , & des douceurs de mes expiations & de ma pénitence , tombera dans les mains de quelques malheureux transfuges de votre sainte alliance, & les portera à chercher dans la même source où je puisé maintenant la plus pure félicité , le remède au plus cruel de tous les malheurs.

» Dans ce désordre de l'effroi & du désespoir où me plongeait cette mort précipitée , je ne sortois de mon accablement léthargique , que pour marcher à pas irréguliers. Je passois avec une extrême vitesse d'une extrémité de ma maison à l'autre. J'appelois mes serviteurs qui s'assembloient autour de moi , & que je renvoyois aussitôt qu'ils avoient paru , sans leur donner aucun ordre. J'avois commandé mes chevaux ; on m'en fit ressouvenir. Je fors aussitôt , sans savoir ce que je ferai de cette journée fatale. Je m'enfonce dans ce char. . . On me demande où je veux être conduit. . . *Où tu voudras* ; je ne pus faire d'autre réponse. Le hazard , le caprice de mon guide, ou plutôt , votre main invisible , ô mon

Dieu, dirige la course de l'équipage au nord de la Cité..

» Non loin de la barrière Saint-Denis, & un peu au-dessus de cette arche majestueuse, auguste & périssable monument de la gloire d'un conquérant qui a déploré, en mourant, le malheur d'avoir fait couler les larmes & le sang des hommes, est une Communauté respectable & célèbre par les hommes savants, incorruptibles & modestes qu'elle a produits, par la solidité & la continuité des services qu'elle rend à la Religion & à toutes les espèces de malheureux, & sur tout par le prodige des conversions que votre grande miséricorde, ô mon Dieu, n'a cessé d'opérer dans son enceinte par le ministère de ces héros apostoliques, dévoués au soin glorieux de nous ouvrir les trésors de votre Evangile. Ce fut-là qu'une impression secrète, mêlée de je ne sais quoi de surnaturel & de céleste, saisit mon ame. Ce n'étoit plus cette suffocation de surprise & de désespoir qui avoit jusqu'alors suspendu toute l'activité de mon esprit & de mes

sens. C'étoit un sentiment calme qui soulageoit mon cœur, & où je croyois démêler un présage de délivrance & de salut. En regardant ce Portique sacré, j'éprouvai en moi-même une sorte de secousse qui sembloit m'avertir que c'étoit là que le bonheur & la paix m'attendoient. Je renvoyai l'équipage, & je me mêlai, sans me faire connoître, dans la foule de ceux que le désir de réformer leur vie, ou de se renouveler dans l'amour du bien, attire continuellement en ce saint lieu.

» Je fus frappé d'abord, du calme & du profond silence qui régnoit dans cette vaste enceinte, dans ces longues & tranquilles avenues où l'œil se perd, & où l'ame se sent pénétrée de ce sentiment grave & religieux qu'impriment le repos & l'immobilité des tombeaux. Cependant, le plus léger signal vous offre tout-à-coup l'agréable image d'une résurrection universelle; & ces voûtes muettes & solitaires se meuvent & retentissent soudain sous les pas des enfans du Seigneur, qui se réunissent pour remplir de saints devoirs.

ou pour prendre, en vous bénissant, ô mon Dieu, leurs sobres & innocents repas! . . . Que l'habitation des Justes est aimable, Seigneur! & que la vie est un beau jour pour ceux qui la consacrent à vous adorer & à s'unir à vous! . . . O vertu! votre grand triomphe, c'est de nous affranchir des cruelles sollicitudes de notre fin, & de nous faire envisager avec tranquillité le danger où se trouve chaque enfant des hommes, d'être subitement dévoré par la mort. Oronte! tu as disparu comme un vaisseau que l'on croyoit à l'épreuve des flots & des orages; & qu'une vague inattendue a jeté avec une vitesse impitoyable dans le sein de l'abîme. Dans ton printemps, tu as reçu, sans y songer, ce dernier de tous les coups destinés à humilier l'orgueil humain, ce coup terrible, que le vieillard lui-même chargé d'années & de misères, redoute encore, lorsque sa tête chauve & inclinée vers la terre, semble chercher un tombeau. . . Oronte! le Dieu juste qui a tranché le fil de ta durée, n'a laissé entre les

dérèglements de tes mœurs insensées & dissolues, & le moment de ton apparition devant son trône éternel, que l'intervalle de ton dernier soupir. Tu méditois encore l'iniquité, lorsque je me séparois de toi la veille de ton trépas, & que tu allois passer la dernière de tes nuits sous un dais de pourpre & d'or. . . Où est allée se rendre cette ame si violemment arrachée à ses projets ? . . . Vous l'avez jugée, grand Dieu ! . . . La décision de son état éternel est maintenant fixe & irrévocable. . . Hélas ! vous ne reviendrez jamais sur ce que vous avez arrêté en un clin d'œil ; & les sentences qui sortent de votre tribunal suprême, ne souffrent ni révision, ni adoucissement.

» Tandis que je me livrois à ces tristes pensées au fond de la cellule où j'avois été conduit, l'un des vertueux Ecclésiastiques qui sont chargés de la conduite des étrangers, vint se présenter devant moi dans toute l'attitude de cette modestie, de cette douceur & de ce recueillement religieux qui inspirent la tendre vénération. Je crus voir la vertu elle-même m'offrir tous les tré-

fors de sa paix , & répandre les premiers rayons de sa céleste lumière sur les ténèbres de mon ame. Ce saint homme me demanda , avec tous les ménagements d'une charité attentive & délicate , si Dieu , en me conduisant en ce lieu de retraite & d'expiation , m'avoit donné le désir d'y trouver un guide de ma conscience. Homme de Dieu , répondis-je , en mouillant de mes larmes ses mains que je ferrois dans les miennes , il y a trente ans que je traîne les chaînes honteuses des plus avilissantes passions ; & vous voyez devant vous le plus criminel & le plus malheureux de tous les hommes. . Ah ! ma corruption est trop invétérée & trop profonde. . Le vice n'a rien laissé de sain au dedans de moi-même. . Il a pénétré jusques dans l'intérieur de mes os. . Je le sens circuler avec mon sang dans toutes mes veines. . En disant ces paroles , des sanglots précipités étouffèrent ma voix , & ma tête s'inclina sur le cœur de mon libérateur. Quelle fut ma surprise ; de me sentir étroitement pressé contre ce cœur plein de

Dieu , & de voir les larmes du juste se mêler aux pleurs d'un misérable ! Nous restâmes long-temps immobiles dans cette posture. Et vous, ô mon Dieu , du haut de votre trône , vous regardiez cette scène qui n'étoit visible que pour vous , comme un évènement mille fois plus digne de l'admiration des anges & des hommes , que toutes celles que la vanité immortalise dans l'histoire des Rois , & vous bénissiez ces touchantes prémices du triomphe que votre miséricorde se préparoit à remporter sur la dureté & la méchanceté de mon cœur.

„ *Le doigt de Dieu est ici*, s'écrie tout-à-coup l'envoyé du Seigneur , en étendant sa main sur moi , & en ouvrant des yeux où reluisoient tous les transports d'une joie toute divine. . Ah ! je commençois à ressentir quelque chose de cette douceur céleste qui prend , dans un cœur pénitent , la place des noirs soucis & des pensées turbulentes. Seroit-il bien vrai , disois-je , en pressant mes lèvres sur la main de mon ange tutélaire , que ce Dieu de bonté voulût

me ramener de si loin, & me rétablir dans la *génération de ceux qui le cherchent*, & qui le posséderont à jamais? Ce doux espoir, tout confus qu'il étoit encore dans mon ame, y repandoit une douceur que je ne pouvois définir : c'étoit un sentiment profond & d'une nature qui m'étoit inconnue.. Avouons, me dit l'homme de Dieu, en prenant le ton & le sourire de cette gaîté sage & aimable qui n'appartient qu'à la vertu, avouons que celui qui conduit toutes choses de là-haut, est un grand Maître; & que les hommes sont bien fous, de chercher si loin & si laborieusement, de quoi contenter le besoin qui les presse de se prendre à quelque chose, & de trouver un point de repos. C'est un grand malheur, sans doute, ajouta-t-il, que d'avoir passé sous le joug des passions, les plus belles & les plus précieuses années d'une vie dont tous les instans son dûs à l'étude de la vérité, & à la recherche de la sagesse. Heureux l'homme qui a toujours marché sous la sainteté & la tendresse des regards de son père immortel, & qui porte avec

lui dans son tombeau le délicieux souvenir d'avoir uniquement aimé sur la terre le seul bien qu'on retrouve dans l'éternité! Rien n'est comparable au bonheur de mourir, sans avoir connu les remords, & de rendre à son Créateur une ame que le souffle du vice n'a jamais flétrie. Mais, il est vrai aussi que rien n'est si touchant, si grand, si digne de l'immensité de la divine miséricorde, que cette acceptation qu'elle fait des soupirs & des larmes d'un cœur égaré qui sent son malheur, & qui redemande le sein de son Dieu; & l'on peut dire que celui qui a retrouvé la vertu, en éprouve le charme à un degré qui n'est pas connu de ceux qui ne l'ont jamais perdue. Il semble que Dieu ne puisse trop faire pour nous consoler des outrages que nos crimes lui ont faits, & que sa tendresse s'étudie à nous dédommager de toutes les peines que nous avons endurées à la suite du monde & dans notre assujettissement à ses usages tyranniques. Pour nous enchaîner indissolublement à lui, & comme si la joie qu'il ressent de nous avoir recouvrés, le trou

voit troublée par la crainte de nous perdre encore , il se hâte de nous donner la jouissance de ce qu'il y a de plus riche , de plus pur & de plus doux dans les trésors de son ineffable splendeur , & de faire couler dans notre cœur cette chaleur divine qui est quelque chose de sa félicité infinie. . . Ah ! les hommes ne savent pas le nom qu'il faut donner à cette effusion de la gloire de Dieu dans une aménilé ; parce qu'il n'y a pas de mots qui répondent à la vérité & à l'excellence de ce qui est divin ; & que cette communication intime de sa lumière indéfectible , ne se trouve bien exprimée que par le silence , l'immobilité & la profonde adoration du cœur qui la sent & qui s'en rassasie.

« O qu'un vrai converti est un riche spectacle pour le ciel ! N'avez-vous jamais lu , Philémon , poursuivoit ce saint Prêtre , comment le Sauveur du monde s'y prend pour nous peindre la tendresse de Dieu envers le pécheur qui revient à lui ? Quelle image , dans ce retour d'un fils dénaturé

& dissolu qui , accablé du poids de sa honte & de ses remords , revole aux pieds d'un père qui oublie tout d'un coup les dérèglements du plus dépravé des enfants , qui cède à l'ascendant impérieux de la nature & du sang , qui se précipite avec transport sur cette portion chérie & trop longtemps perdue de lui-même , qui ne lui parle que par les pleurs de joie dont il arrose ces joues flétries de fatigues & de misères, & en le tenant serré dans ses bras, & pressé contre son cœur ! Quelle scène attendrissante ! Une ame sensible tient-elle à des situations de ce caractère ? Et lorsque le fils de Dieu ; pour encourager notre espoir & notre confiance , nous représente la grandeur de la divine miséricorde sous des couleurs de cette nature & de cette force , peut-on s'empêcher de reconnoître, dans l'emploi qu'il fait de moyens aussi délicats & aussi victorieux , les sentiments & le cœur du plus tendre & du plus vrai des amis ?

» Aussi , l'Homme - Dieu a-t-il vérité dans sa conduite , & dans tout le cours

de son auguste & laborieux ministère, ce qu'il avoit dit du prix & de l'excellence que contracte aux yeux de l'Être infini, une ame touchée de son iniquité, & du désir de redevenir agréable à son Créateur. On ne l'a jamais vu s'affecter vivement qu'à la vue d'une conversion. Et lorsqu'environné des premiers disciples de son Evangile, il parcourt les châteaux & les bourgades de la Judée & de la Galilée, il voit & entend sans aucune émotion toutes les particularités & toutes les curiosités qui intéressent le reste des hommes. Spectacles étranges, révolutions extraordinaires, entreprises étonnantes des maîtres du monde, magnificence des édifices, antiquité des monuments, rien ne l'arrête, rien ne peut le faire sortir un instant de ce majestueux & profond recueillement où il médite de fonder sur les ruines de toutes les dominations & de toutes les passions de la terre, son éternel & incorruptible empire.

Mais, lorsque ses regards se reposent sur les objets qui font de ce grand & magnifique dessein; lorsque son œil rencontre

une créature où le doigt de Dieu a commencé d'exciter les premiers troubles qui préparent la délivrance d'un coupable & le miracle qui fera sortir un élu du sein même de la corruption; lorsque, par exemple, une pécheresse fameuse dans la cité par ses dissolutions & ses scandales, se sent tout-à coup épouvantée de ses excès, qu'elle s'empresse de voler vers lui, qu'elle se précipite à ses pieds, qu'elle y presse religieusement ses lèvres, qu'elle les inonde d'un torrent de pleurs, que ses cheveux confondus avec ses larmes, couvrent & enveloppent, pour ainsi dire, ce qu'elle adore... Ah! voilà pour son cœur, le plus ravissant spectacle que puisse offrir l'univers. Comme il s'empresse de l'exposer à l'admiration de tous ceux qui l'environnent! Que cette attitude, que ces pleurs, que ces sanglots, que tout cet appareil de l'humilité & de la pénitence, lui paroît sublime & divin! Comme cette démarche a tout-à-coup réveillé & dilaté son cœur! Combien il se plaît à contempler dans cette femme qui s'anéantit à ses genoux, l'un des premiers

& des plus éclatants triomphes de la mission divine !.. *Voyez - vous cette femme ; s'écrie-t il ?..* Il voudroit donner à cette action qui se passe dans l'obscurité, l'éclat & la publicité d'un grand & mémorable évènement. . Il prête une valeur & une dignité infinies à la moindre des circonstances qui l'accompagnent, il les fait remarquer toutes, comme pour nous faire entendre combien tout est précieux dans les œuvres que la grace inspire, & avec quelle tendre fidélité Dieu nous compte nos plus petits sacrifices. . . . .

» C'est ainsi que par de sages & consolants discours, cet excellent homme portoit la confiance & la douce persuasion au fond de mon ame. Je goûtois, à l'entendre parler d'une manière si touchante de la bonté de Dieu, & de l'inconcevable charité de Jésus-Christ pour les pécheurs, je ne fais quoi de pur, de filial & de tendre, dont mon cœur étoit échauffé ; & je n'aurois pu soutenir la force de l'impression inexplicable que je ressentois, si je n'eusse trouvé du soulagement dans la

continuité & l'abondance de mes larmes. Je ne pouvois me pardonner d'avoir pu vivre si long-temps dans l'ignorance d'une Religion où tout est si sublime, si riche, si admirablement assorti au caractère, au cœur & à tous les besoins de l'homme.

» Ce vénérable serviteur de Dieu soutenoit ces heureuses dispositions, par son assiduité & par la force & l'onction toute divine de ses salutaires entretiens; & il me préparoit de cette sorte à ce beau jour qui devoit sceller ma glorieuse réhabilitation dans tous les droits & toutes les espérances des enfants de Dieu. Sa présence, sa vue seule portoit au fond de mon ame, ce sentiment & cette empreinte évangélique qui nous fait chérir la solitude & les larmes. Et j'ai toujours pensé depuis que j'ai connu & fréquenté des saints, que la preuve la plus frappante & la plus victorieuse de la divinité de la Religion, c'est cet étonnant & inimitable caractère de majesté, de liberté & d'immuabilité qu'elle donne à ceux qui vivent selon son esprit.

» Il y a donc, ô mon Dieu, sur la terre, des hommes inconnus à tout l'univers, qui vivent & qui meurent à l'insçu de leur siècle, & qui sont pourtant devant vous, les vrais & seuls grands hommes qui méritent l'hommage du respect & de l'admiration publique. Mais les statues des conquérants & de tous les martyrs de la gloire humaine, seront englouties dans le même abîme qui, au moment où le dernier élu disparaîtra d'ici-bas, dévorera en un clin d'œil tous les trônes & tous les empires du monde. Et c'est alors que toute domination & toute grandeur seront effacées par l'éclat de la royauté éternelle dont sera revêtu l'humble & obscur disciple de la croix & de la pénitence. Alors commencera la réputation des héros de la grace & de l'éternité. Alors, rien ne sera estimé & admiré, que selon les pensées de Dieu; & le flambeau de l'immuable & incorruptible vérité qui luira pour la première fois sur le fond des desseins, des entreprises, des travaux & de tous les mouvements qui auront agité cha-

que enfant des hommes, convaincra toute créature, que ce n'étoit ni par ses royaumes, ni par la magnificence de ses cités, ni par la célébrité de ses maîtres, que l'univers étoit un spectacle auguste & digne des regards de son créateur : mais qu'il tiroit toute sa gloire de sa destination à servir de passage aux citoyens de l'Empire de l'éternité, & à être le lieu des épreuves, des tribulations & des larmes dont il leur falloit subir l'amertume, avant d'être élevés jusqu'à la participation de la gloire & de la perpétuité de Dieu. Alors on verra que le corps modeste & inconnu des vrais justes, étoit l'unique soutien de toute l'œuvre de la création; que tout n'avoit été fait & ne subsistoit que pour lui; que ses prières & ses gémissements étoient la seule raison du délai dont Dieu suspendoit la punition des coupables, & que les soupirs d'un cœur innocent décidoient plus du sort des états & des nations, que toutes les mesures & toute la politique de ceux qui croyoient gouverner l'univers, & tenir dans leurs mains la destinée des peuples.

O mon Dieu ! non, il n'y a que vous qui offriez à l'œil de l'homme juste, un être plus grand & plus excellent que lui ; & ce n'est que dans l'immensité de votre gloire, qu'il trouve la mesure & le modèle de ce qu'il doit devenir. C'est pourquoi, *les noms des Dieux de la terre ne sont écrits que sur de la poussière. Mais, ceux qui vous craignent, Seigneur, seront éternellement grands, parce qu'ils le sont devant vous, & qu'il n'y a que la gloire qui nous vient de vous, qui survive à la chute de tous les monuments & de tous les édifices de la terre.*

— « *Enfans des hommes ! partisans insensés des passions & des puérités d'un monde qui périt, hélas ! si la pitié que vous inspirez, par la perte cruelle que vous faites d'une ame qui devoit vous être si chère ; n'étoit plus forte que le mouvement d'indignation qu'on éprouve d'abord à la vue de la honte & de la corruption dont vous vous couvrez, ne faudroit-il pas vous dire que vous avez raison de rester sous le joug méprisable où vous vous êtes engagés ; & qu'il*

n'y a que les esprits nobles & les grands cœurs, qui soient capables de s'élever jusqu'à la hauteur de l'Évangile, & qui soient dignes de sentir la majesté & la beauté de la Religion ?

Mais ce n'est point à moi, ô mon Dieu ! à faire rougir mes frères ; & je ne dois jamais oublier le droit qu'ont tous les cœurs pervers, de me demander à qui je suis redevable du bonheur qui m'a tiré du milieu d'eux. Celui que la faveur du prince a fait sortir du fond de l'obscurité & de l'indigence, doit être plus touché qu'un autre, des amertumes & des peines qu'endurent tant d'infortunés qu'il a laissés derrière lui, & ne jamais perdre de vue son ancienne égalité avec la race des malheureux. Celle des méchants est la mienne, ô mon Dieu ! malheur à moi, si je cesse un seul jour de ma vie, de payer à ma misérable famille, le tribut de sensibilité, de gémissements & de larmes que m'imposent le souvenir d'avoir porté la même chaîne, & l'expérience que j'ai faite des maux & des tribulations qu'elle souffre !

» Je le vis laite enfin ce grand jour de ma délivrance & de mon adoption dans l'auguste & immortelle société des saints. J'avois révélé à différents intervalles la déplorable & ténébreuse histoire de ma vie, & dévoilé, aux pieds du père tendre, de l'ami généreux que votre grande miséricorde m'avoit réservé, ô mon Dieu ! tout le mystère d'iniquité que mon cœur impie couvroit depuis si long-temps. Mais, que dis-je, Seigneur ? Mon dérèglement pouvoit-il être caché pour ceux qui étoient à portée de suivre la trace de mes pas, d'examiner mes démarches, de connoître mes liaisons, de remarquer les irrégularités éternelles de ma conduite extravagante & de mes discours insensés ? Je ne cherchois pas à me contrefaire devant ceux qui me ressembloient. Peut-être même que j'aurois eu honte de paroître moins hardi & moins déterminé à fouler aux pieds les devoirs les plus sacrés, & à ne rien respecter dans le ciel, ni sur la terre. Et pour les gens de bien, j'aurois eu beau emprunter devant eux la voix & le maintien de

la sagesse , la vertu ne ressemble qu'à elle-même. Elle a une forme , un langage & une attitude d'un caractère si marqué , que toutes les ruses de l'hypocrisie ne sauroient réussir à s'en donner l'apparence , ni à tromper l'œil de ceux qui ont quelque connoissance des hommes. Cependant , ô mon Dieu ! je murmurois , comme font tous les insensés qui ne cherchent qu'à s'abuser , de la loi qui soumet les pécheurs à révéler à leur semblable la honte de leur conscience. Je disois comme eux , que c'étoit là le côté terrible & impraticable de la Religion. Aveugles ! de ne pas voir qu'ils se dévoilent eux-mêmes tous les jours aux yeux de tout le monde , & que leur conduite habituelle est une confession publique de l'épouvantable désordre qui règne au fond de leur cœur. Peut on se plaindre que notre délivrance du plus grand malheur qui puisse nous arriver sur la terre , soit attachée à l'emploi d'un moyen si humain & si doux ? . . . O Dieu saint ! n'êtes-vous pas notre unique bien , notre asyle , notre guérison , notre port , notre gloire ,

notre tout ? Et si , pour réparer une perte aussi affreuse & aussi désespérante que celle de votre éternel amour , il falloit nous arracher du sein de la nature , de notre patrie , de nos enfants , de tout ce qui nous est cher au monde ; s'il falloit nous enfoncer dans l'horreur des déserts , faire répéter aux échos des montagnes & des cavernes , nos profonds gémissements , & teindre les rochers du sang de nos macérations & de notre pénitence , y auroit-il à balancer un seul instant ? Car , qui peut soutenir l'idée d'une ame immortelle , d'une ame destinée à recevoir tout ce qu'elle est capable de porter de la gloire & de la substance de l'être infini , & qui ne seroit que la victime indestructible de la haine & de la colère de son créateur & de son père ? .. Mais vous ne mettez pas , Seigneur , notre foiblesse à des épreuves capables de la faire frémir ; & vous n'exigez , pour nous reprendre à vous , que des larmes , qu'un aveu , qu'une effusion de cœur , qui sont par-tout le charme des grandes douleurs , & le plus doux refuge de la sensibilité mal-

heureuse. Cette sage & tendre dispensation de votre miséricorde , dans l'ordre de la grace & de notre salut éternel , n'est-elle pas une imitation sensible de celui que la nature elle-même fait suivre à notre cœur , toutes les fois qu'il veut se consoler , ou sortir d'un grand malheur?...

» O Philémon ! me disoit le saint Prêtre qui m'éclairoit sur ces touchants objets , ceux qui cherchent encore à justifier leur répugnance pour confier à un ministre de la Religion , le triste secret de leurs consciences , sont bien éloignés du royaume de Dieu ; & il n'y aura jamais que la dureté d'une ame qui n'a point encore ressenti la première émotion du repentir , qui osera opposer les misérables révoltes de l'orgueil , à la nécessité de s'humilier devant les organes sacrés de la bonté divine. L'homme véritablement touché n'a plus besoin qu'on l'encourage à ouvrir son cœur aux pieds de son frère & de son semblable ; il se sentiroit porté à voler dans les bras de l'homme juste , quand la Religion ne lui en feroit pas une loi indispensable , &

pour contenter le besoin qu'il a de se soulager, & de trouver un conseil & un ap-  
 phi... Et il ajouta cette réflexion pleine  
 de vérité, & trop négligée de ceux à qui il  
 en coûte de s'avouer coupables devant d'au-  
 tres hommes : » Ce sont des hommes, sans  
 doute, mais songe-t-on que ces hommes  
 sont autant de *Christs*, fils du Dieu vivant,  
 & qu'ils sont marqués d'un caractère divin  
 qui les met, pour ainsi dire, hors de leur  
 espèce, & qui les élève à un rang uni-  
 que ? Ce sont des hommes ; mais *la vertu*  
*du Très-Haut réside en eux* ; & ils sont au-  
 dessus des Anges, par cette force & cette  
 supériorité étonnante que leur donne sur  
 tout ce qui est appelé grand dans le ciel  
 & sur la terre, leur incorporation dans le  
 sacerdoce éternel de Jésus Christ, & leur  
 unité avec lui dans la conduite de la grande  
 entreprise de Dieu, & de la fondation  
 de son sublime & incorruptible Empire...

» Avez-vous jamais fait attention, pour-  
 suivait-il, à la circonstance où l'Homme-  
 Dieu communique à des hommes le plus  
 grand pouvoir qui ait jamais été exercé sur  
 la

la terre, & où il les établit les réconciliateurs & les sauveurs de leurs frères? C'est après qu'il a consommé le dernier mystère de sa mission laborieuse, & que sorti de son tombeau, vainqueur de l'enfer & de la mort, il a pris possession de la souveraine puissance qui lui a été donnée sur tout l'univers. C'est lorsque le monde ne peut plus douter de la vérité de sa parole & de son domaine suprême sur toute créature; c'est après avoir fait reluire tous les rayons de sa gloire, ordonné aux flots de s'appaiser, à la mort de rendre ses victimes, aux astres de s'éclipser, & à la terre de trembler; c'est alors qu'il se prépare à se créer des semblables, à se multiplier & à se perpétuer lui-même, dans des hommes sanctifiés par la vertu de sa présence & de ses discours; c'est alors que contemplant avec une sorte de respect, ces hommes qu'il va élever à toute la hauteur de sa dignité infinie, il souffle sur eux...

Quelle image! On voit bien qu'il en est au plus grand & au plus miraculeux de

tous les efforts de son immense charité. Voyez par quel mouvement extraordinaire, il veut leur inspirer son ame, sa force, son autorité. . . *Recevez l'esprit divin*, leur dit-il. . . Vous voilà les princes de la paix, les pères du siècle futur, les arbitres du genre humain, les vrais maîtres de la terre, & je vous envoie au milieu de ceux qui l'habitent, *comme mon père m'y avoit envoyé*. . . Mon sage conducteur finissoit chacune des considérations qu'il me présenteroit sur ce beau sujet, en s'écriant : ô Philémon ! peut-on dire que ceux à qui il nous est ordonné de raconter notre misère, ne soient que des hommes ?

» Non, Seigneur, *ce sont des Dieux*. Vous avez mis en eux tout ce qu'une nature mortelle pouvoit porter de votre gloire, de votre magnificence & de votre pouvoir sur le cœur & les pensées des hommes. Comme votre fils bien-aimé & adorable, ils sont *la réplique de votre splendeur, la répétition de votre excellence infinie, la figure de votre impénétrable substance ; & vous leur avez donné, comme à lui, les*

*nations de la terre pour héritage, & tout l'univers pour empire.*

» Imbu de ces saintes & sublimes vérités, combien mes anciennes idées sur la loi de la confession, étoient changées ! Et combien je sentoisi mon cœur soulagé, à mesure que j'en découvris la corruption & la malice au ministre de la pénitence ! . . . Mais au moment où la face contre terre, & noyé dans mes pleurs, j'entendis prononcer les paroles sacrées.. ô mon Dieu ! . . . Pourquoi ne puis-je tracer ce qui se passoit alors dans mon ame ? Quelle révolution dans toutes mes puissances ! Quel dégagement subit de tout ce fonds d'inquiétudes & de craintes qui empoisonnoit jusqu'à mes instants de repentir & d'espoir ? Je ressemblois à un homme long-temps suffoqué sous les ruines d'un édifice écroulé sur lui, & tiré tout d'un coup du milieu des masses pesantes qui oppressoient tous ses organes. Il paroît d'abord étonné & saisi ; on diroit qu'il voit pour la première fois tout ce qui s'offre à sa vue ; sa tête est chancelante, & sa respiration entrecoupée ;

jusqu'à ce que pouffant un long soupir , on s'apperçoit avec joie que ses entrailles recouvrent enfin leur mouvement, & qu'elles reconnoissent, dans l'air qui y reprend son cours , leur élément chéri. Telle étoit mon ame , en rentrant dans votre sein adorable & bienheureux , ô mon Dieu ! elle retrouvoit son refuge natal , & se voyoit reportée dans la source où elle avoit pris naissance , & la seule , où ce qui est vivant , ne peut jamais mourir.

» Dans cet état d'une ivresse toute divine , je demeuroid collé contre la terre , & je me perdois dans la jouissance de mon bonheur. Je ne fais jusqu'où le sentiment profond qui absorboit toutes mes facultés , m'auroit tenu immobile dans cette attitude d'anéantissement & d'adoration , si la main de l'homme de Dieu ne m'eût prêté la force qui me manquoit pour changer de situation. Ce fut alors , que cet ange du ciel me parut entrer dans une sorte de ravissement divin. Son regard , en se fixant sur moi , avoit je ne fais quoi de religieux & d'adorateur. . .

O Philémon ! s'écrie-t-il , je salue , j'admire & j'honore en vous , ce qu'il y a de plus auguste & de plus vénérable sur la terre, un saint, un élu de Dieu... Bienheureux les cœurs qui posséderont les biens que le vôtre vient d'acquérir en un instant ! Le voilà donc devenu tout-à-coup le sanctuaire de la gloire & de la lumière de Dieu?... Voilà que sa vie circule en vous , que vous êtes inféré dans sa splendeur , & que rien dans l'univers n'est comparable à l'excellence du nouvel être que vous venez de recevoir , & à la grandeur de la destinée qui vous attend. . O quelle source de joie , toutes les fois que vous penserez qu'après avoir été si long-temps étranger à la maison de Dieu , & déchu durant tant d'années, de toutes les espérances de notre adoption en Jésus-Christ , vous êtes redevenu le *concitoyen des saints* , le frère de tous les Prédestinés , membre de l'église de l'éternité , le descendant des Patriarches & des Prophètes , pierre vivante & immortelle d: l'édifice établi sur le fondement des Apôtres & des Martyrs ,

& l'un des trophées qui seront éternellement érigés au milieu de la cité de Dieu , à la gloire de l'Agneau qui nous a rachetés dans son sang , & rassemblés de toute tribu , de toute langue & de toute nation ! ...»

---

## C H A P I T R E I V.

*De l'excellence & de la douceur, de la justice chrétienne.*

C'EST toujours Philémon qui nous raconte les sages discours que lui tint son guide , pour lui donner une grand idée de son nouvel état , & l'affermir dans l'amour & la pratique de la sagesse.

» Combien , continue cet heureux Pénitent , ces paroles prononcées avec la chaleur d'un enthousiasme tout divin , portoient de force , de courage & d'élévation dans mon cœur ! & que tout m'y paroïsoit sublime , solide , & plein de substance & de vérité ! . Et il développa cette belle idée de la grandeur d'une ame revenue à Dieu , de la manière qui suit :

» Le commun des hommes, ô Philémon, n'apperçoit, dans le bienfait de la réconciliation qui nous est offerte aux pieds des tribunaux de la Religion, qu'une grace qui nous délivre de nos péchés, & qui nous lave de la tache de nos passions & de nos dérèglements. Avec des idées si imparfaites, si superficielles & si froides de ce grand mystère de miséricorde, on ne peut manquer de n'être touché, en s'en approchant, que de la honte de s'avouer coupable, & d'en sortir souvent, en rapportant son iniquité dans son cœur. Cependant la rémission des péchés n'est, pour ainsi dire, que le canevas de l'œuvre de la justification chrétienne. Cette purification de nos consciences, si elle étoit l'unique & le dernier effet du grand sacrement qui bénit nos remords & nos larmes, suffiroit, il est vrai, pour nous mettre à l'abri du châtement éternel, réservé à ceux qui meurent dans leur impénitence : mais elle ne nous donneroit pas la dignité & l'excellence d'un Être capable de porter *le poids immense de la gloire de Dieu, &*

d'entrer avec lui en société de bonheur & d'immortalité. Rien ne peut être élevé tout-à-coup jusqu'à la hauteur de l'infini ; & ce qui ne feroit qu'effacer la fouillure de notre crime , n'agrandiroit pas notre néant, ni ne pourroit nous revêtir de la force nécessaire pour sortir des limites de notre nature. Il faut donc , pour vaincre la disproportion qui assujettit toute créature dans ses bornes, & qui la tient si éloignée de ce grand Dieu dont le trône est enfoncé dans les profondeurs d'une lumière inaccessible; il faut, dis-je , qu'un caractère surnaturel vienne changer , pour ainsi dire , celui de son fonds & de sa constitution ; augmenter le prix de son existence & de ses œuvres ; donner à ses actions , à ses adorations , à ses sacrifices , à sa tendance vers Dieu , une valeur qu'elle ne peut tirer de ses propres facultés , où tout est pauvre , foible & impuissant. Il faut enfin qu'une empreinte d'infini la prépare à en atteindre la vue & la possession , & que quelque chose de divin réside d'avance dans ce qui est appelé à acquérir l'éternité & la félicité de Dieu.

» Le grand dessein de la souveraine sagesse , dans l'économie de la Religion & de la grace , si nous savons l'approfondir , & l'envisager dans son véritable point de vue , a donc été de mettre dans l'homme , tout ce que sa foiblesse pouvoit contenir de la grandeur & des perfections infinies de son Dieu , & de les rendre, si l'on peut le dire , un équivalent de ce que Dieu est. Voilà la vraie clef qui nous donne l'intelligence de toutes les incompréhensibilités qui contristent notre raison , & la seule lumière qui nous éclaire profondément sur le principe de toutes choses , & sur la dernière destination de toutes créatures.

» Or , comment un dessein aussi inconcevable & aussi précieux pour l'homme , a-t-il pu s'accomplir ? Le plus sublime de nos Evangélistes n'a besoin que de très-peu de mots pour nous expliquer ce qu'il y eut jamais de plus grand & de plus caché dans les conseils de Dieu : *le Verbe qui étoit au commencement , & par qui tout a été fait , a pris la nature humaine dans*

l'unité de sa personne & de sa grandeur infinie. Le monde a donc vu, dans un homme, *la gloire du fils unique du père*. Il a vu un homme où résidoit la vertu & l'excellence de Dieu, *plein de sa force & de sa vérité éternelle. ET NOUS AVONS TOUS REÇU DE SA PLÉNITUDE.*

» C'est là ce qu'on peut appeler le centre & le cœur de tout le système de Dieu, dans la fondation de l'univers, dans l'établissement de la Religion, & dans la conduite de tous les évènements d'ici-bas.

» Ainsi, le caractère de la justice que nous recevons en Jésus-Christ, c'est de nous communiquer, autant que nous en sommes capables, sa consubstantialité & son égalité avec l'Être infini; c'est d'établir entre l'Homme-Dieu, & tout le corps de ceux que sa grace a purifiés, une unité si étroite, que sa dignité & ses mérites deviennent la propriété de chaque *enfant de l'adoption sainte*; que nous sommes, devant son père, autant de *Christs du Dieu vivant*; qu'il reconnoît en nous les images de sa gloire, & comme des répétitions de son *Verbe*

*fait chair* ; que toutes nos adorations , nos soupirs & nos gémissements ont à ses yeux le prix d'un hommage infini & divin ; & que quand il n'y auroit plus au monde qu'un seul homme , si cet homme retenoit la sainteté de l'alliance évangélique , sa résidence au milieu de l'univers suffiroit encore , pour que Dieu y fût infiniment glorifié , & pour qu'il trouvât toujours , dans l'œuvre de la création , quelque chose de correspondant & d'égal à la grande gloire qu'il se rend à lui-même de toute éternité , dans l'abîme de sa propre immensité. . .

» Quel homme eût jamais osé , ô Philémon , donner une telle interprétation aux vues profondes du Tout-puissant , & affirmer que le vœu de Dieu , dans la dispensation des dons que Jésus-Christ a apportés à la terre , a été de nous faire contracter l'infinité & la souveraine excellence , si cet Homme-Dieu ne nous eût développé lui-même ce grand secret du père céleste , d'une manière à subjuguier les cœurs les plus durs ? Or , il nous annonce , dans les

remmes les plus positifs & les plus distincts, que par lui, & en vertu de la parenté où son incarnation l'établit avec tout le genre humain, nous sommes incorporés dans la société glorieuse & immortelle qui étoit dans l'intérieur de la gloire de Dieu, avant que le monde ne fût; que nous sommes confondus avec lui, par un lien de fraternité, si fort & si indissoluble, qu'il nous avoue devant son Père, pour *la chair de sa chair, & l'os de ses os*; que *si nous demeurons en lui, tout ce qui est à lui nous appartient*, & que nous partageons avec lui la propriété & la possession de tous les trésors renfermés dans la sainte splendeur où il est né avant l'aurore; qu'il est le *Cep* incorruptible dans lequel nous sommes inférés d'une manière ineffable, & auquel nous communiquons intimement & sans interruption, comme les rameaux empruntent leur sève, leur chaleur, leur fécondité & leur vigueur, du tronc vivant auquel ils demeurent attachés. Quelle peinture!

Faut-il s'étonner, après cela, de voir

l'Homme-Dieu faire une si grande estime de ceux qui reçoivent sa parole, & de cette effusion d'une tendresse si vive, si ardente, si imperturbable, & dont aucun homme n'avoit, avant lui, donné l'exemple sur la terre? Quel sens profond, & quel inconcevable épanchement d'amour, dans ce langage que lui inspire le désir de consoler les siens, au milieu des tribulations qui leur sont réservées de la part des méchants! Cher & petit troupeau que mon père a confié à ma vigilance, ne craignez point les contradictions des créatures, ni la cruauté de vos ennemis; car, ce grand Dieu qui vous connoît & qui vous aime, met sa plus douce complaisance à vous préparer des trônes, d'où vous jugerez avec moi tous les sages du siècle & tous les maîtres du monde. Ne vous laissez jamais ébranler par la puissance de ceux qui ne peuvent tourmenter que votre corps. Celui qui croit en moi est indestructible; il ne peut mourir. CAR, JE VIS, ET VOUS VIVREZ DE MÊME... C'est en ce grand jour de toute l'effusion de ma gloire sur

mes frères , que vous connoîtrez ce grand mystère d'unité, & comment JE SUIS DANS MON PÈRE, MON PÈRE EN MOI, ET MOI EN VOUS.. Disons-le , Philémon, à la gloire de celui qui nous bénit d'une manière si étonnante , le cœur ne se sent pas assez fort pour soutenir l'impression que produit en lui la vue d'un Dieu qui parle ainsi à des hommes ; & l'homme juste a besoin de s'en distraire , pour se soutenir contre la pente qu'il éprouve , en s'y arrêtant , à mourir d'attendrissement & de joie.. Malheur à ceux que des objets de cette nature n'ont pu encore toucher. Il faut renoncer à les ramener à la vérité , par la voie du sentiment. La nature leur a donné un mauvais cœur ; & ils ne sont pas propres à une Religion qui ne sauroit germer que dans une ame née avec un fonds de sensibilité , & susceptible d'impressions tendres. Car tout y est essentiellement amour & charité.

» Il n'y avoit donc pas d'exagération à vous dire , que le caractère de la justice évangélique étoit de transformer notre faiblesse en la force de Dieu , & de

nous enter sur sa substance immortelle. Les premiers Apôtres de la doctrine de Jésus-Christ ont parlé dans les mêmes termes que ce divin maître, du haut point de grandeur où sa grace nous élève. Saint Pierre appelle cette grace précieuse, un *grand don* par lequel nous devenons les associés de la gloire de Dieu, qui nous fait *entrer dans son fort* immuable & bienheureux, & *participer à sa nature*. Et Saint Paul confond tellement notre destinée avec celle de l'Homme-Dieu, qu'il nous approprie tous ses triomphes, & qu'il nous voit déjà *ressuscités, glorifiés, & assis avec lui dans les lieux célestes*. C'est-à-dire que de droit, & par la vertu des mystères déjà accomplis dans notre chef, tout ce qui est de son sang, est en possession des mêmes prérogatives; que l'état de Jésus-Christ est indivisiblement l'état de tout homme justifié par sa grace; que l'œuvre de notre exaltation est achevée; & que, si nous demeurons dans l'alliance où nous avons été reçus, notre ascension & notre *résidence imperturbable à la droite du Père*, ne sont plus

suspendues que par le retard de notre mort..:

» Voilà, Philémon, une idée bien imparfaite de cet état surnaturel & divin où nous élève la justification chrétienne, & qui nous met dans un rang, où rien ne se peut comparer à notre grandeur. Cette *grace du Sauveur* qui habite en nous, est donc quelque chose de cette *grande clarté* de Dieu dont parle Jésus-Christ, & qu'il nous dit *avoir possédée* au dedans de l'Église infinie qui la renferme, *avant que le monde ne fût tiré du néant.* Cette communication de l'Être de Dieu, avec l'ame qui a reçu l'application des mérites du Rédempteur, est telle, que l'Esprit Saint en devient l'organe réel, & qu'il est le lien de ce *commerce incompréhensible*, par une habitation vraie & intime de sa personne adorable, au fond de nous-mêmes. *La charité de Dieu*, disoit l'Apôtre aux Fidèles de l'église naissante, *a été répandue dans vos cœurs, par l'Esprit saint qui vous a été donné.* Jésus-Christ n'avoit pas présenté sous des couleurs moins fortes ce glorieux & touchant caractère de notre adoption

éternelle. Il avoit annoncé la descente du Saint-Esprit, comme le sceau de ses promesses, comme l'avènement de son coopérateur naturel & inséparable, dans l'œuvre de réconciliation du monde. Il n'avoit pas dit que ce grand consolateur des hommes nous assisteroit, ou nous inspireroit du haut de cette immensité de gloire où il procède du Père : mais il nous le donnoit comme l'ami & le compagnon de nos cœurs, & comme devant y résider par une action & une *présence* qu'il falloit entendre dans le sens propre & naturel de ce mot. Faites attention, Philémon, à la force de ce langage : *Je prierai mon Père ; & il vous en verra un second consolateur QUI DEMEURERA AVEC VOUS AJAMAIS. C'est l'Esprit de vérité, que le monde, c'est-à-dire, ceux qui vivent selon les sens, ne sauroit recevoir, parce qu'il ne le connoît pas. Mais, pour vous, vous le connoîtrez, parce qu'il DEMEURERA CHEZ VOUS, ET QU'IL REPOSERA EN VOUS.*

» Concevez-vous maintenant, ô Philémon, de quelle dignité vous venez

d'être revêtu & pourquoi, au moment où je venois de prononcer sur vous les paroles saintes qui font passer le pécheur dans le rang des élus, vous m'avez vu vous contempler & vous admirer, comme si vous eussiez présenté à mes yeux une forme nouvelle & extraordinaire? Ah! c'est que je voyois le plus grand des miracles s'opérer en vous, & tous les trésors de Dieu, versé dans votre cœur. Non, il n'y a point d'hommage qui ne soit dû aux *Héritiers de la bienheureuse espérance*. Et si, lorsque nous rencontrons notre semblable, nous avons la preuve qu'il est juste, & qu'il appartient au troupeau de Jésus-Christ, ne faudroit-il pas que sa vue nous fît d'une terreur religieuse, & que, prosternés devant lui, nous adorassions la majesté infinie dans son sanctuaire le plus auguste & le plus saint?

» Ainsi, votre vie qui jusqu'ici n'avoit été qu'un songe, devient maintenant une durée réelle, précieuse, & pleine de la vie de Dieu même. Voilà que vous commencez votre vraie existence, & que cha-

tun de vos instants va porter , en fuyant , aux pieds du trône de votre Dieu , un tribut d'une valeur divine. Voilà que vos moindres actions , vos devoirs les plus communs & les plus obscurs , tous vos mouvements , & même vos délasséments & votre repos , vont être comptés & écrits sur le *livre de vie* , comme des évènements destinés à embellir l'immortelle Histoire des Elus de Dieu , & à être l'objet de la joie des saints , & du cantique de l'éternelle Sion. Car Jésus-Christ est la vraie vigne , & vous , le sarment béni où coule toute la vie de cette tige mystérieuse & incorruptible. Vous auriez ci - devant étonné tout l'univers , par l'éclat des œuvres les plus extraordinaires , que vous n'en auriez pas été moins nul , moins mort & moins vil devant le Dieu saint. Maintenant son œil admire jusqu'à votre inaction & votre silence , & rien de ce qui se rapporte à vous , ne lui est indifférent ; parce que ce qui ne paroît rien dans un juste , est plus grand que tous les trônes & tous les

empires , & que ce que vous faites de plus imperceptible & de plus petit , a toujours le mérite de procéder de vous ; c'est-à dire , de ce que le regard de Dieu rencontre sur la terre , de plus excellent & de plus cher.

» Ce n'étoit pas seulement dans les infants où il déployoit publiquement toute la majesté de son ministère , que Jésus-Christ étoit un grand spectacle pour le ciel ; mais , lorsque dans les jours même de son obscurité , il demeurait caché dans l'humble demeure de Marie & de Joseph , & qu'il leur étoit soumis en tout , comme le plus petit des enfans de Nazareth : mais , lorsque dans l'atelier d'un Artisan , il exerçoit ses tendres & innocentes mains au travail , & qu'il partageoit avec la plus sainte des mères , tous les soins de la vie domestique ; mais , lorsque personne ne se doutoit que le *salut universel* reposoit sous ce toit rustique , & que cette maison si peu remarquée & si peu connue des hommes , cachoit l'attente d'Israël , la grande gloire de tout le genre humain , & le plus riche dépôt de l'univers ; cha-

que soupit de l'enfant adorable qui y vivoit à l'insçu de toutes les créatures, fauvoit le monde entier, & préparoit la seule grande révolution qui dût arriver dans la durée des temps. Or, Philémon, il est doux de vous redire une si belle vérité : vous êtes un *rameau* de ce *Cep* précieux, un *rejetton* de cette *racine d'immortalité* ; & tout ce que vous ferez dans cette unité, vaudra pour votre salut éternel, ce que chaque action de l'Homme-Dieu valoit pour le salut de toute la terre. J'insiste sur cette pensée, parce qu'elle est le fond & la substance de la religion, & qu'elle n'est jamais assez méditée. Le divin Maître, en nous la présentant sous mille formes diverses dans le cours de ses prédications, ne vouloit alors, pour ainsi dire, que faire entrevoir une vérité, dont la pleine manifestation étoit réservée pour les derniers moments de sa présence au milieu des siens ; afin que le plus grand sujet de joie qui pût jamais être découvert à des hommes, leur vint dans la circonstance la plus amère de leur vie, & où ils avoient

la soïn de la plus grande force , pour se **Q**uomettre à la nécessité de voir souffrir & mourir un si cher libérateur. C'est pourquoi , après leur avoir révélé si clairement ce touchant *mystère d'unité & d'inséparabilité éternelle* , il ajoute : *Je vous ai parlé ainsi , afin que ma joie soit en vous , & que votre contentement reçoive son dernier degré de perfection & de plénitude. . . .*

» J'écoutois dans un profond recueillement ces divines vérités ; & j'aurois voulu que ce sage Interprète des oracles sacrés fût toujours près de moi , pour nourrir dans mon ame ces grandes idées de la foi , qui la tenoient dans un état de ravissement & d'admiration. O Evangile , m'écriois-je ! trésor inappréciable de science & de lumière ! peut-on vous connoître sans vous chérir ? & se peut-il qu'au milieu des richesses que vous offrez à tous les hommes , il y en ait encore d'assez malheureux , pour vous rejeter & vous méconnoître ?

» La première nuit qui suivit le jour à jamais remarquable où mon iniquité

avoit été lavée dans les fontaines intarissables du Sauveur , & où je m'étois entendu expliquer d'une manière si attachante , si noble & si pleine d'énergie , le caractère du grand don que je venois de puiser dans cette source adorable , le sommeil a fui loin de mes yeux. Mais c'étoit la douce & tranquille insomnie d'un homme, que la jouissance d'un bonheur tout récent , rend incapable de détourner un seul instant son esprit du grand coup de fortune qui vient de changer sa destinée ; & cet état de veille étoit pour mes sens & pour mon ame un repos mille fois plus délicieux & plus vrai que celui que je cherchois si laborieusement auparavant , & que je croyois goûter dans un sommeil qui n'étoit que la lassitude & le pénible assoupissement d'un cœur oppressé de vices & de remords. La petite enceinte où j'étois retiré , n'étoit éclairée que par le reflet de cette lueur foible & tendre dont la lune & les étoiles colorent le voile de ténèbres qui couvrent l'horizon. Tout autre flambeau auroit importuné la sorte de sentiment qui

m'affectoit en cette conjoncture. C'étoit la première fois que mon ame se trouvoit bien de l'obscurité, de la solitude & du silence. Cette pause majestueuse de toute la nature est si favorable à l'ivresse d'un cœur qui vient de tout acquérir, en retrouvant son Dieu ! Je goûtois une douceur si céleste à penser que cette grande force qui réside au milieu de ce vaste univers, étoit devenue pour moi une force amie & bienveillante, & que ce grand Dieu qui avoit ordonné autrefois à la lumière de jaillir du sein du chaos, luisoit maintenant lui-même au fond de mon ame ! Tout s'offroit à mes regards sous des couleurs nouvelles. Toutes les parties de l'univers sembloient se réjouir de ma réconciliation & de ma paix avec elles. Car, Seigneur, les éléments eux-mêmes sont les ennemis de ceux qui vous abandonnent, & livrent avec vous de formidables combats à tous les insensés. Je ressentais une joie inexplicable à promener ma vue dans le vaste azur du firmament, & dans ces profondeurs inconcevables où la main du Tout-puissant

puissant a semé d'autres univers que l'œil n'a jamais vus , & devant lesquels notre soleil , notre terre , & les autres sphères qu'il éclaire à d'étonnantes distances , ne font tous ensemble , & avec les espaces qui les séparent , qu'un point imperceptible , ou ce qu'est une goutte d'eau devant les abîmes de l'Océan. Ainsi le Favori de son Roi , se plaît à contempler l'étendue & la richesse de l'Empire soumis à la puissance de celui dont il est aimé ; & l'intimité des rapports qui l'unissent à son Prince , lui rend personnelle la gloire de gouverner de vastes Etats. Tandis que je méditois sur ces monuments si éclatants & si antiques de votre grandeur , ô mon Dieu ! je ne fais quelle voix secrète m'adressoit intérieurement ces paroles : » O Philémon !  
» tu es toi-même un plus riche & plus  
» magnifique spectacle , que tout ce que  
» tu admires dans les hauts & profonds  
» espaces qui t'environnent ; & ton ame  
» devenue le siège de toutes les splendeurs  
» de Dieu , raconte plus éloquemment sa  
» gloire , que tout l'étincelant appareil

» de l'armée des cieux. Car, ces globes  
 » qui peuplent des régions inaccessibles,  
 » & tous ces mondes de feu si multipliés  
 » & si fort enfoncés dans les immensités  
 » où ton imagination s'abîme; tout cela  
 » périta; *ET TOI, TU DEMURERAS*  
 » *ÉTERNELLEMENT...*

» Ainsi, je ne voyois par-tout que des  
 sujets de joie & de transports; & tout se  
 réunissoit au dedans & au dehors de moi,  
 pour me féliciter de mon bonheur, & aug-  
 menter la vivacité du sentiment qui em-  
 vroit toutes mes puissances.

» Cet attrait que je ressentois pour le  
 silence & la tranquillité d'une adoration  
 recueillie & profonde, me rappelloit des  
 particularités qui, dans les jours de ma  
 folie & de mon aveuglement, me paroîs-  
 soient bien inexplicables:

» Un jour, par exemple, je traversois avec  
 Théophile, ce grand Chrétien dont j'ai fait  
 mention ci-devant, l'un de ces temples  
 vastes & augustes qui décorent l'enceinte  
 de la capitale. C'étoit vers les dernières  
 heures du jour, temps où l'on ne trouve

dans les Sanctuaires , que quelques-unes de ces ames retirées du monde , & qui consacrent à la Religion les moments que les autres vont s'efforcer d'oublier devant des scènes & des théâtres profanes. Théophile s'aperçut que je considérois , avec une attention mêlée d'étonnement , quelques personnes dispersées & agenouillées loin les unes des autres , & aussi immobiles dans leur attitude , que les statues sacrées , à qui la sculpture semble avoir donné une âme capable de sentir la présence du Saint des Saints. Il y en avoit qui ne proféroient aucun mot , & dont les yeux fermés & humides de pleurs , ne s'ouvroient pas même , lorsque marchant près d'elles , j'essayois d'interrompre leur recueillement. On auroit dit que ces créatures sublimes ne se doutoient pas qu'il y eût autre chose que Dieu au monde. Voilà , me dit l'honnête homme qui m'accompagnoit , en me montrant de sa main , ce que je regardois déjà avec tant de curiosité ; voilà la preuve de la divinité du Christianisme , la plus capable de déconcerter toutes les forces de l'irreligion.

Elle n'a point de réponse à un raisonnement de cette énergie : & la raison dira toujours à ceux qui l'écoutent , qu'il n'y a qu'une vertu divine , qui puisse produire un effet si inconnu avant l'établissement de l'Evangile , qui ne se voit que dans la classe de ceux qui le pratiquent , & qui leur donne un caractère si supérieur à tout ce qui est humain. Ce phénomène trop peu remarqué mériteroit pourtant bien qu'on en approfondît la cause. Je vous en rendrois bien raison , ô Philémon ! si vous étiez capable de me comprendre. Mais vos yeux séduits par les folles images des objets des sens , ne sauroient saisir la trace de divinité qui reluit dans ce beau spectacle. . . Je répondis à ce sage discours , ce que répondent tous les insensés ; que l'imagination réalise des songes , & qu'elle fait prêter du corps à des chimères. Je sentoïis bien qu'au fond , c'étoit là dire des choses bien misérables ; & je ne pouvois me dissimuler tout l'avantage que Théophile avoit sur moi. J'éprouvois même une conviction si forte de la vérité , que pour

mé rassurer contre l'injustice & la honte de ma mauvaise foi, je me promettois vaguement de revenir un jour à la révision de ce que je n'osois regarder de trop près alors.

» Tel a toujours été, répliqua Théophile, l'artifice des partisans du monde. Ils aiment mieux se faire accroire que les vrais fidèles de l'Évangile se forgent des phantômes, & qu'ils s'évanouissent dans des jouissances imaginaires, que de tenter le même système de félicité, & que de reconnoître que ce qui rend l'homme si profondément & si constamment heureux, ne sauroit être le fruit de ses idées ou de ses rêves. De plus, Philémon, ajoutoit-il, rien ne ressemble moins au fol enthousiasme d'une imagination exaltée, que les actions, les discours, les procédés & tout le détail de la vie de ces fervents disciples de la Religion. On les distingue même des autres hommes, à la modération de leurs mouvements, à la sagesse de leurs conseils, à la sobriété de leurs paroles, à la simplicité de leurs démarches, & à leur

inviolable amour pour tout ce qui est juste , bon , vertueux & honnête. Et ce qui sera toujours une vérité très-incontestable pour tous ceux qui auront été à portée de faire la comparaison du caractère des enfants de la terre , & de celui des enfants de Dieu , c'est que ceux-ci sont les hommes les plus sûrs , les plus vrais & les plus incorruptibles qui soient au monde ; & que ce n'est jamais que des passions qui agitent les premiers , que naissent toutes les faussetés , routes les impostures & toutes les perfidies dont le sein des sociétés & des familles se voit déchiré tous les jours. Ce ne seront pas ceux que vous voyez maintenant prosternés aux pieds de cet Autel , qui exciteront ce soir les gémissements de la nature , qui porteront l'effroi dans le cœur de leurs enfants , ou qui feront couler les pleurs d'une épouse innocente & malheureuse. Mais , parmi ceux qui se livrent en ce moment au frivole plaisir dont de méprisables Histrions s'efforcent d'amuser le désœuvrement de tant d'êtres embarrassés d'eux-mêmes , la plupart reporteront dans leurs

foyers une humeur chagrine , qui fera le supplice d'une famille à qui ils doivent des consolations & de la tendresse. Il y en aura qui , au sortir de ces spectacles où ils font gloire d'aller affermir leur goût pour la vertu & leurs devoirs , iront fouler aux pieds , les nœuds les plus saints , outrager l'honneur de leurs concitoyens , prodiguer dans le sein des plus vils objets de la corruption publique , la substance & l'espoir de leur postérité , & porter , en quelque endroit que leur caprice les mène , une ame préparée à l'oubli de toute conscience & de toute pudeur . .

» Ces graves images ébranloient alors pour un moment mon aveugle sécurité , & m'inspiroient des pensées salutaires , que d'autres tableaux venoient effacer aussitôt ; ou plutôt , ô mon Dieu , ces impressions précieuses n'étoient que reléguées & assoupies au fond de mon cœur ; & vous les y conserviez , sans que je m'en aperçusse , pour les réveiller & les faire germer au temps marqué par votre grande miséricorde.

» Je repassois dans mon esprit ces circonstances, & beaucoup d'autres semblables ; & je trouvois des consolations jusques dans le souvenir des résistances que ma mauvaise volonté avoit souvent opposées au cri de la vérité qui me poursuivoit, & à l'ascendant des grands exemples que j'étois forcé d'admirer. Car ce souvenir augmentoit ma reconnaissance, ô mon Dieu ! & rien n'est si doux, que de songer à ce qui nourrit le plus délicieux & le plus pur de tous les sentiments.

» Ainsi j'acquérois durant cette nuit si brillante & si lumineuse pour mon ame, cette grande preuve de la divinité de la Religion, qui éclate en ce que les Saints sont les seuls hommes de la terre que rien de mortel ne touche plus ; les seuls qui sachent participer à l'éternité de Dieu, sans être sortis de cette *région des morts* où tout passe ; les seuls, qui devant les tabernacles où réside la majesté souveraine, offrent à l'étonnement du profane, l'immobilité d'un corps anéanti, & le silence tout divin d'un cœur interdit de son bon-

heur , & qui s'abîme dans les immensités de l'infini.

» Je m'endormis enfin au milieu de toutes ces douces réflexions. Et mon sommeil n'engourdissoit pas mes sens, ni ne m'ôtoit le sentiment de l'heureux état de mon ame. Il étoit moins une interruption de mouvements & d'activité, qu'une suite, & comme une extension de ce recueillement & de ce repos religieux, où je venois d'éprouver avec quelle abondance Dieu se communique à ceux qui l'aiment, & comme il fait couler jusqu'au fond des cœurs que sa grâce a purifiés, toute l'onction de son Esprit & de son éternelle vérité.

» Mon réveil ne fut non-plus qu'une jouissance plus articulée & plus sentie de tous les trésors de Dieu. J'étois comme un nouveau Roi qui, dans le repos d'un doux sommeil, n'a rêvé que de sa dignité; & qui tressaïte en s'éveillant, de voir que ses songes ne l'ont point trompé. Au moment où les premiers rayons de l'aurore sont venus blanchir les murs de mon inno-

cent asyle , je me retrouvai une ame toute pleine de la vie de Dieu , & j'adotai au fond de moi-même , la réalité & la totalité de perfection , d'excellence & de lumière.

\* Vous voilà , me dit le Ministre du Seigneur à qui j'avois rendu compte de l'état que je venois d'éprouver ; vous voilà parvenu à la connoissance de ce qu'il y a de plus solide , de plus relevé & de plus fondamental dans la philosophie de la Religion. Car , son esprit est de nous affranchir des inquiétudes de notre imagination ; de ce tourbillon & de ce flux éternel de nos pensées , de nos projets , de nos désirs , de nos craintes ; de réduire à l'anité , tout ce chaos de nos affections & de nos passions ; de débarrasser notre ame de toutes les inutilités qui la fatiguent & la surchargent , & de la fixer à sa véritable & naturelle fonction , qui est la même que celle de Dieu ; c'est-à-dire à la possession de ce qu'on ne perd jamais ; à la contemplation & à l'amour de cette majesté adorable & suprême , qui est la

source , la vie & l'élément de toute intelligence.

Un Dieu qui se regarde dans son immense lumière , & qui s'aime d'un amour égal à toute l'infinité de sa propre grandeur ; c'est là , Philémon , l'unique événement de l'éternité ; il ne se passoit que cela dans le sein de la gloire de Dieu , avant que le monde parût ; & il ne s'y accomplira rien autre chose , après que le monde sera anéanti. C'est là pour ainsi dire toute l'ame & tout le fond de la vie de Dieu. Mais cette action est en lui si forte , & d'une fécondité qui surpasse tellement toutes nos idées , qu'elle le déploie en trois fois Lui même , & que c'est elle qui exécute ce profond mystère de l'invisible & incompréhensible Trinité , que Jésus-Christ a révélé aux hommes , & que toute la terre adore.

Après cela , qui ne sera transporté de la dignité d'une créature capable de s'exercer aussi sur l'infini , de s'associer à l'action intime & imperturbable de l'Être des êtres , de s'introduire dans ce commerce éternel

& ineffable des personnes divines, a'en affecter toute la gloire, & de tendre à s'abîmer dans le même torrent de félicité ? O mon Dieu ! qui peut raconter les miracles de votre sagesse, & la hauteur de votre dessein sur l'homme ? *Faisons-le*, avez-vous dit, *à notre image & à notre ressemblance*. Quelle entreprise ! Votre toute-puissance elle-même en est frappée. Elle délibère, elle s'encourage, en quelque sorte, comme pour produire son plus difficile effort. C'est du fond de son Essence, qu'elle tire ce rayon de lumière qui va mettre le mouvement & la pensée dans ce qui n'étoit rien, & faire d'une masse froide & aveugle, un adorateur du Dieu vivant. Quel spectacle ! voilà que Dieu est connu hors de lui-même, & que le néant, après un éternel silence, réfléchit l'éclat de sa gloire, & publie les merveilles de sa puissance.

» Et voilà, Philémon, l'explication de notre existence, & de cette étonnante sortie de Dieu, hors de son long & majestueux repos. Tout ce qui vient obscurcir ou com-

plier ces idées si sublimes & si pures, est la suite de la plaie profonde du péché, & nous plonge dans un déluge d'erreurs qui font la source de cette confusion de pensées, de desseins & de recherches qui nous accablent & nous épuisent par leur multitude & leur irremédiable contrariété. L'homme sortant des mains de Dieu, ne connoissoit pas ces troubles & ce tumulte intérieur qui font aujourd'hui le tourment de sa vie. Toute son ame reposoit en Dieu seul; il ne sentoit que le besoin de l'adorer & de s'unir à lui. C'est par-là qu'il étoit heureux, parce que c'étoit par-là qu'il étoit juste.

» C'est pourquoi Jésus-Christ qui étoit venu pour *pacifier toutes choses*, & réparer le désordre de notre nature, ne cesse dans toute la suite de sa doctrine, de nous ramener à cette simplicité & à cette unité de nos pensées & de nos mouvements, & de nous faire concentrer en Dieu seul, toute notre force de contempler, & tout notre besoin d'aimer. Par-tout, il nous avertit que c'est vanité & folie, d'essayer

de tant de manières d'être heureux ; qu'il n'y a qu'une voie qui mène au bonheur ; que cette voie , c'est la recherche unique du règne de Dieu & de sa justice ; que ce règne est établi au fond de nous-mêmes ; & que nous ne trouverons jamais que là , le repos si désiré de toutes les passions qui nous confument.

» O Philémon ! affermissez-vous de plus en plus dans l'habitude de résider en vous-même ; & ne craignez jamais de vous trop cacher dans cette Arche de la sanctification de Dieu. C'est là que s'accomplissent tous les oracles des Prophètes , & toutes les promesses faites aux Patriarches de l'ancienne alliance. C'est là que se conclut ce pacte bien différent de celui qui fut fait avec nos pères , & suivant lequel l'homme n'a plus besoin que son semblable l'instruise , parce qu'il porte au fond de son cœur , son législateur , son maître , son guide & son juge. C'est là que tout est plus grand , plus auguste & plus divin , que le riche & somptueux appareil du temple de Jérusalem , que toutes les solennités imposantes des

encensements & des victimes. C'est là que reposent toutes les bénédictions annoncées avec tant d'éclat par les premiers dépositaires des secrets de Dieu, figurées par une si longue suite d'événements, prédites par tant de symboles, & attendues pendant quatre mille ans, par tous les enfants du Seigneur. Enfin, c'est là que tout est consommé; que nous voyons, que nous entendons, que nous possédons, ce que des Rois & une multitude de Saints & d'hommes justes ont désiré de recevoir & d'adorer, & n'ont pu regarder que de loin. Oui, Philémon, notre résidence en nous-mêmes renferme tout. Elle est la fin & le dernier résultat de tous les plans de Dieu, & du don qu'il nous a fait de Jésus-Christ & de l'Evangile. L'éternité ne nous offrira pas une félicité fondée sur une autre jouissance. Elle ne nous donnera que la perfection & le suprême degré de notre recueillement en Dieu. Elle ne fera que nous fixer invariablement dans la contemplation & la possession de cette lumière indéfectible qui s'unira à nous, qui nous péné-

trera , qui coulera comme un fleuve , au travers de notre ame , & qui n'y laissera plus subsister qu'une seule pensée & qu'un seul amour. . . . »

Philémon raconte ensuite tout ce qu'il lui en a coûté de regrets & de larmes pour quitter sa chère retraite , & se séparer d'un homme ( 1 ) qu'il avoit tant de raisons

( 1 ) M. Le Blanc dont il est parlé dans le discours préliminaire , homme unique , pour faire chérir la vertu , par les charmes que ses discours & sa conduite savoient lui donner. Il a ramené à l'Evangile , des hommes perdus de mœurs & de réputation , & où il ne restoit pas la moindre trace de religion & de conscience.

Chargé du soin ingrat & pénible de donner des leçons de Christianisme , à des êtres indomptables & renfermés par l'autorité publique , on l'a vu transformer en de vrais Saints , ce qu'il y eut jamais de plus effréné & de plus dissolu , & rendre à des familles respectables , des enfans qui les avoient déshonorées , & qui étoient devenus dignes d'être leur appui & leur gloire. Autre *François de Sales* , il a subjugué les méchants , par l'ascendant victorieux de sa

d'aimer, & à qui il devoit ce qu'il appelloit son *eternelle fortune*. Il ajoute à cet édifiant récit, la copie de plusieurs instructions pleines de sagesse & d'onction que son guide respectable lui avoit tracées de sa main, & où il lui présente des règles de conduite que nous allons transcrire sous les titres qui nous ont paru les plus conformes aux vues & à l'esprit qui y règnent.

---

## C H A P I T R E V.

*Simplicité & facilité des devoirs de la vie évangélique.*

„ **V**ous voulez, Philémon, que je vous parle des devoirs que vous impose la *grâce qui est en vous*, & de la manière dont

---

patience, de la sérénité de son caractère, & d'une douceur qui ne s'est pas démentie un seul instant de sa vie. Il mourut en souriant, & en prononçant ces mots : *Venez les bénits de mon père. . .*

vous devez vous conduire , pour soutenir la sainteté du caractère auguste , dans lequel la divine miséricorde vous a rétabli. Mais vous n'avez pas besoin d'une direction tracée de la main d'un homme , si vous demeurez fidèle à suivre en tout celle qui nous est si clairement présentée dans l'Evangile. Et toutes les instructions qui pourroient vous venir du dehors , ne vous feroient pas avancer d'un pas dans la carrière de la sanctification , si vous perdiez jamais ce goût de Dieu , ce saint amour du recueillement , & cette tendresse de conscience , qui nous rendent chères toutes les occasions que nous trouvons de méditer les années éternelles , & de renouveler notre religion dans le sein de notre Dieu. C'est cet attrait divin , ce penchant filial de notre cœur pour tout ce qui nous rappelle la présence de notre libérateur & notre père , qui nous répond de la stabilité de notre justice , & qui scelle , pour ainsi dire , l'immutabilité de notre adoption dans la gloire de Dieu.

» Car , savez-vous , Philémon , quelle

est la source du malheur qui fait retomber tous les jours tant d'ames foibles & pusillanimes dans leur ancien avilissement? Ce n'est jamais la détermination brusque & expresse d'une volonté qui auroit changé tout-à-coup. C'est l'affoiblissement insensible de cette tendance à nous recueillir, à adorer & à prier, que le bonheur d'être revenus à Dieu, nous fait toujours éprouver dans la nouveauté. Si donc vous sentiez jamais renaître en vous, le besoin de vous dissiper, de vous répandre & de courir après de frivoles variétés; ce seroit là le moment de vous regarder comme un homme, que son imprudence a déjà reporté sur le bord de l'abîme d'où il avoit eu tant de joie d'être sorti. Je ne vous dis pas, Philémon, qu'il y ait du dérèglement à se distraire, ou à se délasser dans les innocentes dissipations des sociétés: mais le danger seroit, en ce que tout ce mouvement & toutes ces diversités vous redevinssent nécessaires, & que vous ne sentissiez plus, en les accordant à la foiblesse humaine, ou à la bienfaisance de

vosre état , l'espoir de trouver des plaisirs plus réels & plus vrais dans le silence de la vie domestique , & dans la solitude de vosre cœur. Car alors , toute la force du dedans se détruit par des gradations imperceptibles ; nous nous renouons , pour ainsi dire , sans nous en appercevoir , à tous les fils par où nous tenions aux objets sensibles ; le cœur se dessèche ; l'esprit se replonge dans des pensées superflues ; cette majesté immense qui agissoit si vivement sur nous , perd en quelque sorte à chaque instant & à mesure que de folles illusions reviennent s'épaillir sur notre ame , quelque chose de son poids & de sa force. Bientôt , toutes les sérieuses & austères vérités de la foi se retirent , s'enfoncent & s'évanouissent ; elles ne nous touchent plus qu'à une distance où elles nous paroissent comme étrangères. Voilà le moment où les sens , libres du seul frein qui les eut jusqu'alors assujettis , n'ont plus besoin que d'eux-mêmes pour dévorer en un clin-d'œil le prix de nos longs gémissemens , & nous replonger dans une misère plus déplora-

ble & plus désespérée, que celle dont la grace du Rédempteur nous avoit délivrés.

» C'est donc une vérité bien sensible, ô Philémon, & à laquelle vous ne sauriez donner trop d'attention, que notre demeure en nous-mêmes, est la première base de notre salut, le premier vœu de la Religion, l'unique sûreté qui nous réponde de la vérité & de la solidité de notre réconciliation. Je n'ai jamais pu voir, sans quelque surprise, des hommes pleins des lumières & de l'esprit de la Religion, parler de ce que les Saints ont appelé la *vie intérieure*, comme d'un degré de perfection auquel il n'est pas donné à tous de parvenir, & qui est le fruit d'un long usage de la retraite & de la pénitence. Ne seroit-ce pas là renverser l'ordonnance de l'édifice de la foi, & nous en faire prendre les plus nécessaires fondements, pour le dernier point de hauteur où il puisse atteindre? Le soin d'être avec soi, & de se recueillir dans son ame, est si naturellement le commencement de toute sagesse, qu'aussitôt qu'un homme se sent

touché de quelque sérieux intérêt, quelle qu'en soit l'espèce, il devient silencieux & solitaire; il se plaît à se renfermer loin de tout tumulte, & à méditer profondément ce qu'il lui importe de ne pas négliger: & l'on ne croira jamais que celui qui est toujours prêt à quitter sa demeure, à se mouvoir, à se répandre par-tout, à tout regarder, à tout dire, & à tout entendre, soit affecté d'un sentiment grave, ni même qu'il soit propre à la conduite d'aucun dessein qui demande une raison mûre & réfléchie.

La tranquillité des sens, & le recueillement d'une ame renfermée en elle-même, sont donc essentiellement les préceptes élémentaires de la vie évangélique, & la substance des devoirs du Christianisme; de sorte que Jésus-Christ, en nous armant pour la destruction de tout ce qui nous entraîne hors de nous-mêmes, ne fait que nous prescrire, pour nous rendre propres à la pratique de la plus haute sagesse, & à l'exécution de la plus vaste entreprise qui ait jamais été proposée à des hommes, une

précaution que par-tout on prend de soi-même pour les affaires les plus familières, & pour les projets les plus bornés.

» Il est si vrai, Philémon, que cet effort de se dérober à tout l'univers, & de se concentrer dans son intérieur, est le premier & le plus naturel mouvement d'un cœur où Dieu a repris sa place, qu'au moment où le vôtre est redevenu le trône de sa gloire, vous vous y êtes aussitôt enfoncé, comme dans le seul asyle qui vous offrit de vraies jouissances. Vous avez senti qu'une lumière extraordinaire luisoit au milieu de vous; & vous vous êtes renfermé avec elle, sans que personne vous eût averti que c'étoit un devoir de l'adorer, dans un lieu où vous ne l'aviez jamais trouvée, & où vous ne vous trouviez jamais vous-même.

O que vous avez pris une résolution sage, en destinant la première heure de chaque jour, à l'adoration de Dieu, & à la méditation de sa loi sainte ! Mais ne cherchez, ni ne demandez jamais, quelle méthode il faut suivre, dans l'accom-

plissement de ce glorieux & consolant devoir ; & gardez-vous bien de vous asservir à des procédés & à des formes qui ne feroient que vous captiver & vous troubler , dans une action qui est toute de cœur & de sentiment. Il n'y a point de règle pour aimer. Et tout doit être amour dans les hommages que nous rendons à notre Dieu. Tout est bien fait, tout est grand , héroïque & divin , pourvu que tout procède d'une ame qui ne veut que son Dieu , & qui ne brûle que du désir de lui demeurer intimement & éternellement unie. Celui qui aime , adore toujours ; il invoque , il remercie , il croit , il espère , il se repent , il fait tout , il est tout. Ne cherchez donc pas péniblement , lorsque vous vous prosternerez devant la Majesté souveraine , ce que vous lui direz , ni comment vous lui parlerez. L'avare , immobile à côté de son trésor , le regarde , se tait , & jouit. Dieu est le vôtre , Philémon ; & si votre cœur se trouve bien de le redire sans cesse , laissez-le se livrer à tout l'attrait d'un si beau & si pur sentiment ;

timent ; & croyez que la vie entière passée à se pénétrer de cette seule pensée , seroit employée à l'exercice le plus parfait & le plus sublime. Allez à Dieu , & *cherchez sa face* , comme un enfant cherche la présence & le sein d'un père qui lui est cher & nécessaire. Cet enfant n'entre jamais en souci pour la manière dont il devra se montrer devant l'auteur de ses jours ; il n'étudie point de méthode pour se préparer à parler à son père ; son cœur lui suffit ; & il s'en rapporte bien à sa tendresse , pour le soin d'exprimer tout ce qu'il éprouve , & de demander ce qu'il désire.

» La seule vraie préparation à l'adoration de Dieu , est donc un sentiment vif , habituel & profond , du besoin que nous avons d'attacher & d'enchaîner notre foiblesse à cette grande force où réside le principe de tous les êtres ; une vigilance imperturbable à éloigner tout ce qui affoiblit en nous l'impression des saintes vérités de l'avenir ; une attention assidue à cette pensée trop peu méditée & trop peu sentie , qui est que le sein de Dieu est aussi nécessaire à la vraie

vie de nos ames , que le sein des fleuves est nécessaire à la vie & à l'accroissement de tout ce qui y a pris naissance.

• Heureux, Philémon , l'homme qui contemple & qui adore sans cesse cette étonnante & première puissance qui a formé le ciel & la terre ! Qu'il est beau de se plonger dans cette lumière infinie , immuable , qui se donne à tous sans se partager ! de se nourrir de cette vérité souveraine & universelle qui éclaire tous les esprits , qui est le soleil de toutes les intelligences ! Celui , dit le sage & immortel. Fénelon , qui n'a jamais vu cette lumière pure , est aveugle comme un aveugle-né. Il passe sa vie dans une profonde nuit , comme ces peuples qui habitent des régions où le jour ne luit point durant des mois entiers. Il croit être sage , il est insensé ; il croit tout voir , & il ne voit rien ; il meurt , n'ayant jamais rien vu. Tout au plus il apperçoit de sombres & fausses lueurs , de vaines ombres , des fantômes qui n'ont rien de réel. Ainsi sont tous les hommes entraînés par le plaisir des sens ;

& par les charmes de l'imagination. Il n'y a point, ajoute ce grand Ecrivain, il n'y a point sur la terre de véritables hommes, excepté ceux qui consultent, qui aiment & qui suivent cette raison éternelle. C'est elle qui nous inspire, quand nous pensons bien; c'est elle qui nous reprend quand nous pensons mal; nous ne tenons pas moins d'elle la raison que la vie. Elle est comme un grand océan de lumière: nos esprits sont comme de petits ruisseaux qui en sortent, & qui y retournent pour s'y perdre.

» Que vous ferez de rapides progrès dans la science des élus, ô Philémon! si vous vous nourrissez sans cesse de ces grandes réflexions, si capables de rendre nos âmes sublimes; & si vous ne vous relâchez jamais de votre exactitude à remplir ces devoirs privés & domestiques de religion qui font toute la consistance & toute la réalité de notre christianisme! Conservez précieusement ce beau caractère de la vraie sagesse, qui consiste dans une estime sincère de tout ce qui peut servir à affer-

mir notre ardeur pour les choses divines, & dans un respect inviolable pour tout ce qui a quelque rapport à Dieu & à la gloire de son culte. Ne regardez jamais comme petit ou indifférent, rien de ce qui tient à la Religion. Elle est une économie où tout est d'une importance infinie. Soumettez-vous avec simplicité à ce que vous verrez pratiquer par les plus petits des disciples de la Foi, & n'oubliez jamais que de grands hommes ne sont devenus de grands Saints, qu'en se ramenant au niveau de la portion la plus obscure & la plus inculte du troupeau du Seigneur.

» Cette candeur & cette enfance évangélique furent toujours le plus frappant & le plus miraculeux caractère de la grace du Rédempteur, & le plus éclatant triomphe de *la vertu de la croix*. Jamais la Religion n'a déployé avec plus de pompe & de dignité toute la gloire de sa divinité & de sa puissance, que lorsqu'on la vit faire descendre dans la classe des derniers hommes, *les prudents & les ora-*

cles du monde , & les assujettir à respecter des précepteurs & des maîtres , dans des Artisans & des Agriculteurs. Plus même une ame que l'esprit de Dieu a touchée , avoit d'énergie & d'élévation , plus elle étoit propre à sentir vivement combien ce qui paroît *scandale & folie* aux yeux du monde , est plus profond & plus sage , que toute la sagesse des hommes. Et il n'y aura jamais que l'irremédiable médiocrité d'un esprit étroit & commun , qui , ne pouvant s'élever jusqu'à la hauteur de la science de Dieu , osera substituer ses froides & misérables idées , à des principes & à des pratiques consacrés par le suffrage & la conduite des seuls hommes de la terre , qui aient des droits incontestables à la vénération & à la confiance de tous les âges.

» Tous ceux qui ont voulu conserver dans le Christianisme cette liberté de tout examiner , & de mêler aux pratiques & aux devoirs que tout le corps des fidèles respecte, les tempéraments & les exceptions de leur vaine philosophie , ont toujours

fini par en méconnoître & en abjurer les loix les plus fondamentales, & par se faire des principes aussi destructeurs de toute Religion, que funestes au maintien de l'ordre public. Par-tout les raisonneurs ont été les fléaux de la vérité, & les ennemis de l'harmonie sociale. Examinez bien, Philémon, quels sont encore aujourd'hui les hommes les plus turbulents & les plus dangereux. Ce n'est pas ce bon peuple qui vit au fond de nos champs & de nos provinces; ce peuple qui ne fait pas raisonner, mais qui fait agir; ce peuple si humble, si laborieux & si doux, qui va écouter assidument la voix de son Pasteur, & qui paye tranquillement le tribut à son Prince. Mais les vrais perturbateurs de la Religion & de l'Etat, ce sont ces faux sages qui, à force d'analyser des vérités sacrées, & de vouloir réduire nos devoirs religieux, anéantissent l'Évangile; & qui, au lieu de faire servir leurs talents & leur raison à fortifier dans le cœur de leurs concitoyens, le saint amour de la justice, & à affermir les puissances contre les agi-

tations de l'indépendance & de l'orgueil, osent s'établir publiquement les juges des Rois, régler les limites de leur pouvoir, déterminer jusqu'où leurs sujets leur doivent l'obéissance, & faire chanceler, par les séditieuses maximes qu'ils sèment dans le sein des empires, l'unique base de toutes les sociétés de la terre.

» O Philémon ! ne conservez aucun trait de votre ancienne ressemblance avec les pires de tous les hommes. Vous les avez fréquentés, vous les avez vus de près, & vous avez été mille fois à portée de connoître leur profonde corruption. Vous savez la justice qu'il faut rendre à l'utilité dont ils sont aux autres hommes, & à la sincérité des sentiments dont ils font ostentation. Vous pouvez juger de la solidité de leurs principes & de leur caractère, d'après l'idée de ce que vous étiez vous-même, lorsque vous parliez le même langage, & que vous faisiez profession de la même philosophie. Ils disent, & vous disiez avec eux qu'il faut adorer l'Être infini, & être bon pour ses semblables ; que

toute la Religion & toute la Morale se réduisent à ces deux points; que cette loi est écrite au fond des cœurs, & que tout le reste n'est que superstition. Cependant, vous savez que ce système de conduite, qui est la moindre règle qu'on puisse sauver du naufrage de la foi, étoit encore pour eux & pour vous une vaine & stérile spéculation; que ni eux, ni vous, n'aviez jamais seulement la pensée de rendre des devoirs à la Divinité; qu'on ne vous a jamais surpris dans aucune action qui ressemblât à un exercice de culte, & qu'il n'étoit pas possible qu'on apperçût dans aucune circonstance de votre vie & de vos occupations, la nuance qui distingue le disciple de la Religion naturelle, de l'impie qui ne voit plus de Dieu dans l'univers.

» Voilà une vérité de fait, justifiée par le témoignage de vos yeux, & par le sentiment de votre conscience. La conséquence qui en résulte, est d'une évidence à l'épreuve de tout artifice, & couvre d'une honte éternelle tous les transfuges de la foi: c'est que l'abandon du Christianisme,

n'est qu'un renoncement déguisé à tout principe, à toute vertu & à tout devoir ; & que les mots de *raison*, de *conscience*, de *culte naturel*, dans la bouche de ceux qui ont rejeté l'Évangile, ne sont que des ménagements commandés par la bien-séance, & par le besoin de voiler aux yeux des hommes la plus grande dépravation dont leur nature soit capable.

» Aussi remarquez bien, Philémon, que lorsqu'oppressé sous le poids de vos dérèglements & de vos remords, vous avez senti la nécessité de revenir à la vérité, vous n'avez pas commencé par vous convertir à la Religion naturelle. Mais vous avez volé droit à Jésus-Christ ; & vous n'avez point attendu, pour vous jeter dans les bras de la croix qui a sauvé l'univers, que l'on vainquît cette difficulté de croire que vous aviez toujours affectée & que vous n'aviez jamais sentie. Telle est l'alternative frappante sur laquelle roulera jusqu'à la fin des siècles la destinée de ces hommes systématiques qui font le scandale

de la génération présente : ou ils perseverent jusqu'au tombeau dans la stupide habitude de ne rien adorer dans le ciel, & de ne dépendre de rien sur la terre ; ou ils se réfugient , lorsqu'ils ne peuvent plus soutenir la vue de leur opprobre , directement dans l'Évangile. Ils meurent en blasphémant , ou en pressant contre leurs lèvres le signe adorable du salut du monde. C'est en vain que les partisans de cette philosophie ténébreuse s'efforcent de la présenter sous des couleurs supportables : jamais l'on n'a déserté Jésus-Christ , que pour s'affranchir de toutes les Religions ; & c'est toujours à Jésus-Christ que l'on a recouru , pour sortir de l'abrutissement des passions , & pour redevenir homme.

» Après ce que vous devez à Dieu & à la Religion , Philémon , que rien ne vous soit plus sacré , plus précieux & plus cher que ce que vous devez à votre état , & à la place que vous tenez dans la société. Ou plutôt , le soin de son salut , & de celui de son état , ne sont , pour un homme

dont le Christianisme est éclairé, qu'un seul corps d'obligations, qu'une même suite de devoirs ; & l'exactitude à remplir ceux que nous impose notre situation sociale, est si essentielle à notre sanctification, que Dieu rejetteroit les adorations & les sacrifices que nous lui offririons, dans les moments où nous nous devons à nos frères, à notre famille, ou à nos concitoyens. Car, rien de ce qui trouble l'ordre, ne peut servir à l'accroissement de notre justice ; & nous ne saurions glorifier Dieu par des œuvres prises sur un temps qui appartient à autrui.

„ Heureux l'homme qui aime son état ! De combien de peines, de dégoûts & d'ennuis, cette précieuse disposition affranchit sa vie ! Mais il n'y a que la Religion qui nous la donne ; parce qu'il n'y a qu'elle qui mette un grand prix à tous les devoirs, & qui y attache, par conséquent, un plaisir réel. Le vrai Chrétien se trouve heureux de rester & de se cacher dans l'enceinte des occupations que la divine providence lui a marquées. Il fait qu'il ne

peut trouver que là les vrais trésors, & que fût-il appliqué à la plus petite & à la plus abjecte de toutes les fonctions, il est plus grand dans son obscurité, que s'il partageoit avec les maîtres de la terre, le soin éclatant de gouverner des Empires, parce qu'il est où Dieu le veut, c'est-à-dire, dans la plus noble & la plus honorable position où se puisse trouver une créature ici bas; parce que c'est là qu'il est véritablement vivant, que tout est à lui, que *la puissance & la gloire lui appartiennent dans le ciel & sur la terre*, & qu'un seul instant de sa durée vaut le poids immense de toute l'éternité de Dieu. O Philémon ! regardez ces ouvriers dévoués à la recherche des métaux que renferment les retraites souterraines. Tant que vous les voyez, que vous les entendez, & que tous leurs mouvements s'exécutent sur la surface de la terre, & en présence de l'astre du jour, ils ne transportent & n'amassent encore qu'un limon grossier & des sables inutiles. Mais lorsque comme ensevelis dans ces cavernes profondes que leurs mains ont laborieusement

sement creusées , ils ne laissent plus au-dehors aucune trace d'eux-mêmes , & de tout ce grand mouvement qui les avoit d'abord fait remarquer de si loin , & que personne ne s'apperçoit plus qu'ils soient au monde : ah ! c'est alors que leur sueur arrose des morceaux d'or , & qu'ils recueillent d'immenses richesses. Voilà l'image de la réalité & de la solidité de la vie que mène un Chrétien modeste , & de la valeur que la Religion prête à ses actions domestiques , à son assiduité près de ses enfants , à ses œuvres les plus communes , à ses devoirs les plus familiers & les plus petits.

*„ Bons & fidèles serviteurs ,* disoit Jésus-Christ à des hommes , dont les emplois ne leur donnoit point une grande considération dans le monde , votre administration ne paroît rien aux yeux des créatures ; mais ce qui est petit pour elles , fixe sur vous l'attention & les regards de votre rémunérateur éternel. *Et parce que vous aurez été vigilans à ne rien négliger , & que votre exactitude se sera étendue*

*jusqu'aux plus petits détails de votre dispensation, je vous établirai un jour les dépositaires des plus grandes choses : vous serez assis sur des trônes éclatants ; vous verrez à vos pieds toutes les tribus de la terre , & vous serez introduits au milieu de la pompe & de la magnificence de mon dernier triomphe parmi les hommes , dans la joie éternelle de votre Seigneur & de votre père.*

» Après cela , Philémon , il faut dire de ces hommes qui professent publiquement la Religion de Jésus-Christ , & qui s'ennuient du travail & de l'assujettissement de leur état , qu'ils *n'entendent pas encore ce qui est de l'esprit de Dieu , & qu'ils sont peu propres à pénétrer le vrai secret des Saints.* Ils ignorent même encore les premiers éléments du *mystère du royaume de Dieu.* Car le premier pas dans la sagesse , n'est-ce pas l'amour de son devoir ? N'est-ce pas une estime sincère de l'état où nous sommes , & un dévouement inviolable aux fonctions qui y sont attachées ? N'est-ce pas là le *fondement de toute jus-*

tice , & la substance de toute vertu ? Le monde lui-même si indulgent envers tous ceux qui suivent ses inutilités & ses vaines maximes , n'ose conserver son estime à ceux qui négligent le soin des emplois ou des charges qui leur sont confiés. Partout on veut que chacun soit à sa place , le Militaire à son poste , le Courtisan près de son Prince , le Prêtre dans son temple , le Magistrat dans le sanctuaire de la justice , la Mère de famille renfermée dans sa maison , & assidue auprès de ses enfants , le Laboureur dans son champ , & l'Artisan à son atelier : parce que le soin de son état fait essentiellement partie de la probité , & que celui qui est ennemi de son devoir , l'est aussi de l'ordre & du bien public. Comment un homme qui conserve dans son cœur ses espérances éternelles , pourroit-il donc se persuader qu'il est dans la voie qui mène à leur accomplissement , avec un défaut qui le rend blâmable aux yeux mêmes de ceux qui excusent tout ? Lui qui doit avoir des vues si hautes , & des lumières si supérieures

à tous les principes de la Morale humaine ; lui qui fait qu'un *trésor éternel est caché dans ce champ mystérieux*, & que *tout est gain* dans les œuvres & les moindres mouvements des enfants de Dieu ; se pourroit-il qu'ayant de si grands motifs de chérir sa destinée, il se trouvât encore exposé au malheur de ceux qui vivent sans foi & sans espoir, & qu'il devînt, comme eux, le martyr d'une inquiétude & d'une inconstance qui pervertit tous les états de la vie ? O vie éternelle ! mot tant de fois répété, & si peu entendu ! divine & ravissante perspective qui nous ouvrez l'ineffable abîme de la félicité souveraine ! que font devant vous tous les misérables intérêts de notre légèreté & de la vanité de nos goûts ? O mon Dieu ! affermissez-nous donc à jamais dans le saint amour de nos devoirs, puisque tous les biens y sont renfermés, & qu'il n'y a pas sur la terre un autre chemin qui puisse nous conduire *justqu'à la palme de la vocation sublime qui est en Jésus-Christ*.

» Une telle sagesse vous auroit paru

bien auflère, Philémon, si elle vous avoit été proposée dans le temps où la voix de Dieu n'avoit pas encore tonné sur vous, & avant que vous eussiez fait l'expérience de la vérité du bonheur qu'elle donne à ceux qui la suivent. Alors vous ne connoissiez ni l'esprit de la Religion, ni la solidité de ses préceptes, ni la grandeur de ses promesses; alors vous viviez sans principes, sans but, sans Religion, sans espérance; & vous ne saviez que faire de vos journées & de vous-mêmes. Vous ne vous trouviez content nulle part. Votre ame dénuée de tout point d'appui & de toutes ressources, ne savoit que s'impatienter & s'irriter de la dévorante inanition qui la consumoit; & de tous les objets qui s'offroient tour-à-tour à vos regards, depuis le moment de votre mélancolique réveil, jusqu'à l'heure de votre triste & pénible repos, rien ne vous affectoit plus désagréablement que la vue de votre maison, de vos affaires, & de votre travail, parce que rien ne contrarioit davantage votre inconstance, & votre besoin de vous

éviter vous-même. Que vous devez donc être étonné de la puissance de l'Évangile, pour donner à l'homme un autre caractère & un autre cœur ! Car la vertu de la grace qui nous refond & nous transforme, pour ainsi dire, en des êtres nouveaux, ne consiste pas seulement en ce qu'elle nous attache & nous dévoue à un genre de vie qui nous interdit les dissipations & les plaisirs de la vie du monde; mais son principal triomphe, c'est de nous créer d'autres penchants, & de nous faire trouver notre joie & notre bonheur dans les anciens objets de nos dégoûts & de nos répugnances les plus insurmontables. Ce monde qui s'apperçoit bien de votre désertion, rend peut-être justice à la fermeté du parti que vous avez pris, de vivre pour vous-même & pour votre état; mais il croit que vous vous faites une grande violence, & que vous retranchez sur votre bonheur, ce que vous donnez au soin de votre salut & de vos devoirs. Et tandis qu'il vous plaint, sans doute, comme si vous vous étiez condamné aux

plus amères privations & aux plus douloureux sacrifices, vous vous étonnez devant votre Dieu, d'avoir pu si long-temps demeurer asservi aux usages & aux folies de ce monde inquiet & misérable; & tranquille au fond de votre demeure que votre religieuse assiduité convertit en un temple, vous regardez tout ce tourbillon de passions & de misères humaines, avec la supériorité d'une âme réfugiée dans l'immense lumière de la raison souveraine, & qui s'essaye à y reposer éternellement.

» N'avez-vous jamais contemplé, Philémon, du rivage de la mer, le combat des vents qui se disputent l'empire des ondes? ce mugissement épouvantable des vagues qui s'entre-choquent, & qui se poussent avec tant d'impétuosité contre les rochers? ces montagnes d'eaux & d'écumes qui s'élancent jusqu'aux cieux, & se précipitent tout d'un coup jusqu'au fond des abîmes? Ce coup d'œil ne vous inspiroit-il pas je ne fais quelle horreur, mêlée pourtant d'une sorte de plaisir; qui vous portoit à vous recueillir profondément? Tel-

les les agitations, les tourments & les fureurs implacables des passions & des intérêts humains. Mais pour découvrir & apprécier ce sombre & orageux spectacle, il faut être placé hors de l'horizon qui le renferme, & envisager de toute la hauteur de l'éternelle vérité, les joies, les affections, les haines, les amitiés, les querelles, les réconciliations, les prospérités & les calamités des hommes; ce flux & reflux de leurs plaisirs, de leurs chagrins, de leurs craintes, de leurs espérances, de leurs desseins, de leurs entreprises; comme ils font & défont, comme ils construisent & démolissent, comme ils recherchent & évitent les mêmes objets, comme ils se froissent, se supplantent & s'entre-choquent; comme une génération succède à l'autre; comme l'aïeul fait place au père, & le père à l'enfant, sans qu'aucun d'eux s'aperçoive de la rapidité effrayante du mouvement universel qui les entraîne tous dans le gouffre de la mort. Voilà le monde, Philémon, avec ses inégalités, ses inconséquences, ses scandales & ses désordres.

» Pour vous , votre vie ne fera plus agitée de ces tempêtes : mais elle coulera paisiblement , comme le tranquille ruisseau qui , dans la vallée solitaire , promène son crystal avec une si douce & si majestueuse lenteur. Voyez avec quelle sérénité son onde serpente sans paroître se mouvoir , & comme elle semble se multiplier dans les campagnes qu'elle fétilise & qu'elle enrichit. Ici , dans un silence profond , & comme immobile sous la forme d'une surface polie & brillante, elle répète dans une glace fidelle, les arbrisseaux & les buissons qui couronnent ses bords. Là, roulant entre les cailloux avec un léger murmure , elle invite le voyageur fatigué à goûter les douceurs du sommeil. Rien de pénible dans les détours de ce ruisseau bienfaisant , rien de bruyant dans sa marche , rien de précipité dans sa chute , rien de suspect dans la profondeur de ses eaux. On ne l'admire pas , mais on l'aime; il n'étonne pas , mais il flatte, il enchante l'œil qui le suit assidument , & varié dans l'uniformité de son spectacle , il plaît en même temps qu'il inspire une douce

mélancolie , & une forte de langueur dont le cœur se trouve bien. Tel le cours des années & des œuvres que l'esprit de sagesse & de Religion consacre. Telles les occupations d'une vie retirée & chrétienne , dans leur succession & leur retour uniforme. Jamais embarrassés du temps présent que des devoirs marqués remplissent ; jamais inquiets du temps à venir réservé pour de nouveaux exercices , les enfants du Seigneur voient leurs heures écoulées revivre & se reproduire au fond de leurs consciences , par le consolant souvenir de ne pas les avoir passées en vain , & par la certitude d'en retrouver le prix au terme de leur aimable & innocente carrière.

» Vous voyez , Philémon , que les voies de Dieu sont toutes simples , & qu'il ne s'agit pas , pour mettre son salut à couvert , de recourir à des pratiques mystérieuses , ou de se faire un plan de vie sur des idées nouvelles & extraordinaires. La Religion nous laisse dans la société , dans notre famille , dans notre état. Elle ne nous prescrit que les mêmes choses que

nous avons à faire tous les jours. Elle règle seulement nos vues , épure nos motifs , nous aide à leur imprimer le grand caractère d'excellence qui les rend utiles à notre intérêt éternel. Il y auroit même , à se frayer des routes singulières, un faste & une sorte d'ostentation dont la modestie évangélique s'offense , & qui dépare la vraie pénitence. Un véritable enfant de Jésus-Christ redoute tout ce qui peut le faire remarquer. Toute sa sûreté est à faire les choses les plus communes avec des vues supérieures & divines ; à porter dans l'accomplissement de ses moindres devoirs , un cœur magnanime & noble , & à pratiquer dans l'intérieur de sa maison , ou devant le sanctuaire du Seigneur , lorsque la Religion y appelle les Fidèles , ce que l'Évangile lui enseigne de plus sublime , sans qu'on s'appetçoive , pour ainsi dire , qu'il est au monde. C'est alors que tout est vérité & substance dans le corps de ses actions ; que tout est esprit & vie au dedans de son ame , & que sans paroître sortir du cours ordinaire que sui-

vent les autres hommes, il en est distingué devant Dieu, par un caractère invincible qui l'élève au-dessus des dominations & des trônes. Voyez cette femme forte dont l'Esprit Saint fait un si magnifique éloge dans les livres sacrés. Où la trouver, dit-il ? si quelqu'un la rencontre, il la faut admirer, & la combler de louanges : car tout l'or & toutes les richesses de la terre ne sauroient être comparés à la valeur d'un si grand & si rare trésor. On croiroit, après un tel début, qu'il s'agit d'une créature extraordinaire, & destinée à étonner le monde, par le prodige, l'éclat & la singularité de sa conduite & de ses actions. Point du tout ; & afin que personne ne puisse s'y méprendre, on se hâte de nous articuler les titres de son mérite & de sa grandeur, en nous disant qu'elle se tient renfermée & assidue au dedans de sa maison ; qu'elle s'applique à tous les détails de l'administration domestique, qu'elle veille à tout, qu'elle est à tout, qu'elle fait régner l'ordre par-tout ; que dans les intervalles que lui laissent la conduite de  
ses

ses affaires, le soin de ses enfants, l'ordonnance & le partage des travaux entre les serviteurs, elle façonne de sa main industrieuse, la laine & le lin ; & que tandis que son époux exerce de graves fonctions au milieu de la cité, & qu'il soutient avec dignité, un caractère publique & respectable dans l'assemblée des grands & des juges du peuple, elle fait ses délassements d'un travail tranquille & utile, & ne dédaigne pas de faire tourner le fuseau sous ses doigts. C'est donc une femme que rien ne distingue au-dehors de ses plus obscures concitoyennes, qui vit, sans faire aucune sensation, dans la paix & le silence de sa demeure, qui marche devant Dieu, dans l'innocence & la simplicité de son cœur. Voilà celle qu'on verra nager dans la joie au dernier jour ; s'avancer à travers la multitude innombrable des générations humaines, & avec une tendre & noble confiance, vers ce tribunal ; dont le solennel & redoutable appareil fera trembler toutes les Puissances de l'univers, & prendre place dans la cité de Dieu, parmi les Héros de la grace & de l'éternité.

» Non, Philémon, l'esprit & les préceptes de la Foi, n'offrent rien qui puisse décourager, ni même surprendre celui en qui il reste quelques impressions naturelles de vertu, d'ordre & de sagesse; & notre conscience rend témoignage à la vérité, à la nécessité & à la justice de la Morale de Jésus-Christ. Nous sentons bien, lorsque nous la méditons de bonne foi, qu'elle est faite pour l'homme, & que nous n'aurions encore rien de plus sage à faire, que de la prendre pour règle de notre vie & de nos habitudes, quand elle nous viendrait d'une source moins auguste, que celle d'où elle nous a été apportée. Elle ne fait que reconduire, si l'on peut ainsi parler, notre raison & notre cœur dans leur pays natal, & nous rappeler à une lumière & à des principes qui étoient nés avec nous. Ce qui s'y trouve d'étonnant & d'extraordinaire, est tout à notre gloire, & pour l'accomplissement de nos vœux les plus chers; & c'est la révélation & la promesse d'une récompense & d'une destinée que de nous mêmes nous n'aurions jamais

souppçonnées, ni osé attendre. Ce n'est pas pour nous apprendre à faire des miracles, & à franchir la sphère des forces humaines, que l'éternelle Sagesse est descendue sur la terre. Mais la grace d'un Dieu Sauveur, dit S. Paul, est venue briller au milieu de tous les hommes; pour nous enseigner à rejeter loin de nous toute impiété, & tous les grossiers desirs des passions & des sens; & à vivre ici bas dans la sobriété, dans la justice & dans la charité, en attendant l'accomplissement de la bienheureuse espérance, & l'avènement de la gloire du grand Dieu & de Jésus-Christ notre Sauveur, qui s'est dévoué lui-même pour nous, afin de nous purifier de toute souillure, & de se consacrer un peuple choisi, qui ne fût appliqué qu'à la pratique de ce qui est bon, juste & louable. Ce peu de paroles renferment la plus saine & la plus raisonnable philosophie qu'on ait jamais proposée aux hommes; & elles n'ont, pour ainsi dire, de religieux & de surnaturel, que d'imprimer une sanction divine, & d'attacher une éternité de bonheur à des sentiments qui sont

naturellement dans le cœur de tous les gens de bien ».

---

## CHAPITRE VI.

*Continuation du précédent.*

**P**HILÉMON raconte ici une particularité qui lui attire, de la part de son guide, une seconde instruction, aussi remplie que la première, de l'onction de l'Esprit divin.

» Les leçons de ce saint-Prêtre, dit-il, faisoient les délices de mon cœur ; & je les méditois sans cesse avec un sentiment toujours nouveau des charmes dont elles embellissent le joug de la Religion. Un jour que je les repassois dans mon esprit, en faisant une promenade solitaire dans l'enclos des Chartreux, j'apperçus au fond d'un pavillon de feuillage, un Religieux agenouillé sur le gazon, tenant dans ses mains un Crucifix qu'il regardoit avec l'émotion d'une vive tendresse, & sur lequel il portoit souvent la bouche. Je m'a-

vançai fort près de lui; mais avec la précaution de ne faire aucun mouvement qui pût le distraire. En considérant attentivement son visage à travers les rameaux touffus qui s'étendoient autour de cette enceinte, je crus voir Oronte, ce malheureux Oronte dont j'ai raconté de si tristes choses. Je fus si ému, si interdit d'une ressemblance aussi frappante, que je demeurai long-temps immobile, & ne sachant plus si ce que je voyois, étoit réellement présent à mes regards, ou si je faisois un songe. Mon Dieu! m'écriai-je, que faut-il que je pense? dois je croire que c'est Oronte? Hélas! ce qui dort dans les tombeaux, ne sauroit plus vous adorer parmi les vivants. Cependant, comment imaginer que ce n'est pas lui? Je prononçai involontairement ces derniers mots, d'une voix forte. Vous ne vous trompez pas, Philémon, me dit-il, en se levant avec vivacité; car c'étoit lui-même que je voyois en ce lieu. Ah, mon ami! poursuivit-il, j'avois espéré que j'enfouirois ici à l'insçu de tout l'univers, les restes d'une vie

flétrie de vices & de désordres. Par quelle étonnante rencontre êtes-vous venu surprendre un secret qui devoit mourir avec moi dans cette profonde retraite?... Mais, que vois-je? des larmes. . le maintien de l'homme juste. . Grand Dieu! votre voix auroit-elle tonné du même coup sur deux cœurs que les mêmes dérèglements avoient endurcis? . Hâtez-vous donc, Philémon, de m'expliquer tout ce mystère. Vous m'étonnez autant que je vous étonne; & sans doute la divine bonté me réservait cette consolation, la seule qui manquât à toutes celles qu'elle ne cesse de répandre sur les jours de ma pénitence...

» Lorsque je fus assez revenu de cette première surprise, pour pouvoir me faire entendre, je lui racontai tout ce qui m'étoit arrivé depuis le lendemain de notre dernière entrevue, où l'on étoit venu m'annoncer qu'on l'avoit trouvé mort dans son appartement. Il écouta tout ce récit avec un étonnement & une joie que je n'entreprends pas de décrire. Je ne ferois qu'affoiblir un tableau, dont on n'a d'idée

qu'en le voyant en original, & qui ne peut se copier. Alors il commença ainsi la narration de l'évènement qui avoit amené le changement de son cœur, & déterminé son renoncement au monde :

» La dernière fois que nous nous quit-  
tâmes, Philémon, vous ne vous apperçû-  
tes pas que quelqu'un qui étoit assez près  
de nous, attendoit que vous fussiez éloi-  
gné, & paroïssoit avoir quelque chose de  
secret à me confier. Il s'avança, en effet,  
au moment où il me vit seul, & me parla  
en ces termes : » Vous m'avez contredit  
d'une manière injurieuse devant une nom-  
breuse société ; & vous devez savoir à quoi  
l'on s'engage envers moi, lorsqu'on m'ou-  
trage ». C'étoit *Valmont*, homme superbe  
& vain, qui avoit l'insupportable défaut  
de soutenir avec une opiniâtreté inflexible,  
les choses les plus absurdes, pour la seule  
raison qu'il les avoit avancées ; & je m'é-  
tois permis, le jour précédent, d'oppo-  
ser quelques réflexions un peu amères, aux  
faussetés qu'il débitoit du ton le plus intré-  
pide & le plus offensant pour tous ceux

qui se trouvoient condamnés au mortel ennui de l'écouter. Je le méprisois trop , pour remettre au lendemain l'acceptation de son défi ; nous allâmes sur l'heure nous mesurer au clair de la lune. J'entrevis tout d'abord du sang qui découloit du bras de mon adversaire. J'en fus ému. Je lui proposai de terminer là notre combat. Il ne me répondit qu'en lançant sur moi des regards étincelants de rage. Je vis bien que sa fureur demandoit une victime. Je me défendis alors avec l'aveugle ardeur que donne l'affreuse alternative de périr , ou d'immoler un ennemi. Le mien , dans le désordre du délire féroce qui lui ôtoit toute prudence , se précipita , comme de lui-même , sur la pointe de mon glaive , & tomba mort dans les flots de son sang. Quoique le mien fût encore tout entier dans mes veines, je tombai aussi d'horreur & de désespoir. *Belzors* , l'un de mes proches, qui avoit appris, je ne sais par quelle voie , ce qui m'arrivoit , parut au moment où cette scène détestable venoit de finir. Il se hâta de me cacher dans sa

voiture, & me conduisit droit au monastère des Chartreux. Il étoit connu du Prieur: il lui raconta mon malheur, & le pria de m'accorder un asyle dans sa maison, jusqu'à ce que la sensation que ce tragique événement ne manqueroit pas d'ex citer, fût apaisée. Après cette première précaution, Belzors courut à l'Intendant de ma maison, à qui il fit croire que mon adversaire & moi, étions restés morts sur notre champ de bataille. Son dessein étoit d'accréditer & de faire répandre ce bruit pendant un temps, pour prévenir des informations & des poursuites qui auroient peut-être causé ma perte. Il y a apparence, Philémon, que cette rumeur, dans le moment où elle vous est parvenue, n'avoit pas encore eu le temps de s'articuler distinctement sous la forme que Belzors lui avoit donnée; & que celui qui vous l'a transmise, ayant oui seulement que j'étois mort cette nuit là, aura jugé qu'on m'avoit trouvé mort dans mon lit. Votre séjour dans la communauté de saint Lazare, & la vie retirée que vous avez menée depuis,

vous ont mis hors du courant des affaires & des nouvelles; & je ne suis pas surpris, d'après les détails que vous m'avez faits, que vous ayez ignoré jusqu'à ce jour, ce qu'on croit maintenant dans le monde; c'est-à-dire, que Valmont & moi, avons péri de la main l'un de l'autre, dans un combat singulier.

» Uniquement affecté de l'irréparable malheur d'avoir souillé la terre du sang d'un homme, je ne prenois aucun intérêt à l'issue de l'artifice dont on usoit, pour me soustraire à la sévérité des loix, ou à la vengeance de la nature furieuse. Quoique j'eusse fait tout ce qui étoit en moi, pour épargner la vie de celui qui avoit juré ma mort, cette image terrible d'un corps ensanglanté & renversé sous mes yeux dans la poussière, me poursuivoit partout, & me plongeoit dans les plus lugubres réflexions. J'en fis de profondes sur les excès où conduisent l'orgueil, la dissipation, l'oubli de la Religion, & tout le dérangement d'une vie frivole & inutile. Je frémissois, en songeant à ce que

deviennent dans l'éternité, ceux qui y tombent tout à coup, ne respirant encore que la fureur des plus extrêmes passions, & ne mourant que de leur dernier crime. L'idée de ce que je serois devenu moi-même, si la mort que j'avois vue si près de moi, n'eût trompé le vœu de la vengeance de Valmont, acheva de m'éclairer sur la perfidie des plaisirs, des maximes & des mœurs du monde. Je vis avec horreur la profondeur de l'abîme où j'allois être englouti ; & tout ce que j'avois aimé, me devint odieux & insupportable.

» Dans une situation si favorable à l'action de la grace divine, il auroit été difficile de résister à la force du grave & majestueux spectacle que la Religion expose tous les jours dans l'enceinte de cette retraite auguste. Quels hommes, Philémon ! quel silence ! quel ordre ! quelle félicité pure ! J'avois visité autrefois ce lieu saint avec Belzors. Je me ressouvenois que dès-lors la vue de cette harmonie austère m'élevoit l'ame, & que je commençois déjà à soupçonner qu'il y avoit sur la terre

d'autres délices, que celles que je trouvois à vivre au gré des sens & des coutumes humaines. . .

» Vous concevez maintenant, cher Philémon, comment vous me retrouvez vivant ici, & pourquoi vous rencontrez votre ancien apôtre de folies & de débauches, sous l'habit de la pénitence. C'est un beau surcroît de consolation & de bonheur pour moi, d'apprendre que le même évènement qui m'a reconduit à la vertu & au repentir, ait été aussi l'occasion dont la miséricorde de Dieu s'est servie pour vous ramener à la Religion. Quelle est étonnante, cette combinaison des vues de la bonté infinie! & qui se feroit jamais attendu, que le même instant eût été marqué dans le conseil du Tout-puissant, pour le salut de deux hommes si étrangement livrés à la perversité des plus impérieuses & des plus ineffaçables habitudes? . . . »

» Oronte fit beaucoup d'autres réflexions sur un coup du ciel si extraordinaire & si rare. Pour moi, je ne pouvois revenir

de la profonde surprise dont j'étois frappé. O mon Dieu ! m'écriois-je , en quittant ces jardins où je venois de voir & d'entendre des choses si inattendues , voilà des révolutions que le monde n'admira jamais , & qui sont pourtant les seules où l'action d'une force invisible & supérieure se manifeste , sans que rien d'humain y intervienne , & où il n'y a que vous qui vous montriez , lorsque nous voulons en rechercher l'origine. . Mais cette découverte ne seroit elle pas une voix qui m'avertit que tout le dessein de votre miséricorde sur moi , n'est pas encore accompli. Pourquoi ferois-je moins pour vous recouvrer , Seigneur , que celui que j'ai égalé dans la carrière du vice ? . . Dieu de mon cœur ! j'en fais le serment devant le ciel qui a été le seul témoin de l'étrange entrevue que vous m'aviez préparée ; j'irai , sur la trace d'Oronte , expier ma vie au fond du même tombeau. Quoi ? tandis que le compagnon de mes anciens désordres pleurerait son iniquité sous l'austère vêtement des Martyrs de l'abnégation , que

je le verrois incorporé dans la sévère société des Athlètes de la Croix, qu'il passeroit les jours dans la méditation des années éternelles, & qu'il uniroit sa gémissante voix aux graves cantiques dont retentissent, durant le long silence des nuits, les voûtes solitaires d'un temple consacré aux soupirs & aux larmes; tandis que j'aurois sans cesse cette image devant ma pensée, je pourrois me supporter dans un état plus commode, au milieu d'une vaste demeure, & dans le sein de l'abondance? Ah! sans doute, le sage conducteur de mon ame approuvera une résolution si conforme à ses principes, & si nécessaire à la stabilité des sentiments qu'il m'a inspirés.

» Je lui écrivis ce qui s'étoit passé dans l'enclos des Chartreux, & ce qui se passoit maintenant dans mon esprit. Il me fit cette réponse:

» Qu'il est digne qu'on l'adore, ô Philémon, ce grand Dieu, qui forme en silence, & à travers tout le tumulte des passions & des mouvements d'ici bas, ceux

qu'il a choisis, pour les élever jusqu'à l'impénétrable lumière où il habite! Et que ce monde si petit, si méprisable par la puerilité des intérêts qui l'agitent, devient un grand & magnifique théâtre, lorsque nous y voyons l'éternelle Sagesse présider à tout ce qui s'y passe, faire sortir du sein de la boue la plus vile, des êtres qui réfléchiront toute sa gloire, & tout conduire, par des ménagements profonds & inexplicables, à ce grand dénouement de l'apparition de son règne, & de l'ascension triomphante du corps des Elus, dans le lieu de sa joie, de son repos & de sa perpétuité! Ce que vos yeux viennent de rencontrer au fond d'une retraite où vous n'étiez allé chercher que l'innocent plaisir d'une promenade silencieuse, est un bien éclatant exemple du pouvoir que Dieu ne cesse d'exercer, au milieu de tous les ravages de la corruption humaine, pour en séparer ce qu'il a voit résolu de toute éternité de glorifier dans sa demeure sublime, & pour faire passer avec une rapidité qui étonne

toutes les Puissances célestes, les derniers & les plus pervers des hommes, dans le rang de ce qu'il y a de plus auguste & de plus vénérable sur la face de l'univers. Comment Oronte est-il devenu tout d'un coup si précieux & si cher à l'Être éternel? Quelle est cette force dont il se sentit subitement revêtu, & qui l'éleva, contre sa propre attente, au-dessus du monde, de ses sens, de ses ténèbres, & de tout ce poids d'habitudes & de chaînes qui le rendoient un modèle de dépravation & d'impiété? D'où est venue cette lumière qui l'éclaira si promptement sur la vanité de la vie, & sur *les merveilles du siècle à venir*? Seigneur! c'est là votre grand ouvrage; & il n'y a que votre doigt invisible qui exécute sur la terre des vicissitudes & des créations d'un ordre aussi étranger à toutes les vraisemblances humaines. Vous avez donc trouvé, Philémon, lorsque vous y songiez le moins, une réprobation frappante de ce grand miracle de miséricorde que vous aviez vu s'opérer en vous-même, & votre Dieu ne vous avoit

ménagé une si étonnante rencontre, que pour rendre plus complète, la joie que vous ressentiez d'être sorti du fond de l'abîme, & pour lui ôter ce sentiment amer qui venoit s'y mêler, toutes les fois que vous pensiez qu'Oronté étoit mort, sans avoir eu le temps de rougir de ses scandales, & de purifier son dernier soupir. Mais l'image terrible d'une mort précipitée & imprévue, ne perd rien de sa vérité & de sa force, pour n'avoir été qu'une illusion dans la conjoncture où elle fit sur vous une impression si violente & si salutaire; & tandis qu'Oronté qu'on vous disoit mort, étoit vivant, le malheur qui ne lui arrivoit pas, se réalisoit dans toutes les parties du monde, & autour de vous, sur des têtes aussi coupables, & aussi mal préparées à se montrer dans la lumière de Dieu.

» Je me réjouis, Philémon, de la noble & courageuse émulation que vous donne l'exemple d'Oronté; parce que cette disposition annonce un cœur prêt à tout, & capable des plus grands sacrifices. Oui,

les tabernacles du Seigneur sont infiniment aimables; &c. c'est-là que résident les vrais heureux de la terre. Mais il est des règles de modération, de prudence & de sobriété que nous devons consulter, jusques dans la recherche de Dieu & de la vraie sagesse. Je veux, dit Saint-Paul aux fidèles qu'il instruit, que vous soyez réservés & discrets dans le bien. Nous sommes tous appelés à la sévère justice de l'Evangile; mais le choix des moyens qui nous conduisent à la sanctification, ne doit jamais entraîner notre rupture avec la société, lorsque la nature nous y lie par des rapports & par des devoirs d'une importance supérieure aux plus saintes institutions, & que nous y portons un caractère aussi auguste & aussi touchant que celui de Père. La vertueuse compagne de votre vie vous a laissé, en descendant au tombeau, des enfants à qui vous devez la tendresse, l'assiduité, l'instruction & les exemples. Oronte étoit isolé au milieu du monde: sa retraite ne dérangoit rien dans l'ordre social; & il lui étoit permis de se livrer

sans réserve à l'ardeur de son zèle pour la pénitence. Mais pour vous, Dieu a marqué votre place à côté de cette tendre & précieuse postérité qui croît & qui s'élève autour de vous. Si cet impérieux & imposant spectacle n'a pas arrêté quelques âmes extraordinaires, qui ont volé au fond des solitudes à travers les frémissements de la nature délaissée, & en franchissant la barrière que leur propre sang opposoit à leur passage, ce sont là de ces exceptions rares, qui tiennent aux profondeurs des divins conseils, & qui ne peuvent jamais servir à régler le cours des devoirs de la vie, ni à déterminer le genre de nos expiations & de nos sacrifices. C'est lorsque vous viviez sans loi & sans principes, qu'il auroit été utile à vos enfants de vous voir vous retirer loin d'eux, pour leur épargner la vue de vos mœurs effrénées & irrégulières. Aujourd'hui qu'ils retrouvent en vous ce qu'ils feront trop heureux d'imiter, votre éloignement leur deviendroit funeste, & les priveroit de la plus précieuse ressource que la divine bonté ait pu leur préparer contre

la contagion de ce siècle. Vous n'êtes véritablement père, que depuis que vous craignez le Seigneur, & que vous êtes capable de raconter sa gloire aux innocentes créatures qui portent votre image sur leur front, & votre sang dans leurs veines. O Philémon ! elle est morte, cette épouse qui étoit si digne de votre respect & de votre amour, sans avoir vu l'accomplissement de son vœu le plus cher & de son espoir le plus doux, & en conjurant le Dieu saint qui alloit la juger, de toucher votre cœur, & de vous rendre digne du titre sacré qu'elle vous laissoit sur la terre. Faites-la jouir, dans ses enfants, du fruit de sa dernière prière, & consolez-vous vous-même des amertumes dont vous avez abreuvé sa vie si innocente & si pure, en vous dévouant à l'instruction & au bonheur de ce qu'elle a porté avec de si tendres précautions dans son sein, & si souvent serré contre son cœur.

» Ah ! il ne faut jamais contredire la nature, qu'où elle est dépravée. Elle procède de Dieu, comme la Religion ; &

le sentiment qui nous attache à nos proches, a été gravé dans nos cœurs, de la même main qui y a écrit que nous devons l'adoration & l'amour à l'Être souverain. Ou plutôt, les principes des devoirs naturels & religieux, se confondent tellement dans leur source, que Dieu lui-même, dans les livres saints, nous présente la nécessité de l'aimer, comme une vérité de sentiment qui tient à tout ce qu'il y a en nous, de plus intime & de plus ineffaçable, & qu'il excite en nous, pour nous rappeler à ce devoir si consolant & si saint, le puissant & vif intérêt de la nature & du cœur. O enfants d'Israël ! disoit Moïse à un peuple ingrat & rebelle, avez-vous bien pu méconnoître un Dieu qui avoit des droits si sacrés sur votre reconnaissance & sur votre amour ? *N'est-ce pas lui qui est votre Père, qui vous a faits, qui vous a conduits, qui vous a éclairés, qui vous a cachés dans son sein, & gardés comme la prunelle de son œil ? ...* Et cette mère admirable dont l'Esprit-Saint a loué la sagesse & la force, comment

s'y prend - elle pour faire naître dans le cœur de ses enfants, un sentiment d'amour divin, plus fort que tout l'appareil des supplices préparés sous leurs yeux? C'est en transportant, pour ainsi dire, son caractère de mère, du côté de Dieu; c'est en dirigeant toute leur sensibilité filiale, vers cette grande Puissance d'où découle toute paternité dans le ciel & sur la terre, & où réside le principe & la perfection de tout ce que la nature a d'aimable & de touchant; c'est en leur montrant qu'ils communiquent à cette immense majesté, par une correspondance & par des rapports infiniment plus multipliés, plus étendus & plus intimes, que tous les nœuds qui les unissent à la mère tendre qui leur donna le jour. O mes enfants! s'écrie-t-elle, je ne fais comment vous avez paru dans mon sein. Ce n'est pas moi qui vous ai donné cette ame, cette intelligence qui est en vous Je n'ai point inventé l'ordonnance de ces membres, ni formé ce tissu si harmonieux, cette organisation admirable où brillent tous les traits d'une sagesse supé-

rière. Mais vous êtes l'ouvrage de ce grand Dieu qui a étendu les cieux, fondé la terre, creusé le bassin du vaste abîme, qui seul connoît l'origine de tous les êtres, qui a formé l'homme comme le chef-d'œuvre de son cœur, qui est la lumière de tous les esprits, le flambeau de toute sagesse, le principe de tout mouvement, le dernier & éternel asyle de toute intelligence.

» Demeurez donc, Philémon, au milieu de ces gages tendres & sacrés d'une union dont vous avez à réparer le trop long oubli. Rien n'est si grand sur la terre, que de former les hommes à la connoissance de Dieu, & à l'amour de la sagesse. Et rien n'est si touchant & si doux, que d'exercer ce sublime emploi auprès de ceux dont le bonheur nous affecte vivement, & dans quoi nous chérissions notre propre substance. Quelles délices, de penser que ce qui nous intéresse de si près, que ce qui est si précieux à notre cœur, est le *saint de Dieu*, qu'il sera appelé le *fils du Très-Haut*, & élevé à la possession d'un Empire qu'aucune révolution

ne pourra jamais détruire ! O divine Religion ! il n'y a que vous qui couronnez tout le vœu de la nature ; & ce n'est qu'à ceux que votre grande lumière éclaire , qu'il appartient de goûter dans toute sa douceur , le bonheur d'être père. On ne conçoit même pas qu'un cœur sensible ait tendre intérêt qu'inspirent des enfants , puisse se passer des espérances de la Foi , si elles lui sont connues , ni comment on peut trouver des incrédules , dans des pères de famille. Est il rien de si dur & de si capable d'empoisonner dans un cœur paternel , toute la joie que lui cause la vue de ses enfants , que de ne leur connoître d'existence réelle & certaine , que pour le court & triste intervalle qu'ils ont à parcourir entre le berceau où nous leur avons entendu pousser leurs premiers gémissements , jusqu'à ce tombeau où tout est horreur & néant ? Comment un homme qui regarde son fils , n'est-il pas inconsolable de ne le pouvoir croire éternel ? Comment sa tendresse peut-elle s'accoutumer à la désolante pensée que

les

les promesses de l'Évangile ne sont qu'un songe, & qu'un jour ce cœur si aimant & si naïf n'aimera plus rien, que ces mains si caressantes & si douces ne se prendront plus à rien, que ces yeux où brille tant de candeur, & qui s'animent d'une joie si aimable en rencontrant ceux de leur auteur chéri, ne verront plus rien? Comment enfin peut-il s'expliquer à lui-même le soin que la nature a pris de l'attacher si fort à ce qui est né de lui, & de le passionner d'une manière si étrange pour la conservation, pour l'accroissement & pour le bonheur de ce qui a si peu de réalité & de valeur? Je ne fais, Philémon, comment un impie s'y prend pour en consoler un autre qu'il trouve arrosant de ses pleurs un tombeau qui cache la froide dépouille de son fils unique. Mais le consolateur doit bien redouter de pareilles rencontres; & je ne puis me défendre de penser, que dans ces moments si cruels, l'incrédule le plus inébranlable espère secrètement qu'il se trompe, & que ce qui lui est encore si présent & si cher,

revit ailleurs que dans son cœur. Quel triomphe pour la Religion, qu'il n'y ait qu'elle au monde qui justifie nos plus chers sentiments, & qu'on ne puisse l'abandonner, sans contrister & flétrir la nature dans la plus douce & la plus pure passion !

» Non, Philémon, notre cœur, nos penchans, nos desirs, tout ce que nous sentons de plus vif en nous-mêmes, nous répond que nos rapports avec la société, avec notre famille, avec nos enfans, sont indestructibles, & que rien de ce que nous voyons descendre au fond des tombeaux, ne cesse d'exister & de vivre. Les écrivains de la Religion ne font donc que nous annoncer que le vœu universel du genre humain est accompli, lorsqu'ils nous révèlent au nom du Dieu éternel qui les inspire, que la société infiniment parfaite de l'Éternité, est l'origine & le modèle de la profonde idée que Dieu a conçue de former la société du temps ; que le corps de toutes les générations humaines, est une unité représentative de celle qui ne fait des Personnes divines, qu'un seul

Être où rien ne se heurte ni ne dissonne ;  
unité qui ne peut être circonscrite dans le  
cercle étroit de la durée du monde : ce  
qui n'est pas éternel ne répond ni à la  
majesté d'un plan tracé par un Dieu , ni  
au caractère divin qu'il a donné à l'homme.  
Unité maintenant imparfaite , troublée ,  
traversée par la contrariété des intérêts  
humains ; mais qui s'avance tous les jours  
vers sa source à travers tout le choc des  
passions , qui s'achève par des gradations  
insensibles au milieu du fracas & de l'agi-  
tation de tout ce qui tombe & se relève ,  
jusqu'à ce qu'elle soit reprise & absorbée  
dans la grande Unité d'où elle tire la force  
qui la soutient dans son majestueux trajet.

» Qu'il est beau , Philémon , de voir des-  
cendre de si haut le principe des vertus & des  
devoirs que notre caractère de citoyens , de  
père , d'époux , d'ami , nous impose ! & que  
la société , envisagée sous ce coup d'œil au-  
guste , est un objet sacré & digne de notre  
vénération & de notre amour ! Quel service  
lui rend donc la philosophie de l'irréli-  
gion , lorsqu'elle s'efforce d'en effacer cette

grande empreinte de perpétuité & de gloire que la Religion lui donne , & qu'elle veut en faire une masse isolée & jetée , sans aucun dessein , au milieu de la durée infinie qui l'a précédée , & qui la doit suivre ? N'enlève - t - elle pas à cette société dont elle veut paroître chercher le bonheur , toute la force , toute la vérité & toute la sainteté de ses droits à notre amour & à nos sacrifices ? Les loix qui nous lient à nos semblables , & qui nous rendent personnels les biens & les maux de nos frères , ne perdent-elles pas leur plus solide & leur unique sanction ? Et cette sagesse si dangereuse & si fautive , en dépouillant ainsi le corps social de sa plus glorieuse prérogative , qui est de ne jamais mourir , ne le fait-elle pas chanceler jusques dans ses derniers fondemens ?

» Ne comptez donc jamais sur la sincérité , & moins encore sur le dévouement de ces prétendus Apôtres de l'humanité , qui renferment toute notre destinée dans la durée de notre apparition rapide au milieu des autres hommes. Celui qui ne voit

au-delà des services rendus aux malheureux, ou des sacrifices faits au salut public, que son irrévocable anéantissement dans un tombeau, ne fait aucune estime de ce qu'il voit marcher vers le même gouffre, & méprise tout ce qui l'a précédé & tout ce qui le doit suivre dans cette nuit d'horreur & de mort éternelle. La société ne fauroit plus être pour lui qu'un vil simulacre qu'il faut, à la vérité, encenser quelquefois en passant, pour sauver les bienséances, mais qu'il dédaigne & foule aux pieds dans son cœur. Elle n'est ni ne peut être un spectacle sérieux & réel, quelque chose de respectable & d'auguste, que pour l'homme religieux accoutumé à vivre sous le regard de ce grand Dieu pour qui rien ne meurt, qui lui fera retrouver *dans sa cité*, ses proches, ses enfants, ses concitoyens, sa patrie, & qui transportera la société d'ici bas, dans celle qui étoit en lui *avant la création du monde*.

» Ainsi, Philémon, cette grande famille que nous appellons la *société*, si nous l'enten-

dons bien, & si nous la prenons dans la totalité de l'étendue qu'elle a devant Dieu qui en est le père, le centre & le lien, n'est pas composée seulement de ceux qui vivent de notre temps & avec nous ; mais de toutes les générations qui ont disparu, de tout ce qui est maintenant glorifié *dans la splendeur des Saints*, de tous les justes qui ont vécu *dans les siècles anciens*, & à qui saint Paul disoit, comme parlant à ses vrais concitoyens & à la véritable famille : *Vous êtes arrivés à la montagne de Sion, où est la cité du Dieu vivant, la Jérusalem du ciel* ; enfin, de tout ce qui sortira jamais de la rige d'Adam jusqu'à *la fin des temps*, & qui méritera d'être compté parmi les *rachetés du Seigneur*. C'est pourquoi la Religion offre ses vœux à l'Eternel, autant pour le bonheur de ceux de ses enfants qui *attendent la résurrection* au fond des tombeaux, que pour le salut de ceux qui sont présents à ses offrandes & à ses prières. Elle ne fait des uns & des autres qu'une seule génération où rien n'a jamais péri, & où tout subsistera autant que Dieu. Elle

ne se borne pas à rappeler la *mémoire* de ceux qui ont laissé après eux la trace ineffaçable de leurs vertus, comme si ceux qui survivent n'avoient plus aucun commerce avec eux. Mais elle présente au Dieu qu'elle adore, notre unité & notre *communication* intime avec tous ceux qui nous ont précédés dans le *signe de la Foi*, comme le motif de la tendre confiance avec laquelle nous nous présentons devant le Trône de la *grace*. Elle nous parle dans ses temples, & au milieu du grand & redoutable sacrifice qu'elle y offre au Dieu des armées, du juste Abel, d'Abraham notre père, & du grand Prêtre Melchisédeh; des Apôtres, des Martyrs, des Confesseurs, des saintes Vierges, comme s'ils étoient les spectateurs de ce qui se passe devant nous, comme intervenant dans tout ce qui s'accomplit aujourd'hui pour achever le corps de Jésus-Christ, & compléter le nombre de leurs frères. Quelle source de consolation & de joie pour les enfants de Dieu? Et quelle ressource pour la nature délicate & sensible, au milieu des priva-

tions & des séparations dont la mort ne cesse de l'affliger ! O vous qui êtes véritablement pères, amis, époux, frères, enfants, vous tous qui connoissez la tendresse, vous entendez ce que je dis ; & vous sentez combien la Religion vue de ce côté si touchant & si aimable, doit être chérie de tous les bons cœurs ! O Foi ! chef-d'œuvre adorable de la sagesse & de la magnificence d'un Dieu ! quel est donc votre pouvoir pour dissiper à nos yeux l'horreur qui environne le sépulcre où la mort tient sous sa puissance l'objet de nos plus doux sentiments ! Quelle lumière, que celle que nous voyons jaillir du haut de cette gloire, où va se rendre ce qui a expiré sur notre sein ! Tendre objet de mes vœux ! j'attachois toute la douceur de ma vie à vous voir, à vous conserver, à vous rendre heureux. . Vous avez disparu comme un songe. . mais vous vivez. Mes regards autrefois s'arrêtoient sur vous avec une tendre complaisance. . Maintenant je vous contemple avec transport. Je chérifois en vous, mon sang, je vous pressois

sur mon cœur , comme une portion précieuse & aimable de moi-même. Aujourd'hui je me prosterne devant vous ; je vous rends une sorte de culte ; vous voilà un être incorruptible , éternel & divin. Et vous , grand Dieu , devant qui tout est vivant , il est donc vrai que toutes les fois que j'adore votre immense Majesté , je redeviens possesseur de ce qui me paroissoit perdu ! Oui , je le retrouve en vous , je l'y rencontre , je le vois , je l'entends , je le chéris , je l'embrasse dans la source de la vie. ....

» Je vous ai fait ces réflexions , Philémon , pour affermir en vous le désir dont vous êtes déjà animé , de soigner l'éducation religieuse de vos enfants , & pour vous indiquer sommairement le point de vue sous lequel vous devez vous appliquer à leur montrer l'esprit & le dessein du Christianisme. La Religion bien connue est le plus efficace préservatif que vous puissiez leur ménager contre la contagion de l'incrédulité , qui ne doit la facilité & la rapidité des progrès désastreux

qu'elle a faits dans ce siècle, qu'à un vice d'éducation, & à l'ignorance profonde où l'on nous laisse de ce qu'il y a sur la terre de plus digne d'être assiduellement & continuellement étudié. La jeunesse entre dans le monde sans aucun principe de croyance, & sans aucune expérience de l'esprit & des devoirs de la Foi : de sorte qu'elle y porte une ame toute prête à se laisser corrompre ; qu'elle passe tout d'un-coup de l'indifférence, à la haine systématique de la Religion, & qu'elle devient incrédule, avant que d'avoir appris à croire. Les institutions domestiques se réduisent à nous donner de petits talents, qui nous servent à tomber dans de grands ridicules & dans de grands écarts. On nous enseigne longuement & ennuyeusement dans les collèges, ce que dans un âge plus mûr nous n'entendons pas encore, ce que nous n'aurons jamais intérêt de savoir, ce qui n'a jamais contribué à nous rendre plus vertueux & plus heureux. Les Théologiens dans leurs écoles, rétrécissent les plus majestueuses vérités sous des formes arides

& assoupissantes, & nous font passer à de froids systèmes & à d'inutiles spéculations, un temps qui seroit si sagement employé à nous exposer le tableau de la Foi dans toute sa richesse, à nous découvrir ce fond inépuisable de sublinités & de lumières que renferme le dépôt des révélations divines, & à nous rendre imperturbables dans la connoissance & la possession de tout le corps de la sainte doctrine. Les Orateurs évangéliques, sans en excepter ceux-mêmes que l'éclat de leur éloquence distingue de la foule des Prédicateurs, ne peuvent se glorifier de nous donner la science de la Religion, & d'être les précepteurs des hommes dans cette vaste & magnifique carrière. Chacun d'eux ne nous en présente que des portions isolées, toujours destinées, par conséquent, de la grande force que leur donne leur correspondance & leur harmonie avec l'universalité des plans de Dieu. Lorsqu'ils ont prononcé un petit nombre de paroles tirées des livres sacrés, ils nous disent, sur un article de la doctrine ou de l'amo-

rale religieuse, tout ce qu'ils ont pu en recueillir de solide pour l'instruction & l'édification de ceux qui les écoutent. Par-là, l'amour de la Religion est entretenu dans le cœur de ceux qui la connoissent: mais la connoissance n'en est jamais donnée à ceux qui ne l'ont pas. Ainsi le véritable enseignement de la Foi ne se trouve nulle part. Ce qui est, si vrai, que si un sauvage venoit nous demander où il faut s'adresser pour apprendre quel est le culte & la croyance de notre nation, & pour recevoir des leçons de Christianisme, nous nous trouverions tout étonnés de ne savoir que répondre à une question si raisonnable; & celui qui nous l'auroit faite, le seroit bien davantage, de voir que dans un pays où tout s'enseigne, & où il y a des établissemens pour tous les arts & toutes les sciences utiles au bonheur des hommes, il n'y ait que la Religion qui ne soit jamais devenue un objet direct d'institution suivie, & toujours ouverte à toutes les classes & à tous les états de la société.

« Je ne vous dis pas ces choses, Phi-

lémon, dans un esprit de critique ou de murmure. Hélas ! tout est imparfait sur la terre ; & en gémissant sur l'insuffisance des ressources publiques contre l'ignorance & l'oubli de la Religion, je sens toute la difficulté de mieux faire, & de changer la marche des choses. Mais je vous ai parlé ainsi pour vous faire sentir la nécessité indispensable où sont tous les pères de famille d'exercer une sorte de Sacerdoce domestique, & de s'établir, au milieu de leurs foyers, les instituteurs & les apôtres de leurs enfants. On ne conçoit pas comment un père qui connoît la Foi, & qui vit dans l'attente de ses promesses, peut regarder les tendres rejettons qui croissent sous ses yeux, sans verser des larmes de tendresse, d'admiration & de joie, à la vue de ce que doivent devenir un jour ces intéressants objets de son assiduité & de sa vigilance. Lorsque nous voyons à côté du trône, l'enfant des Rois se jouant de toute la pompe qui l'entoure, & ne se doutant pas encore de la gloire de sa naissance & de la hauteur de sa des-

sinée, nous ne pouvons arrêter nos regards sur lui, sans nous étonner de voir tant de grandeurs réservées à une créature si petite & si foible. Mais si nous pouvions, ô mon Dieu, appercevoir l'éclat du caractère dont est marqué l'être innocent qui vient de recevoir aux pieds de votre Sanctuaire le sceau de la régénération céleste, quelle seroit devant lui toute grandeur & toute couronne qu'on laisse à d'autres hommes, en s'enfonçant dans le sépulcre? Où est l'héritier des Princes, de qui l'on puisse dire, *cet enfant sera grand; car sa puissance est éternelle, & son Empire ne subira jamais aucune révolution?* Et s'il n'appartient qu'à des hommes sublimes de présider à l'éducation des Souverains, de donner de l'ampleur à leur ame, & de faire prendre une forme royale & noble à leurs habitudes, à leur maintien & à leurs discours, quelle doit être l'élevation & la supériorité d'un homme appelé à développer dans des cœurs naissans le germe de divinité qui y réside, & à les périser, pour ainsi dire,

Sur la forme de l'*Infini* ! O précieuse enfance ! qui peut vous voir sans vous aimer ? & qui peut vous aimer, sans plourer l'inconcevable aveuglement de ces pères cruels qui ne vous apprécient que par les talents qu'ils vous donnent pour vous pervertir, vous tourmenter & vous perdre comme eux ?

• Or, Philémon, pour vous articuler en peu de mots ma pensée touchant les moyens de faire connoître & aimer la Religion à vos enfans, n'oubliez jamais que tout le succès de vos soins & de votre zèle dépend de votre application à leur faire bien saisir l'esprit & le vrai dessein de la Foi ; que pour cet effet, vous devez vous nourrir & vous remplir de la lecture & de la méditation des livres saints ; que ce ne sera jamais que dans cette source que nous pourrons puiser cette abondance, cette élévation, cette onction, cette dignité & cette autorité toute divine qui nous rend capables des plus grandes choses ; que ce n'est que là que nous trouvons le vrai principe qui fixe nos idées

d'ordre , de justice & de bonheur , & que nous rencontrons des spectacles dignes de l'immensité de notre imagination , des objets proportionnés au besoin qu'éprouvent les esprits nobles de contempler & de réfléchir , & des sentiments propres à exercer toute la sensibilité du cœur le plus tendre.

» Car , si nous connoissons bien les hommes , nous sentirons que ce qui les détourne de la recherche des biens que la Foi propose , est une maladie supérieure à tout le pouvoir du raisonnement ; & qu'il n'y a que celui qui fait , pour ainsi dire , mettre la nature dans les intérêts de la Religion , qui soit véritablement appelé à nous la faire adorer. Rien n'est si rare que de voir la raison toute seule déterminer nos habitudes , notre estime , notre choix & notre conduite. De toutes nos puissances , il n'y a que l'imagination & le cœur qui décident nos opinions , nos goûts & nos mœurs ; & nous ne sommes jamais entraînés , qu'autant que nous sommes frappés ou attendris.

» Or, cette disposition qui est attachée à l'imperfection de la nature humaine, est encore bien plus particulièrement le caractère de la jeunesse. Ces âmes inexpérimentées ne savent, en quelque sorte, que regarder & sentir. Elles ne comptent parmi les choses réelles, que ce qui est du ressort de leurs yeux & de leurs mains. Ce qui ne se voit ni ne se touche, est néant pour elles. Nous-mêmes, Philémon, nous sommes toute notre vie enfants en ce point; & nous éprouvons que lorsque nous voulons nous exciter à l'amour de la Religion, nous cherchons toujours à la saisir par ce qu'elle nous offre de plus à la portée de notre imagination & de notre cœur, & par son côté le plus ressemblant à ce qui nous émeut & nous touche dans l'économie de la nature & de la société. Le grand secret de rendre la Foi aimable, est donc de nous y faire admirer la perfection & le dernier degré de ce que nous recherchons par-tout le plus passionnément; c'est de nous montrer dans *le grand salut* que Jésus-Christ est venu

apporter à la terre, la somme totale de tout ce que l'homme désire, les vrais richesses, la solide gloire, la souveraine prospérité, la grande fortune. Ce n'est pas que l'établissement du règne de Dieu puisse jamais être l'ouvrage de la prudence de l'homme. Mais puisque c'est à des hommes qu'il confie le soin honorable de préparer les voies au triomphe de sa grace, ils doivent se servir de tout, & même de nos passions & de nos foiblesses, pour nous amener à la connoissance & à l'amour de la vérité, & pour nous disposer à entrer dans cette grande lumière où l'on n'a plus besoin d'enseignement & de préceptes.

« Aussi, Dieu qui a appelé à *la vie éternelle*, les plus incultes des enfants des hommes, aussi bien que les plus sublimes intelligences, a-t-il renfermé toute la Religion dans une dispensation & un ordre d'événements, qui la rend palpable pour tous, & qui lui donne un ascendant victorieux sur les âmes droites & sensibles. Tout y est image, tout y parle aux yeux, & se trouve à

la portée des esprits les moins exercés à apprendre. Depuis cet instant si solennel où Dieu rompit son silence , & qu'il ordonna à la lumière de jaillir de la nuit du chaos, jusqu'à l'établissement de son peuple dans la terre promise , & le triomphe de son culte au milieu de Jérusalem, c'est une suite de faits , de tableaux , de prodiges qui intéresseroient encore la curiosité des hommes, quand tout cet auguste appareil ne se rapporteroit pas à une fin qui nous est personnelle à tous. En lisant l'histoire sacrée , nous voyons que c'étoit dans le ressouvenir continuel des merveilles que Dieu avoit opérées pour la fondation de son éternel Empire, qu'autrefois les enfants des Patriarches & des Prophètes trouvoient la consolation de leur longue attente , le gage de leurs espérances , l'appui de leur Foi , le motif de leur constance & de leur patience au milieu des étranges vicissitudes qui changeoient si souvent leur destinée. Les pères n'enseignoient la Religion à leurs enfants , qu'en leur montrant les monuments de tout ce que Dieu avoit fait en faveur de leurs ancê-

tres, & en exposant à leurs yeux cette longue chaîne d'événements & de miracles qui préparoient depuis si long-temps la venue du grand jour où tout devoit être achevé & consommé dans la mort du *Christ du Seigneur*. *Quelles grandes choses, s'écrioit David, Dieu a recommandé à nos Pères de transmettre à leurs enfants ! afin que la génération qui viendra après nous, apprenne aussi ce qui nous a été raconté. Les enfants qui naîtront de nos descendants, annonceront les mêmes prodiges à ceux dont ils seront les Pères ; & ainsi, la mémoire des œuvres de Dieu ne se perdra jamais, & les hommes de tous les âges mettront en lui leur espérance, & demeureront fidèles à ses préceptes.*

» Il y a long temps, Philémon, que des écrivains remplis de l'esprit de la saine & vénérable antiquité, se sont efforcés de faire renaître cette méthode si naturelle, si facile & si sûre, d'enseigner & de faire aimer la Religion. N'est-ce pas, en effet, dans son histoire & dans la majesté de son grand spectacle, que consiste la vraie

preuve de sa divinité ? Comment est-il donc arrivé qu'une manière d'instruire qui réussissoit si bien à nos pères , se soit entièrement perdue de nos jours , & que tout l'art du seul enseignement qui soit nécessaire à tous les hommes , se soit réduit à nous ouvrir de temps en temps les portes du Temple où nous trouvons un Ministre de la Religion exposant publiquement ses propres réflexions sur un point détaché & choisi au hazard dans le corps de la sainte doctrine ? Comment a-t-on pu oublier que le dépôt sacré des Ecritures divines appartient à tous les hommes , qu'il est le patrimoine de tous les enfants de Dieu , & la grande richesse de tout l'univers ? Et comment n'est-on pas frappé de l'étonnante ignorance où nous voyons presque tous les fidèles , du fond & de la suite des choses qui composent la substance de la Religion ? Ah ! lorsqu'un Religieux Israélite vouloit se recueillir dans l'admiration de la conduite & des vues profondes de la sagesse divine , il lui suffisoit de repasser dans sa mémoire ce qu'on lui avoit

appris de Noé, d'Abraham, d'Isaac & de Jacob; & David portoit devant la Majesté sainte, une ame étonnée, transportée de la grandeur des plans de Dieu, lorsqu'il entonnoit ce sublime cantique: *O éternel! nous avons entendu de nos oreilles, & nos pères nous ont raconté l'œuvre que votre puissance a exécutée de leur temps, & dans les siècles antiques.*

• Et aujourd'hui que l'histoire de la Religion est complète; que nous en sommes au dénouement de toutes les scènes anciennes & nouvelles; aujourd'hui que nous n'avons plus de révolutions à voir, & que l'état de la Religion demeurera le même, jusqu'au moment de l'Ascension triomphante de l'Eglise dans le sein de la gloire de Dieu; aujourd'hui que tout le secret du dessein de Dieu nous est développé dans toute sa lumière; aujourd'hui que tout annonce *la fin & la consommation* des entreprises de Dieu, que *le Lion de la tribu de Juda a vaincu*, que les temples du Christ s'élèvent au-dessus de tous les monuments humains, que des

tous innombrables portent jusqu'au ciel la croix qui a scellé le salut du monde ; aujourd'hui que tout est révélé & expliqué, rien n'est connu ; les Chrétiens n'ont que des préjugés confus ; ils n'ont jamais vu l'édifice de la Foi dans sa majesté ; ils ignorent encore l'origine & la fin de toutes choses ; ils n'ont jamais admiré comme tout se tient, se communique & se correspond dans l'œuvre de Dieu ; ils n'ont jamais apperçu que des coins & des surfaces ; on ne leur montre nulle part les rapports admirables & intimes qui lient ensemble les évènements de l'ancienne économie, & les mystères de la dernière alliance. Qu'est-il arrivé de cet affoiblissement de l'étude & de l'enseignement de la Religion ? Que l'intelligence des divines Ecritures s'est entièrement perdue, & qu'elles sont devenues la lecture la plus ingrate & la plus ennuyeuse pour le commun des hommes ; qu'on n'a plus d'idée du dessein & du véritable esprit de la Foi, & qu'on se regarde comme étranger à tout ce qui s'est passé avant nous. Nous

ne songeons plus que Dieu nous avoit en vue dès le commencement du monde ; que nous sommes nous mêmes l'objet de tous ses desseins , la réalité de toutes les figures , & l'accomplissement de toutes les prophéties ; que c'est pour nous qu'il y a eu un Abraham & des Patriarches , un Moïse & des Prophètes , une Jérusalem & un Temple , & que tout a été fait & subsiste pour les Saints. Delà une foible estime de notre vocation ; delà l'instabilité de notre justification ; delà l'ascendant presque toujours victorieux de nos passions , de nos sens & de nos intérêts ; delà la facilité du sacrifice que les hommes font tous les jours de leurs éternelles espérances & de toutes les promesses de l'Évangile , au perfide plaisir de vivre au gré de la cupidité & de l'orgueil ; delà le succès déplorable avec lequel une philosophie perverse a osé entreprendre le décri de la Religion , & la ruine de toute croyance & de tout devoir. A la naissance du Christianisme , il suffisoit qu'un Apôtre racontât au milieu des nombreuses assemblées qui l'écoutoient,

comment

comment les mystères de Jésus-Christ se trouvoient liés à tous les évènements dispersés dans l'immensité des temps qui ont précédé sa résurrection, pour que des milliers d'hommes se prosternassent aussitôt devant sa croix, & demandassent à être incorporés dans son alliance. On ne pouvoit tenir à une économie si ravissante & si digne de la grandeur de celui qui en étoit le centre & la fin. Maintenant les impies ne se convertissent plus, & les bons ne persévèrent plus; parce que les premiers n'ont jamais vu la vraie lumière, & que les autres ne l'ont qu'entrevue. Il manque à tous de *connoître le don de Dieu* dans la vérité & l'étendue de son excellence. On ne peut expliquer que par là, comment on peut le rejeter ou y renoncer.

*N'est-il pas vrai*, se disoient les disciples à qui Jésus-Christ, après sa Résurrection, avoit parlé de la manière dont tout ce qui avoit été écrit de lui, s'étoit accompli; *n'est-il pas vrai que tandis qu'il nous découvroit le sens des écritures sacrées, nous sentions nos cœurs brûler d'un feu tout di-*

vin? Or, ce que le Sauveur leur avoit développé des mystères de ses humiliations & de sa gloire, il l'avoit lié à tous les évènements, à tous les oracles, à toute l'histoire des temps figuratifs, *en commençant*, dit l'Évangéliste, *par Moïse & par tous les Prophètes*. Et c'est cette liaison de l'ancienne & de la nouvelle Alliance, qui, offrant un même corps de Religion, une même suite de desseins, un concert où éclate toute la magnificence de la sagesse infinie, & une image pleine de substance & de majesté, porte dans l'ame des disciples ce ravissement, cette chaleur céleste qui les pénètre & les transforme en d'autres hommes.

» *Etienne*, disent les actes des Apôtres, *rempli de grace & de force*, étonnoit tous ceux qui entendoient son discours, & l'on ne pouvoit résister à l'abondance & à la majesté de l'Esprit qui parloit en lui. *Mes frères, soyez attentifs*, dit-il. Que veut-il leur annoncer? Il met sous leurs yeux le tableau des merveilles de Dieu, & rapporte les évènements les plus enfoncés dans

l'éloignement des siècles anciens, à ce qu'ils viennent de voir s'accomplir dans la personne, dans la mort & dans la Résurrection de Jésus-Christ. C'est une voix du ciel qui sépare Abraham du sein de l'idolâtrie. Dieu l'accompagne dans sa fuite. Il le rend admirable aux yeux des étrangers; il le comble de bénédictions & de richesses; fait voler son nom jusqu'aux extrémités de l'univers, & honore sa vieille par la naissance d'un enfant miraculeux. Cette famille chérie du Seigneur, s'étend & se multiplie comme le sable de la mer. Ce n'est plus une famille; c'est une nation qui fixe seule tous les regards & toute l'assiduité du Tout-Puissant. Dieu lui suscite un chef qu'il revêt de son autorité & de sa puissance. Moïse parle, & les miracles suivent ses pas, les flots mugissent devant lui, l'Océan sépare en deux montagnes, ses ondes écumantes, & l'Abîme lève au ciel ses mains énormes. L'Éternel fait pleuvoir du haut des nues, la nourriture d'un peuple innombrable. Du sein des rochers qui s'élèvent au milieu d'un

désert aride , naissent des torrents qui se précipitent & se répandent dans des sables brulants. . Il est arrêté dans le conseil du Très haut, que les enfants d'Abraham , d'Isaac & de Jacob , délivrés des fers de Pharaon , entreront dans la terre de leurs ancêtres : & le seul nom de Josué fait frémir les ennemis du peuple de Dieu. . A sa voix , les astres s'arrêtent , des remparts s'écroulent , des trônes s'ébranlent , des Empires se renversent ; & Israël change en paix dans le temple le plus magnifique qu'ait jamais eu l'univers , les *Misericordes* éternelles du *Dieu qui l'a tiré d'Egypte* . . Voilà les augustes préparatifs du grand jour de l'Evangile. . Voilà le spectacle qui fait rayonner d'un éclat divin , le visage d'Etienne , & qui avoit long-temps auparavant fourni à David le sujet de la poésie la plus riche & la plus sublime qui fût jamais.

... Voyez comme sous les énergiques pinceaux de saint Paul , la Religion qui est éternelle , descend sur la terre , du haut de l'immanité divine ; comme elle vient habiter dans Adam , qui est son premier temple

parmi les hommes , & lui explique pour-  
quoi Dieu vient de créer un monde , & une  
intelligence capable de l'adorer. Voyez  
comme une vertu divine lui conserve tou-  
jours un sanctuaire, au milieu de la dégéné-  
ration de la race humaine; comme elle sur-  
nage avec Noé , sur les flots où la terre se  
trouve engloutie avec toutes les passions &  
tous les désordres dont elle étoit souillée ;  
avec quelle majesté & quelle sage lenteur  
elle s'achemine à travers les siècles , les ré-  
volutions, les chocs & les ruines des Em-  
pires, vers *l'ancien des jours*.... Voyez par  
quelles douces gradations elle se dégage,  
en s'avancant , du voile mystérieux qui la  
couvre ; comme il faut que tout cède dans  
l'univers à la force de celui qui veut l'y  
faire triompher de toute principauté & de  
toute puissance; comme tous les hommes &  
tous les Royaumes, par leurs vicissitudes, par  
leurs entreprises, par leurs victoires, par leurs  
défaites, & par tous les grands mouvements  
dont ils s'agitent , préparent , à leur insçu ,  
les voies à l'apparition de la grande lumière

qu'elle apporte ; & comme dans la *plénitude des temps*, elle devient enfin, par l'accomplissement du *grand mystère de piété* prédit & attendu depuis l'origine du monde, subsistante & visible au milieu de nous ; voyez dans quel océan de dons & de richesses elle fait nager tout le genre humain, comme elle s'incorpore à nous, comme elle défie toute notre nature, comme elle fait contracter à tous *les enfants de l'alliance*, la gloire & l'immortalité du *Christ fils de Dieu* comme elle ne fait du chef commun, du *Prince du siècle futur*, & de tous ceux qui ont reçu ses promesses, qu'un seul corps, qu'une même famille que le Dieu de l'éternité recueillera au dernier jour dans sa splendeur, & qui y vivra dans les siècles des siècles. . .

» Que vous serez, Philémon, un père respectable & précieux pour vos enfants, si vous savez les bien mettre en possession de cette grande sagesse, & les conduire, sur ce plan, que je ne fais que vous indiquer rapidement, à la connoissance &

à l'amour de cette Religion si étonnante & si adorable dont ils ont reçu le sceau auguste ! . . .

» Telles que soient les considérations que je viens de vous communiquer, je les crois suffisantes pour vous faire aimer le plus saint, le plus sublime & le plus doux de vos devoirs, & pour vous convaincre que Dieu ne vous appelle pas à un état incompatible avec des fonctions & des soins que la Nature & la Religion vous imposent d'une voix si unanime & si forte. Rien n'est si beau ni si heureux, sans doute, que la vie d'un bon Chartréux. Mais rien n'est si divin que de former les heureux de l'éternité; comme rien n'est si délicieux & si doux pour la tendresse paternelle, que d'assurer à ce qui lui est si cher, la possession des biens qui ne périssent jamais. Vous l'avez dit, Seigneur; *l'homme qui aura fui le tumulte des cites*, & qui, au fond de la tranquille solitude où il se sera caché, pour vous aimer sans contradiction & sans partage, *aura étudié & médité pour lui-même, les pré-*

*ceptes de votre loi sainte , brillera , comme la splendeur du firmament , devant le trône de votre Majesté adorable. Mais celui qui aura joint au soin glorieux de son instruction & de sa sanctification personnelle, celui d'éclairer & de sauver ses semblables, ses frères, ses proches, ses enfants; tel que ces étoiles qu'on voit étinceler dans le vaste azur des cieux, il répandra dans l'immensité des siècles éternels, tout le grand éclat de sa lumière & de sa gloire ».....*

---

## CHAPITRE VII.

*Règles pour la conduite extérieure de l'homme religieux.*

**E**N cet endroit, Philémon parle ainsi :  
 » Je me soumis, ô mon Dieu, à cette décision si lumineuse & si sage, comme à un oracle de votre volonté suprême & adorable; & je bénissois mille fois dans mon cœur l'homme vertueux qui se servoit de tout pour affermir ma Foi, & qui, en me traçant un plan d'enseignement pour mes enfants, m'éclaireroit moi-même sur

des beautés & des caractères de grandeur que j'étois encore bien éloigné d'appercevoir dans la Religion. Il a bien raison, disois-je en moi-même, de s'étonner qu'il puisse y avoir des impies & des méchants sur la terre, après que la lumière de l'Evangile y est venue briller aux yeux des hommes. Lorsqu'on voit la Religion avec des yeux tels que les siens, on doit trouver impossible le crime de la méconnoître & de la profaner.

« Je lui marquai que je vivois solitaire au fond de ma demeure, & que, séparé du monde, au milieu du monde même, je partagerois désormais mon temps & ma vie entre Dieu seul & le soin de mes enfants. . . .

« Je n'aime point, me répondit-il, les résolutions trop sévères. Celle de rompre tout commerce avec les autres hommes, n'est point dans l'esprit de la véritable & aimable piété, & ne pourroit servir qu'à en déprécier, aux yeux du monde, le touchant caractère. Il y a d'innombrables occasions de rupture & je ne fais qu'en éviter.

& de chagrin, que la malignité ne marque jamais de faire valoir, pour décréditer la vertu, & répandre du ridicule sur les principes des gens de bien. Les esprits dissipés & frivoles qui n'ont aucune vraie connoissance de la Religion, ne la jugent jamais que d'après les mœurs & le caractère de ceux qui se sont donnés à elle. Ils supposent toujours que la conduite des disciples de l'Évangile, ne peut être que la pratique de sa doctrine. Si donc nous poussions trop loin l'austérité de nos précautions & de nos défiances, on diroit dans le monde que le Christianisme détruit toutes nos qualités sociales, qu'il n'est bon qu'à nous rendre misanthropes & inutiles aux autres; & ceux qui se seroient senti quelque desir de revenir à la vertu, se tiendroient en garde, pour ainsi dire, contre leurs remords & leurs craintes, de peur de se convertir, & de devenir aussi sombres & aussi impraticables que nous. C'est parmi les vrais Chrétiens qu'on doit trouver les hommes les plus aimables, & les plus sociables citoyens. Ce qui fait la

grande gloire de la Religion, c'est que lorsqu'elle est bien entendue, & qu'on la pratique selon son véritable esprit, elle donne une humeur douce, liante, un cœur bienveillant & affable, des inclinations amicales & humaines, aux caractères les plus difficiles & les plus sauvages. Il y a des saints qui ont été redevables du premier mouvement qui ébaucha l'œuvre de leur conversion, au bonheur d'avoir rencontré des justes pleins d'aménité, de douceur, de complaisance & d'indulgence pour tous les hommes; qui n'ont été touchés d'abord que de la salutaire jalousie qu'excite la vue de ce qui est plus estimable & plus heureux que nous, & qui n'ont commencé à les imiter, que dans le désir de se faire une ame aussi belle, & d'acquérir leur caractère. Jésus-Christ ne dit pas à ceux qui ont reçu son nom & son esprit, de vivre séparés de tout, & de ne plus se montrer devant les hommes. Il veut au contraire, que leur lumière brille au milieu des profanes, afin que le monde admire le pouvoir de sa doctrine,

pour nous rendre bons & utiles, & qu'il sente la nécessité de chercher dans la même source, ce qui fait les vrais sages & les vrais heureux de la terre. Il compare son Eglise à un champ où l'ivraie & le pur froment doivent croître & rester mêlés ensemble, jusqu'au jour de la moisson; & ce mélange fait tellement partie du plan de la divine sagesse, que ce qui nous en fera le plus admirer la profondeur au jour de la révélation de sa gloire, ce sera de voir comme tout aura servi à la formation, à l'accroissement & à la consommation du corps éternel des Elus, & comme les plus grands maux & les plus déplorables scandaleux mêmes concouroient au triomphe de la grace de Jésus-Christ dans ses Saints.

„ Aimons les hommes, Philémon. La Religion ne nous refroidit jamais envers nos semblables, elle qui donne un bon cœur aux plus pervers, & qui rend humain, le naturel le plus farouche & le plus dur. On paroît toujours les mépriser, lorsqu'on se fait une étude de les fuir; & il n'est jamais permis de leur donner

une idée aussi affligeante & aussi injuste des sentimens & des principes que la Religion donne à ceux qu'elle a touchés. Ce qu'elle nous interdit, ce n'est pas la vue & la société de nos frères qui n'ont point été éclairés d'en haut, & qui sont encore sous le joug des illusions & des erreurs humaines : mais elle nous avertit seulement de ne pas nous conformer à l'esprit de ce siècle, & de nous tenir sur nos gardes, pour ne point participer à la contagion des mauvais exemples. Les vues de Dieu, dans la conversion des pécheurs, ne sont point bornées à la délivrance & au salut personnel de ceux qu'il retire de la voie de perdition; elles ont un objet plus étendu & plus digne de l'immensité de sa miséricorde. Il veut que chaque conquête de sa grace devienne comme une semence d'Eius, & que celui que sa voix puissante a fait sortir du fond du tombeau, soit posé au milieu de ceux qui sont encore dans leurs ténèbres, pour être l'instrument de leur résurrection. O Philémon ! un homme est un être si grand par l'excellence

de sa nature, & sur-tout par la capacité de connaître & de posséder l'Infini, que nous devons encore respecter & chérir dans les plus dépravés, la possibilité même de leur retour à la souveraine vérité, & honorer en eux ce germe vénérable de *sanctification* qui réside au milieu de leur corruption, & que le *souffle de Dieu* peut ranimer & développer tout-à-coup, pour manifester sa gloire, & la supériorité de sa sagesse, sur le cours des vraisemblances humaines.

» Songez que la foi ne vient rien changer à nos relations & à notre correspondance avec les autres hommes; que la société est l'ouvrage de Dieu, comme la création; que l'Évangile qui en est le plus sûr lien, ne sauroit être contraire à sa conservation; qu'il est venu nous éclairer & nous sanctifier dans notre état de Citoyens; que par conséquent notre sainteté, comme notre existence, doit servir à l'utilité de nos frères, & fait essentiellement partie de toutes les qualités qui nous rendent parfaits pour nous-mêmes, & bons pour nos semblables.

Que seroit-ce que le monde, s'il n'y restoit que des hommes sans Religion, sans Loi, sans mœurs, & sans aucun principe solide de sociabilité ? Savez-vous pourquoi le vice y garde encore quelques mesures, & n'ose passer certaines bornes ? C'est que la vertu lui impose par-tout la nécessité des bienséances, & que la rencontre des gens de bien oppose de tout côté une résistance invisible & sourde, à l'intempérance de toutes les passions. Car l'esprit de licence & d'impiété à beau faire ostentation d'une folle indépendance, il est très-vrai qu'il réside dans la classe des fidèles serviteurs de Dieu, une force secrète qui en modère la hardiesse, qui en contrebalance les scandales, & qui réagit sans cesse contre son effort pour tout corrompre & tout renverser sur la terre. Si vous détruisiez cette cohabitation des enfans de Dieu & des enfans des hommes, & que ceux-ci se trouvassent affranchis de la gêne des ménagemens & des apparences, on ne verroit plus un seul principe de sûreté & de consistance sociale : on perdrait la dernière ressource qui

reste dans le déclin des vertus chrétiennes ; c'est-à-dire, le frein des mœurs publiques.

» Vous pouvez vous rendre cette réflexion très-sensible par un retour sur vos mœurs passées. N'est-il pas vrai que lorsque vous étiez seul avec Oronne, vous composiez ensemble une société assurément bien dépravée ? que vos maximes étoient affreuses, vos discours étrangement effrénés, vos actions, vos projets, vos courses, vos folies, & toute la suite de votre correspondance libertine, marqués d'un caractère effroyable d'abandon & de corruption ? que vous auriez sacrifié le monde entier à votre fureur de jouir ? que l'un de vous auroit immolé l'autre à sa félicité personnelle ? que vous auriez renversé tout un Empire, si votre force avoit égalé votre perversité, & que cette ruine eut pu servir au contentement d'un seul de vos desirs ? Mais qu'il vous survînt en troisième, un homme tel que vous m'avez peint Théophile ; voilà une société, qui offre une toute autre physionomie ; voilà trois hommes décents, honnêtes, bienveillans, modestes : voilà un langage,

Un maintien, des principes tout nouveaux; & l'apparence est si uniforme, qu'on ne distingue pas celui qui l'a fait naître & qui possède la vérité de la sagesse, de ceux qui n'en empruntent que l'accent & l'attitude. Il vous est aisé, Philémon, d'appliquer cet exemple à tout le corps de la société, & de vous former une idée des avantages & des ressources dont elle est redevable au bonheur de renfermer dans son sein de fidèles disciples de la Religion.

» Ne dites pas, Philémon, que tout le fruit de cette sorte d'apostolat muet & imperceptible qu'exercent au milieu du monde les gens de bien qui s'y trouvent mêlés avec les méchants, se réduit à faire quelques fourbes & quelques hypocrites; & que les fausses apparences ne sauroient jamais produire aucun bien véritable.

» Car, premièrement, rien n'honore tant la Religion, que la nécessité où se trouvent les violateurs de ses préceptes, de se contraindre pour en contrefaire le caractère, ou de se cacher des autres hommes, pour fouler impunément aux

pieds les vertus & les devoirs qu'elle nous prescrit. Ce sont donc les citoyens religieux qui rendent déshonorante la hardiesse d'être impie : & rien ne repousse plus efficacement les cœurs pervers du côté de l'Évangile, que de se voir forcés d'en paroître respecter les loix, pour paroître bons & estimables.

Secondement, l'hypocrisie est le malheur personnel de celui qui profane la vérité dans son cœur : mais elle est un bien public, en ce qu'elle imite des sentiments & des actions utiles à la société ; en ce que, par elle, les vices ont la laideur de moins, & ne troublent pas la circulation des services & des œuvres qui maintiennent l'unité & le concert social ; en ce qu'elle assujettit les plus dépravés à apporter au dépôt commun, leur contribution de justice & de sagesse, pour le soutien de l'ordre & de la sûreté universelle ; en ce qu'enfin elle arrête le méchant dans ses excursions turbulentes, au point où commence l'éclat & la publicité de sa dégénération & de sa honte.

» Troisièmement, il est rare que cette dégénération d'un cœur qui a abandonné la Religion, soit si extrême, que tout soit fausseté dans les actions & le langage de celui que la présence d'un homme vertueux retient dans les bornes de la modération & de la décence. Il éprouve d'ordinaire une impression réelle & intime de vertu, de religion & de sagesse : il ne se sent démenti, dans son effort pour parler & agir en homme juste, ni par sa raison, ni par sa conscience ; & il ne trouve en lui de contraire à l'apparence qu'il se donne, que le grossier désaveu de ses sens & de ses abrutissantes habitudes. Il ressent même au fond de son ame je ne fais quoi de sain & de raisonnable, qui l'avertit que la vertu repose en germe dans son cœur. Vous avez fait l'épreuve de cet état, Philémon, dans la compagnie du vertueux Théophile, lorsque vous viviez encore selon l'esprit de cette philosophie supérieure qui croit nous débarrasser de Dieu & de notre conscience ; & vous vous ressouvenez distinctement qu'il y avoit quelque chose de plus qu'une feinte,

dans l'attitude & le ton de sagesse que la présence vous faisois prendre. Vous vous rappelez ce qui s'est passé dans ce temple où le hazard vous fit un jour passer avec lui. Peut être seriez vous encore aujourd'hui dans vos ténèbres, si vous n'aviez jamais vu d'hommes justes dans les jours de vos erreurs, & si vous n'aviez eu des amis dans la classe des amis de Dieu.

» Vous ne courrez pas plus de dangers à conserver les relations que votre état & votre rang vous rendent indispensables, qu'il n'y en avoit, pour Théophile, à vous fréquenter dans un temps où vous lui ressembiez si peu. Si l'esprit & les mœurs du monde se bernoient, comme autrefois, à répandre sur l'austérité des devoirs évangéliques, les adoucissements de la sensualité & de l'indolence, & à vouloir accorder le Christianisme avec nos défauts & nos foib'esses, notre commerce avec lui apporteroit un bien plus sérieux & plus redoutable obstacle à notre persévérance dans l'alliance de Jésus-Christ; & c'est alors qu'il le faudroit fuir, & chercher *dans les montagnes*

*& les cavernes de la terre, un refuge contre la séduction d'un si pernicieux artifice. Mais à force de se dépraver, ce monde a cessé d'être dangereux; & il y a trop loin des mœurs d'un vrai Chrétien, à celles des insensés de ce siècle, pour que la vue du dérèglement qui nous environne, puisse faire chanceler notre dévouement à l'Évangile. Ce spectacle, au contraire, ne peut qu'affermir notre Foi, & resserrer les nœuds qui nous attachent à Jésus-Christ; & il n'est pas d'homme de bien qui, au sortir des sociétés où il a vu & entendu les folies des enfants de la terre, ne dise en lui-même, comme Salomon: O sagesse! en rentrant dans ma demeure, je vais enfin me reposer dans votre sein aimable. Car, il n'y a que vous qui nous donniez les vrais plaisirs, & dont le commerce soit exempt de tout ennui & de toute amertume. Jamais les enfants d'Israël ne furent plus zélés & plus religieux observateurs de la Loi sainte, qu'au milieu des scandales & des abominations de Babylone. C'est de cette rive étrangère, que leurs yeux mouillés de*

larmes ne cessoient de se tourner vers Jérusalem, & que se recueillant en eux-mêmes, à la vue de l'impiété qui offroit son encens à des dieux d'or & d'argent, ils s'écrioient avec une tendre ardeur : *ô Seigneur ! c'est vous seul qu'il faut adorer.* Ainsi, leur commerce avec les Scribes & les Pharisiens au milieu de Jérusalem, étoit pour eux un écueil mille fois plus périlleux & plus à craindre, que tous les excès de l'idolâtrie. C'est que nous avons plus d'horreur pour renoncer brusquement à la vertu, que de courage contre la tentation d'en altérer les règles, & de la ramener à la portée de nos goûts & de notre paresse. Lorsqu'à la naissance de l'Eglise, les fidèles ne voyoient autour d'eux que des Juifs endurcis & aveugles qui blasphémoient le nom de Jésus Christ, ou des Payens qui méconnoissoient le seul Dieu véritable, & qui s'abandonnoient à tous les écarts de la plus honteuse & de la plus brutale corruption, les Apôtres n'avoient pas besoin de précautionner leurs disciples contre l'effet de pareils exemples ; & jamais les

vertus du Christianisme ne furent connues & pratiquées à un degré si étonnant & si sublime. Les enfants de Dieu se mêloient sans crainte & sans défiance avec des hommes dont les erreurs & les désordres ne pouvoient être contagieux. Saint Paul adresse des instructions & des consolations, non-seulement aux Chrétiens qui vivent en famille, & qui s'appliquent ensemble à la pratique des saints devoirs de leur vocation; mais à ceux qui sont de la maison de César, & qui partagent avec des infidèles le soin des affaires publiques.

„ Ce n'est donc pas du besoin de fuir les impies, & d'éviter la vue du ravage des passions, qu'est née dans le Christianisme, l'idée de s'éloigner du monde, & d'aller se dresser des tentes au fond des déserts. Mais ce fut de l'affoiblissement des mœurs évangéliques dans le sein même de l'Eglise de Jésus-Christ, que les premiers Anachorètes furent épouvantés. Ce fut lorsque l'Évangile, étant devenu la Religion publique, commença de se défigurer sous des formes profanes, & par

les interprétations & les tempéraments dont l'esprit du monde s'efforça d'obscurcir la sévérité de sa doctrine ; ce ne fut qu'alors que la ferveur des Saints s'effraya du danger qui la menaçoit , & que les fidèles serviteurs de Dieu songèrent à se séparer de leurs frères , à se dépouiller de leurs propriétés , à s'enfoncer dans les forêts , pour y conserver dans toute sa sainteté , l'éternel & incorruptible dépôt de l'enseignement & des préceptes de Jésus-Christ. Voilà l'origine des établissemens monastiques. Ce n'est pas la crainte d'imiter les pervers , ou d'être séduits par l'image de l'extrême corruption ; mais c'est le danger de périr sous le signe même de la croix , & au milieu des abus & des relâchemens d'un Christianisme ramené au niveau de l'imperfection & de la misère humaine , qui a tout d'un coup peuplé des lieux sauvages , & attiré des hommes dans les cavernes des bêtes féroces. Il n'y a que les fausses vertus de ceux qui vivent avec nous , qui nous exposent au danger de nous pervertir & de nous perdre. L'évidence & l'excès des vices ,

vices, sont un encouragement à la sagesse.

» Or, Philémon, nous n'en sommes plus à ces temps où la corruption du cœur se consolait encore de son malheur, en conservant son costume chrétien, & en s'efforçant de retenir l'unité de principes & de conduite avec tout le corps des disciples de l'Évangile. C'étoit alors que tout étoit écueil & tentation dans le monde. Aujourd'hui le vice ne laisse plus subsister aucune trace de Religion dans le langage, ni sur l'extérieur de ceux dont il a dépravé le cœur. Aujourd'hui on se console de la honte d'avoir renoncé à la vertu, par la hardiesse de contester tous les devoirs, & de détruire toutes les vérités. Aujourd'hui la dissolution des mœurs ne va plus sans un système de mécréance & d'irréligion. C'est-à-dire qu'aujourd'hui le monde fait trop d'horreur, pour être séduisant; que les gens de bien qui se trouvent mêlés dans son commerce, n'en peuvent rapporter que des motifs de constance dans l'amour & la pratique de l'Évangile; qu'ils n'en sont que plus portés à répé-

ter sans cesse au fond de leurs cœurs :  
*ô Seigneur ! c'est vous qu'il faut adorer ;*  
 qu'ils retrouvent de nouveaux charmes à  
 se recueillir dans leurs paisibles asyles , &  
 à parler , avec les amis de Dieu , de la  
 beauté & de la douceur de sa loi sainte ;  
 à peu près comme ces voyageurs , qui ont  
 marché au milieu d'êtres étranges & dif-  
 formes , & qui se réjouissent enfin de ren-  
 contrer des visages humains & aimables.  
*Les insensés , ô mon Dieu ! s'écrioit*  
*le plus saint des Rois , m'ont raconté des*  
*sabes ; mais qu'elles sont différentes de*  
*vos loix adorables !*

» Je ne vous dis pas qu'il faille vous je-  
 ter dans le tumulte & le tourbillon des  
 sociétés mondaines. Ce que je veux vous  
 faire entendre ici , c'est d'éviter toute af-  
 fection d'éloigner de vous ceux qui vous  
 connoissent ; c'est de ne point rompre brus-  
 quement avec des sociétés où l'on avoit  
 coutume de vous voir ; c'est de vous prêter  
 avec douceur & avec bonté à tout ce  
 que les bienséances sociales vous pres-  
 crivent de compatible avec vos devoirs.

en voyant tout avec indulgence, & en supportant par-tout ce que Dieu supporte; c'est de n'être jamais le premier à cesser de correspondre avec vos anciennes liaisons, & de savoir, comme Jésus-Christ, ce modèle adorable de condescendance, *recevoir des pécheurs, & manger avec eux.* Ceux qui continueront de vous aimer, ne feront jamais un obstacle à votre stabilité dans la pratique de la vie évangélique; & ceux à qui votre société cessera de plaire, se retireront d'eux-mêmes, & vous déliyreront de la gêne de les voir, & de l'ennui de les entendre, sans qu'ils puissent jamais vous reprocher d'avoir manqué aux procédés.

De plus, Philémon, vous êtes d'une classe où la religieuse délicatesse des gens de bien est toujours ménagée & respectée; & votre piété n'a point à craindre d'avoir à dévorer l'amer déplaisir d'entendre blasphémer ce qu'elle adore. Les personnes de votre état, quels que soient leurs principes & leurs mœurs, sont toujours réservées, circonspectes & décen-

tes ; & l'habitude de porter par tout le maintien & le ton d'une politesse attentive & aimable , les rend propres à se plier à toutes les circonstances , & incapables de déplaire. Les dérisions & les discussions impies sont maintenant bannies de toute société honorable. Les détracteurs de la Religion n'y sont plus soufferts ; parce que le respect du culte national appartient à la probité , & que les moins délicats en ce point , ont enfin senti que le décri de la croyance publique ne peut jamais que nuire au bien public , ni procéder d'une autre source , que de la corruption d'un mauvais citoyen. Vous savez que , dans le temps où vous suiviez l'esprit du monde , ni votre présence , ni vos discours n'offensèrent jamais les hommes pieux qui se trouvoient dans les mêmes assemblées que vous. Vous devez donc vous attendre à la même réserve & aux mêmes égards de la part de ceux de votre état & de votre rang qui vous fréquenteront , & qui ont reçu la même éducation & les mêmes principes de retenue & d'honnê-

reté. Les vrais grands, c'est-à-dire ceux qui sont nés tels, ont d'ordinaire un talent si naturel pour concilier le devoir d'être bons envers tous les hommes, avec le malheur d'être injustes & ingrats envers Dieu, qu'on ne peut s'empêcher de regretter que des qualités si dignes d'embellir la Religion, ne soient qu'un pli d'éducation, & un procédé d'habitude.

» Pourquoi donc ne partageriez-vous pas avec vos concitoyens, vos proches & vos amis, ce que leurs délassements ont d'innocent & de modéré ? Ah ! réjouissez vous, Philémon, oui *réjouissez-vous sans cesse dans le Seigneur*. La sagesse n'a rien de triste ; elle n'est point chagrine ; elle n'est point désiante ; elle est franche, douce, patiente, bienveillante & pacifique ; elle souffre tout, elle pardonne tout, elle se nourrit & se fortifie de tout. Il est vrai qu'un humble pénitent de Jésus-Christ doit pleurer jusqu'au tombeau le malheur d'avoir laissé régner l'iniquité dans son cœur. Mais cette douleur elle-même est un sentiment si tendre,

& dont le cœur se trouve si bien, qu'elle est plutôt une effusion de reconnoissance & d'amour, qu'une véritable peine, & qu'elle se confond avec la joie de la vertu. Elle n'est qu'un regret filial d'avoir connu trop tard un père qui nous rend si grands & si heureux. Oui, notre repentir est la perfection de notre joie, comme le souvenir d'une grande privation, fait le charme & la douceur d'une grande jouissance; & ceux qui ont passé par les tourmens de l'amour profane, sont plus capables que tout autre, de sentir vivement cette vérité...

« Voilà, Philémon, une idée sommaire des principes qui peuvent vous guider dans votre conduite envers vos égaux. J'espère que la même sagesse suprême qui m'inspire ce que j'écris pour votre véritable bonheur, me fera trouver encore le moment de vous parler de ce que la Religion vous prescrit à l'égard de vos inférieurs. Car je ne goûte pas de plus vrai plaisir, lorsque les fonctions journalières de mon état me laissent la disposition de quelques

instans, que de les consacrer à l'utilité & à l'édification d'un homme qui doit n'être si précieux, & qui a des droits si saints à toutes les sollicitudes de mon cœur & de mon zèle.

» Je ne tardai pas, ajoute ici Philémon, à voir cette promesse s'accomplir. Je reçus l'instruction suivante:

---

## C H A P I T R E V I I I .

*Suite du précédent. Les devoirs de l'homme religieux envers ses inférieurs.*

» **J**e commencerai, Philémon, par les serviteurs qui ont avec vous des rapports journaliers & domestiques. Après eux viendront les pauvres que nous rencontrons par-tout. Et je finis par quelques réflexions sur le séjour que vous vous proposez de faire durant une grande partie de chaque année, dans la tranquillité des champs, au milieu de vos agriculteurs & de vos vassaux.

*Si quelqu'un, dit Saint Paul, n'a pas soin de ceux qui lui appartiennent, & surtout de ceux qui habitent sa maison, il a renié la Foi dans son cœur, & il est pire qu'un infidèle.* Cet avertissement est terrible, Philémon ; mais il n'effraie personne : car les maîtres irréguliers qui ont renoncé pour eux mêmes aux promesses de la Religion, sont bien éloignés de songer qu'elle leur prescrit des devoirs pour les autres, & que Dieu les punira de la damnation de ceux qui les servent. Et l'homme juste qui n'a besoin que de son cœur, pour veiller au salut de tout ce qui lui est attaché, a rempli, en ce point, tous les préceptes de la Foi, avant de savoir qu'elle frappe celui qui les néglige, d'un si foudroyant anathème.

» Je n'ai donc pas dessein de vous exposer en détail ce que vous devez à vos domestiques. Dieu qui vous a parlé si clairement & si efficacement sur tout le reste de sa loi sainte, n'a pas manqué, sans doute, de vous donner sur cet article si fondamental des obligations évangéliques, plus

de lumières que vous n'en pourriez puiser dans les leçons de tous les instituteurs de la terre. En vous éclairant sur votre propre grandeur, il vous a fait connoître quel est le prix & l'excellence de toute créature qui a la même origine & la même destination que vous, & combien toutes les distinctions qui mettent tant de distance entre les maîtres & les serviteurs, sont vaines & petites, en comparaison du grand & éternel caractère qui est commun aux uns & aux autres, & qui anéantit, aux yeux de Dieu, tous les intervalles qui les séparent aux yeux des hommes. Jésus-Christ, en considérant cette unité de gloire & d'immortalité qui élevoit ses Apôtres jusqu'à la hauteur de sa propre destinée, s'écria, en les regardant avec une forte d'étonnement: *Ah ! je ne vous appellerai plus serviteurs ; vous êtes mes amis.* Il n'y a que ce nom qui réponde, dans l'esprit & dans le cœur de ce divin Maître, à l'idée qu'il a de la grandeur de ce que sa grâce a sanctifié, & à l'amour qu'il porte à ce qui doit vivre & régner avec

lui dans la perpétuité de la même splendeur.

• Ainsi la Religion confirme & consacrer l'égalité où la nature fait naître tous les hommes. Mais tandis que la nature qui nous dit à tous que nous sommes frères, ne console personne de la peine, de la misère & de la dépendance où l'imperfection inévitable de la société tient asservie la plus nombreuse portion de ceux qui la composent, la Religion toute seule vient nous rendre toutes ces disproportions imperceptibles, & les absorbe tous dans l'unité & l'immenfité de la perspective qu'elle ouvre à tout le genre humain. La nature ne fait appaiser le murmure du foible & du malheureux, ou modérer l'orgueil de celui qui se prévaut de sa puissance & de ses richesses, qu'en faisant aux uns & aux autres : *ves os ferant un jour dispersés & confondus dans la même poussière.* La Religion fait oublier à l'infortuné & à l'esclave qu'il y a sur la terre une autre grandeur que celle d'être éternel; & elle efface, aux yeux des grands,

tous les titres qui leur donnent la supériorité sur d'autres hommes, on dira à tous : *Ceux qui dorment dans le sein de la terre, s'éveilleront, briseront leurs tombeaux ; & alors les justes monteront dans la gloire de Dieu, & les impies tomberont dans le supplice éternel.*

» Vous donc, Philémon, à qui la Foi a donné les yeux, les sentiments & son esprit, & qui savez si bien qu'il n'y a que la vertu qui puisse assurer à l'homme un degré réel de supériorité sur un autre homme ; vous qui apprenez tous les jours à l'école de l'Évangile, que rien de ce qui est humain ne sauroit être moins que vous, & que la moindre portion de la grâce divine dans le cœur du dernier de vos serviteurs, lui donne plus d'excellence que la possession des sceptres & des couronnes ; comment pourriez vous jamais regarder comme étrangères à vos soins & à votre zèle, des créatures à qui l'éternité appartient comme à vous, qui ont de commun avec vous la seule chose par où vous êtes véritablement grands, c'est à dire le pouvoir.

d'être des Saints, & le droit de régner avec Jésus-Christ dans son imperturbable Empire ? O hommes ! qui que vous soyez, grands & petits, riches & pauvres, maîtres & serviteurs, vous êtes tous des Rois ; est-ce la peine que vous songiez aux différences puétiles & passagères qui vous distinguent, dans le trajet rapide que vous avez à faire pour arriver à vos trônes ?

• Maintenant, Philémon, il est inutile de vous articuler en particulier ce que vous devez faire. Ce n'est pas la connoissance de la manière d'agir, qui manque à ceux qui négligent leurs devoirs privés & domestiques ; mais c'est notre défaut de Religion & d'attention aux grands motifs que la Foi nous donne pour y être fidèles, qui cause nos plus coupables omissions, & qui nous endurecit au point, que nous voyons, sans en concevoir la moindre inquiétude, tout ce qui est autour de nous se dérégler & courir à sa perte éternelle. Eh ! comment un homme qui s'estime assez peu lui-même pour circonscrire toute sa destinée dans la vie présente, & qui ne

conserve plus aucune *espérance d'immortalité*, entreroit-il en souci de la conduite, des mœurs & du salut de ses serviteurs ? *Lorsqu'on est mauvais pour soi*, dit le Sauveur, *pourquoi pourroit-on être bon ?* Aussi n'a-t-on pas besoin, lorsqu'on veut se faire une idée du caractère & des principes de ceux qui habitent ces somptueux édifices où tout est si grand & si imposant, de pénétrer jusques dans l'intérieur de l'enceinte où ils sont cachés, ni d'examiner en détail ce qui s'y passe. On n'a qu'à regarder, en passant ; ces portiques superbes, où un groupe d'hommes désœuvrés, évaporés & insolents, étale tous les jours sa stupide indécence & son grossier orgueil ; où une multitude de domestiques sans pudeur, sans aucun principe de conduite, & dont la seule inutilité est un scandale public, ose insulter à la misère de l'artisan & du pauvre, & ne rougit pas de contre-faire la fierté de ses maîtres, & d'en affecter tous les travers & tous les vices. Voilà la véritable affiche de l'esprit & des mœurs des grands. On les connoît sans

les avoir vus. Il suffit d'avoir passé devant les avenues de leurs Palais.

« Vous ne m'avez rien dit, Phlémon, du changement & des réformes que celle de votre cœur & de vos mœurs a apportées dans votre maison & dans la conduite de ceux qui y vivent sous votre dépendance. Mais je sais quelle est la marche des âmes que la grâce éclaire; & je devine bien que votre premier pas, dans le rétablissement de l'ordre & de la Religion domestique, a été d'éloigner de vous ceux que vous ne pouviez espérer de rendre meilleurs; de tourner vos regards, comme un saint Roi de Juda, vers les fidèles de la terre, pour les appeler auprès de vous, & pour ne confier le service de votre maison qu'à des hommes qui ont le cœur droit, & qui marchent dans des voies innocentes. On ne voit plus vos parvis & les alentours de votre demeure retentir sans cesse des clameurs & des folies d'une troupe de serviteurs oisifs & extravagants, qui, à la faveur de votre indifférence à tout bien, perdoient sous la

livrés de votre vaine grandeur, l'habitude du travail, de la modestie & de la sobriété, & se préparoient par-là des jours malheureux, & peut-être un avenir souillé des derniers opprobres. Mais vous vous êtes choisis des serviteurs que vous pussiez estimer, en qui vous fussiez fondé à aimer des gens de bien, & à honorer des hommes justes.

Je me figure que votre maison, autrefois le théâtre d'une liberté sans frein, & d'une dissipation éternelle, est devenue celui de l'harmonie, de la tranquillité, du bon ordre & de la douce sagesse; qu'il ne s'y trouve plus d'hommes inutiles; que tous les besoins du faste & de la vanité étant retranchés, vous ne partagez plus avec les Riches du siècle, le tort impardonnable de servir, pour fournir le misérable cortège de l'orgueil, des agriculteurs à nos campagnes, des soldats à la patrie, des artisans à la société, & d'être la cause de l'un des plus déplorables abus du luxe & de l'opulence; que chez vous chaque serviteur a son emploi, & chaque heure,

son occupation; que tout y est surveillé, soigné, réglé, & sagement administré; que vous ne dédaignez plus le devoir si essentiel & si digne d'un chef de famille, de vous mettre à la tête de votre régime domestique, de présider vous-même à la conduite de vos affaires, & de tout voir & tout vérifier par vos propres yeux. C'est là ce que l'Esprit-Saint appelle *savoir gouverner sa maison*. L'amour de l'ordre & de la justice est inséparable de toute cette assiduité & de tous ces détails; & celui qui les néglige, & qui se décharge sur l'intelligence d'autrui, d'un soin qui le regarde si personnellement, n'a jamais connu encore la sagesse de l'Évangile, & mérite ce qui arrive toujours à ceux que leur orgueil & leur paresse rendent incapables de toute surveillance; c'est-à-dire, de voir le dépérissement & la ruine des ressources nécessaires au soutien de son rang, à la tranquillité de sa vie, & au bonheur de ses enfants.

» Enfin, Philémon, je me représente votre maison, sous les traits édifians &

aimables dont les Apôtres nous ont décrit les saintes familles du premier âge du Christianisme. On les appelloit *Eglises*, ou *assemblées d'Elus*. Les maîtres y étoient bons, doux, modérés & indulgents; parce qu'ils chérissoient des frères & des *compagnons de la vocation céleste*, dans ceux qui leur étoient soumis; & les serviteurs étoient dociles, respectueux, laborieux & fidèles; parce qu'ils craignoient encore moins la colère & les reproches de leurs maîtres, que ceux de leur conscience. Les heures de la prière domestique effaçoient toutes les différences des rangs & des âges, & rassembloient dans le même *lieu d'Oraison*, les époux, les enfants & les serviteurs. Ces derniers étoient toujours appelés aux saintes lectures & aux sages instructions que chaque père de famille faisoit, à des moments réglés, à ses tendres fils. O Philémon! il n'y a qu'un grand cœur qui puisse apprécier & sentir combien il y a de gloire dans la pratique d'une si sublime sagesse, & combien l'on est heureux d'être aux autres hommes d'une

utilité si étendue & si solide. Qu'il est beau de voir la Religion anéantir tous les préjugés humains, & donner aux grands de la terre une manière de penser & de voir, qui leur fait respecter des êtres éternels & divins, dans ceux que l'infortune & la pauvreté réduisent à la servitude, & qui sont moins que des hommes aux yeux de ces maîtres superbes, aussi sourds à la voix de la nature, qu'à celle de l'Évangile! J'ai retrouvé quelquefois ces mœurs antiques & vénérables dans les châteaux solitaires de quelques Seigneurs retirés au fond de leurs champs; & je dois vous avouer que mes yeux ne se sont jamais reposés sur une telle image, sans verser une abondance de larmes délicieuses, & sans regretter que ma vie ne pût être une suite d'instants pareils à ceux que je passois en ces lieux où Dieu étoit si grand, & les hommes si bons & si heureux.

» Pénétrez-vous donc sans cesse, ô Philémon, de l'esprit des temps apostoliques; & n'oubliez jamais que ceux qui vous servent, sont des hommes, & que

s'ils servent aussi le Seigneur, ils sont des Rois, & qu'ils jugeront un jour avec Jésus-Christ, les juges de la terre & les maîtres du monde; que le plus grand des Monarques de l'univers, s'il n'est pas un homme religieux & juste, est infiniment au-dessous des derniers & des plus obscurs serviteurs de Dieu; qu'il n'est que leur frère, s'il est un Chrétien fidèle; & que toute créature tire son prix de ses rapports avec l'Homme-Dieu, & de sa communication avec la souveraine sainteté. Saint Paul rempli de cette vérité si glorieuse & si consolante pour les petits & les foibles, s'occupe avec autant de zèle, & fait une affaire aussi importante & aussi sérieuse du sort & du bonheur d'un simple domestique, que de la destinée des Césars & du salut des nations entières. Le trait qui me revient dans la pensée, mérite bien de vous être rapporté.

» On sime étoit attaché à la maison d'un Chrétien de Colosse. Onésime ne confessoit pas Jésus-Christ, & ne connoissoit pas la doctrine, ni ses promesses. Aussi

ne tarda-t-il pas à éprouver combien tous les principes de vertu & de justice sont chancelants & incertains dans ceux qui ne suivent que leur propre sagesse. Onésime devint un dispensateur infidèle, & trompa son maître. Alors il se hâta de fuir le lieu de son crime & de sa honte. Dans sa fuite, il tombe entre les mains de Saint Paul, chargé de chaînes dans les forteresses de Rome; & ce grand Apôtre s'applique à lui enseigner la Foi qui est en Jésus-Christ, & fait un Saint d'un malheureux prêt à s'engager dans la carrière des brigands. Admirez avec quelle force & quelle tendresse il le recommande à son ancien maître, & dans quels termes il sollicite la grace d'un serviteur qui a pleuré aux pieds de Jésus Christ, son infidélité & sa désertion. *Je vous redemande, dit-il, votre bonté pour mon cher fils Onésime, que j'ai engendré au Seigneur, étant dans les chaînes, & que je vous renvoie, comme un bien qui vous appartient, & comme un homme devenu propre à vous servir utilement. Recevez-le comme mon sang & comme*

un objet précieux & cher à mon cœur. Car Dieu n'a peut-être permis qu'il s'éloignât de vous pour un temps, qu'afin qu'il vous fût rendu plus digne de vous, & qu'il pût vous demeurer uni par des liens éternels. Il m'a servi avec une tendre assiduité dans la captivité que j'endure pour l'Évangile; & je le regardois bien moins comme un serviteur, que comme un frère respectable & ardemment aimé. Si donc vous m'aimez, recevez-le comme moi-même, & imputez-moi tous ses torts. C'est la plus douce consolation que vous puissiez m'offrir dans les maux que je souffre. Ce sera faire respirer bien délicieusement mon cœur oppressé de tant de contradictions & de peines. Et c'est un Saint Paul, cet homme divin, la terreur des Puissances Romaines, le destructeur de l'idolâtrie, le réformateur du culte & des mœurs du monde entier, le plus grand flambeau que la vérité ait jamais fait luire au milieu de l'univers, l'admiration d'Athènes, l'oracle des Césars, le plus vénérable de tous les docteurs & de tous les bienfaiteurs de la terre; c'est un

tel homme qui s'affecte & qui parle ainsi de ce qui regarde un pauvre transfuge de la maison de son Maître ! Ah ! il est doux de le redire , Philémon ; ce n'est que dans la Religion Chrétienne qu'on trouve la réparation de l'injustice que les coutumes sociales rendent inévitable. Et la portion la plus foible de l'humanité a bien raison d'être aussi la plus religieuse , & la plus inviolablement attachée à un Evangile qui la rétablit si glorieusement dans sa dignité d'homme , & dans son égalité originelle avec tout ce que le monde appelle grandeur & puissance.

• Qui , quand la Religion ne feroit que ce bien aux hommes , & que tout l'effet de son pouvoir sur notre cœur se borneroit à y rappeler les sentimens de bonté , de douceur , d'estime & de tendresse que nous devons à tout ce qui est de notre nature & de notre sang , ne faudroit il pas dire que Jésus-Christ & les Apôtres à qui nous sommes redevables d'un enseignement qui nous rend si bons & si humains , ont été les vrais amis des

malheureux ; & que les philosophes de notre siècle qui se plaignent sans cesse de l'orgueil & de la dureté des grands , devroient bien faire consister leur sagesse dans le soin de porter tous les hommes à recevoir & à adorer celle de l'Évangile.

» L'amour & le soin des pauvres tiennent aux mêmes principes d'humanité & de Religion que je viens de vous remettre sous les yeux. Car jamais la Foi ne reluit dans un cœur , sans y ressusciter en même temps ces douces habitudes de la nature , qui peuvent subsister peut-être avec l'ignorance involontaire de la doctrine de Jésus-Christ , mais qui s'altèrent toujours dans ceux qui abandonnent l'Évangile , après en avoir adoré la grande lumière , & reconnu la profonde sagesse.

» Je ne dirai pas que ceux qui sont tombés dans ce malheur , aient le cœur fermé à tout sentiment de commisération & de bienfaisance. Nous devons reconnoître , au contraire , que beaucoup de malheureux sont tous les jours redevables d'une partie des secours , qui soutiennent

leur laborieuse existence , à des hommes que la fatalité de l'esprit de ce siècle a entraînés dans l'abîme de l'incrédulité : & l'on ne peut approuver le zèle injuste & amer qui voudroit affoiblir le bien qu'ils font , ou déprécier les motifs qui les animent. On doit de l'estime & du respect à toute créature qui en console une autre , sans approfondir l'intention qui détermine son œuvre ; car le vœu essentiel d'un cœur solidement Chrétien , c'est que le foible soit soutenu , & l'indigent secouru.

» Mais il faut dire que tout bon cœur qui se trouve engagé dans le parti de l'irreligion, tient encore au Christianisme plus qu'il ne pense , & qu'il y est repoussé par tout ce qui réside en lui de vertueux , d'humain & d'honnête ; qu'il étoit né pour demeurer fidèle à l'Evangile ; qu'il a démenti son caractère , en abjurant Jésus-Christ ; qu'enfin il n'est pas propre à prendre l'esprit de l'état qu'on lui a fait embrasser. Car l'esprit de l'incrédulité , qui n'est autre chose qu'un effort du vice contre l'évidence & la nécessité des devoirs, tend  
par

par sa nature à effacer toute idée d'assujettissement & de sacrifice, à isoler l'homme de tout rapport incommode, à l'établir centre & dernière fin de toutes ses actions, à le concentrer dans la recherche du bien personnel, à ne lui faire estimer les semblables que par le parti qu'il en peut tirer pour sa propre félicité, & à l'armer, s'il le faut, pour la destruction de tout ce qui s'oppose aux entreprises de ses passions insatiables. Quiconque s'arrête en deçà de cette extrême dépravation, & retient l'impression de quelque vertu, ne sauroit prétendre à l'honneur d'être compté parmi les courageux esprits de ce siècle; & il aura dévoré tout ce qu'il en coûte de remords & de peines pour sacrifier les consolations & les espérances de la Religion, sans avoir pleinement obtenu la considération & le suffrage de ses nouveaux Instituteurs.

» De plus, Philémon, j'en atteste toujours votre expérience, & personne n'est plus compétent que vous, pour estimer la différence qu'il y a entre la charité chrétienne, & l'humanité philosophique; &

pour juger combien les pauvres sont plus intéressés à souhaiter que tous les Philosophes redeviennent Chrétiens, qu'à voir tous les Chrétiens devenir Philosophes. Cette humanité si vantée, lorsque vous n'aviez qu'elle pour régler votre système de bienfaisance, a-t-elle essuyé beaucoup de larmes? Quelle comparaison entre quelques libéralités rares, foibles & passagères accordées aux instances & aux larmes de l'indigence, & ces monceaux d'or tant de fois sacrifiés au luxe & à la vénalité du vice? Je ne crains pas de vous rappeler vos erreurs, Philémon; parce que je sais que vous aimez à vous en ressouvenir, pour admirer & reconnoître sans cesse la grande force de Dieu qui vous a rétabli dans les voies & dans la lumière de la vraie sagesse. Vous savez de combien de malheureux vous auriez fait le bonheur, si vous aviez fait couler dans leur sein les trésors que vous avez versés dans celui des ruineux & infatiables objets de vos faux plaisirs. Vous savez comment vivent tous ceux de votre rang qui suivent les mêmes principes, & à quoi se réduisent les bien-

faits du riche qui n'est guidé que par les considérations de la philosophie.

» Hélas ! quand les besoins effrayants d'un luxe qui dévore tout, ne tiendroient pas sans cesse leurs cœurs & leurs ressources fermés aux besoins de l'infortune, comment seroient-ils touchés d'un spectacle qui se trouve si rarement à la portée de leurs regards ? Car les avenues de l'opulence ne sont-elles pas interdites à la pauvreté, comme celles des Trônes le sont à la vérité ? Dans quelles circonstances un riche s'attendriroit-il sur le sort du malheureux ? Au fond de sa somptueuse demeure, il jouit de son abondance, sans se douter que tandis que l'art & la profusion s'épuisent pour réveiller sa satiété & lui créer de nouveaux goûts & de nouveaux sens, des milliers de mères tendres & désespérées voient autour d'elles des enfants qui tendent leurs mains innocentes, & qui périssent dans l'horreur de la nudité & de la faim. Au dehors, la rapidité du char éblouissant qui le traîne ; lui dérobe partout la vue des misères humaines ; & le pauvre, loin de regarder ce tumultueux

appareil, comme un présage de consolation, se hâte de s'en écarter du plus loin qu'il l'apperçoit, & n'est affecté que de la peur de devenir encore plus malheureux. Ce n'est donc qu'à la classe sensible des citoyens médiocres, que la vue des maux & des amertumes de l'indigent est réservée. Il n'y a que ceux qui vivent péniblement, qui aient à soutenir l'image désolante de l'extrême disette, à voir couler les pleurs, & à entendre les gémissements de ceux qui vivent dans les tribulations de la mendicité; & ce sont les plus semblables aux pauvres, qui sont les témoins assidus de leurs peines & la ressource la plus sûre & la plus continuelle de leur infortune. Si le misérable qui ignore, en se jetant la nuit sur sa couche austère, où il cherchera le pain du lendemain, conserve quelque espoir de le trouver, il ne se fonde pas sur les soupirs qu'il ira pousser devant les portiques des puissans & des heureux de la Cité; mais sur la rencontre qu'il fera de quelques-uns de ces hommes obscurs, simples & ordinaires, toujours prêts à

s'émouvoir & à partager avec le malheureux, sa frugale substance, le triste & mince produit de ses sueurs & de ses travaux. Il semble qu'il ne puisse y avoir que ceux qui ressentent eux-mêmes une partie des amertumes de la pauvreté, qui soient capables de se pénétrer des sollicitudes & des chagrins d'un pauvre.

» Il n'y a donc que la Religion, Philémon, qui puisse ramener les grands aux devoirs de l'humanité, & aux sentiments de la nature; parce qu'il n'y a qu'elle qui les détache de leurs richesses, & qui rétablisse le pauvre dans sa dignité d'homme. Arrêtons-nous quelques instants à ce grand caractère de divinité qui brille dans cette profonde doctrine dont le mépris de l'or & des prospérités humaines fait la base. Vous en comprendrez mieux quelle est la force de l'Évangile, pour nous rendre bons & généreux, pour produire & entretenir cette circulation de services d'où dépend le bonheur du genre humain, & qui fait la sûreté & la consistance de toutes les sociétés de la terre.

» Certes, un autre Philosophe que

Jésus-Christ, n'eût jamais imaginé un système de félicité & de grandeur, fondé sur le mépris des richesses, & le renoncement à toutes les jouissances des passions. Des vues si hautes & si étrangères à tous les intérêts & à tous les préjugés humains, n'étoient jamais venues se présenter à l'esprit de personne ; & l'instituteur du Christianisme est le premier Sage qui ait paru au monde en disant : *Bienheureux les pauvres*. Aussi est-il le seul qui ait osé se donner pour être né dans le secret de Dieu, & nous dire qu'il nous apportoit sa doctrine du haut de la lumière éternelle où la vérité habite. Ceux qui s'étoient appliqués avant lui à l'étude & à l'enseignement de la sagesse, ne faisoient pas descendre leurs préceptes d'une source assez auguste, & n'avoient pas à nous offrir une perspective assez riche & assez distincte au-delà des jouissances du temps, pour qu'il leur vînt en pensée d'imposer aux hommes le sacrifice du luxe & des folles superfluités de la vie. Ils nous laissoient trop près de terre, pour que le monde avec toute sa gloire

& toutes ses grandeurs, cessât de nous paroître un spectacle imposant.

„ Mais Jésus-Christ qui avoit à nous dédommager si abondamment des renoncements & des sacrifices qu'il venoit nous prescrire ; Jésus-Christ qui apportoit à tout le genre humain de si grandes espérances , & qui lui révéloit des choses si étonnantes & si profondes ; Jésus-Christ qui nous apprenoit que nous étions de la famille de Dieu ; que notre règne , non plus que le sien , n'étoit pas d'ici bas ; que l'univers , avec tout son or & tous ses trônes , n'étoit qu'un grain de sable , qu'un fragile atôme , comparé à l'immensité & à l'éternité d'une ame humaine ; que l'homme avoit la même raison que Dieu de mépriser tout ce qui n'est réputé précieux que sur la terre , parce que , comme Dieu , il demeure éternellement , & qu'il survivra avec lui au renversement de toutes les fortunes , de toutes les propriétés & de toutes les principautés du temps : Jésus-Christ, dis-je , en se montrant parmi nous , environné de tout l'éclat & de tout le charme d'une

lumière si belle & si divine, avoit un caractère bien marqué, pour nous parler un langage qu'aucun homme n'avoit tenu avant lui. Si donc l'austerité de ses préceptes fait frémir nos sens, & s'il nous assujettit à un détachement & à des privations qui consternent notre foiblesse, c'est en nous avertissant que nous sommes trop grands pour nous fixer à ce qui périt, & que, pétris, pour ainsi dire, sur la forme de Dieu, il n'y a que l'infini qui réponde à notre capacité de jouir & d'être heureux. Ainsi le plus pauvre & le plus dénué des enfants des hommes, est aussi le plus habile à porter *le poids immense de cette gloire & de cette royauté éternelle promise à tous les martyrs de l'abnégation & de la pénitence.*

» C'est pourquoi les Prophètes qui nous ont montré de si loin les bénédictions & les promesses de l'Évangile, ne cessent de nous transporter dans les lieux obscurs & dépourvus, sous le chaume où réside l'innocence, la simplicité & la pauvreté, comme si Dieu avoit spécialement

choisi ces tristes asyles , pour y accomplir les plus grands desseins , & y verser tous les trésors de sa grande magnificence. O montagnes ! préparez-vous à recevoir du haut des cieus , cette paix si désirée , que vos sommets , en s'élançant si haut dans les aits , semblent solliciter pour les affligés & les indigents qui habitent vos alentours. Par-tout les divins oracles font ruisseler dans le sein des campagnes , & près de l'humble demeure du pauvre , de la veuve désolée , du laborieux agriculteur , ces eaux mystérieuses & vivifiantes que la miséricorde éternelle fera sortir dans le temps marqué par son conseil , des fontaines intarissables du Sauveur... Alors les côteaues & les vallées , les hameaux & les déserts , les rochers & tous les rameaux des forêts s'agiteront de joie devant la face du Seigneur qui arrive , & se réjouiront avec tous les malheureux de la terre , de la grande nouvelle de leur délivrance & de leur élévation : car ce libérateur si nécessaire à tout l'univers , sera spécialement le protecteur des délaissés , le soutien des foi-

*bles, le père des orphelins ; & les noms des pauvres seront pour lui des noms chers & respectables.*

» Il arrive, en effet, cet instant si mémorable, marqué pour la rédemption du genre humain : & le grand mystère de piété caché de toute éternité dans les abîmes des décrets divins, se révèle & s'exécute dans le sein de la pauvreté, & dans le silence des ténèbres. Lorsque la nuit étoit au milieu de son cours, disent les livres sacrés ; lorsque la puissance des Césars enchaînoit la terre entière, & que toutes les nations du monde se trouvoient réduites à garder devant elle un silence d'étonnement & de terreur ; lorsque tout étoit immobile dans l'univers, & qu'une paix universelle & profonde étoit comme le signal du grand événement qui alloit changer la face de tous les Empires, le Christ du Dieu vivant, à l'insçu des maîtres du monde, & dans l'obscurité d'une retraite inconnue, vient couronner tout à coup une attente de quatre mille ans, & clôt, par la manifestation de la vie éternelle qui n'avoit

encore résidé que dans la splendeur du père, toutes les révolutions & tous les spectacles qui n'avoient paru depuis le commencement des temps, que pour préparer ce grand dénouement, *Marie mit au monde son fils premier-né, & le coucha dans une crèche, parce qu'il ne restoit point de place dans l'hôtellerie.*

» Ainsi Abraham & tous les Patriarches, Moïse & tous les Prophètes, Jérusalem & toute la magnificence de son culte & de son temple; toute cette économie si ancienne & si majestueuse, ces cérémonies où tout étoit si vénérable & si divin; tout ce long & riche appareil, toutes ces prédictions, toutes ces figures, tous ces grands préparatifs ménagés de si loin, tout cela se trouve accompli & renfermé dans ce court & humble récit de l'Évangéliste : *Marie mit au monde son fils, & le coucha dans une crèche.* Ainsi le lieu le plus misérable de la terre, devient le premier temple que le Saint des Saints consacre par sa présence; & le désiré des nations apporte au sein de l'indigence &

du dépouillement, les prémices de tous les trésors dont il devoit enrichir l'univers.

» Les premiers confidens de cette grande nouvelle qui intéresse tous les peuples, seront aussi choisis au fond des champs, & dans la classe des petits, & des pauvres. Il y avoit dans la même contrée des Pasteurs qui surveilloient leurs troupeaux : c'est à eux que le ciel annonce la venue du Royaume de Dieu. Voilà que des bergers inconnus à toute la terre, sont plus grands & plus dignes d'entrer dans le secret éternel de la souveraine sagesse, que tous ces dépositaires redoutables de la puissance Romaine qui croient tenir dans leurs mains le sort de toute la terre. Il étoit juste, ô mon Dieu ! que votre sainteté éternelle, en descendant du haut des cieux pour détruire l'iniquité sur la terre, choisît sa première demeure dans ce qu'elle trouvoit de moins défiguré & de moins dépravé dans son ouvrage, & qu'elle fît luire les premiers rayons de la grande lumière qu'elle préparoit au monde, sur les cœurs les plus droits & les plus innocents. Dans

tous les temps, Philémon, la grâce a fait  
 l'éclat de la prospérité. Toujours il a fallu,  
 pour trouver des Saints, les chercher, pour  
 ainsi dire, dans les antres & les tom-  
 beaux. Il faut pénétrer dans ces demeures  
 inconnues, où au milieu de l'austère ap-  
 pareil d'une vie pénible, laborieuse &  
 souffrante, le doigt du Très-haut forme  
 en silence les pierres indestructibles de son  
 édifice éternel. Il faut s'enfoncer dans ces  
 temples solitaires & rustiques, où le sang  
 de l'Agneau marque & consacre bien plus  
 d'Élus, que devant ces autels si majestueux  
 de nos cités, que le fastueux étalage de  
 l'orgueil vient profaner tous les jours. O  
 flambeau de Dieu! que vous êtes auguste &  
 adorable, lorsqu'inaccessible pour tous les  
 sages & pour tous les prudents du siècle pré-  
 sent, vous faites briller dans l'ame des  
 plus pauvres & des plus incultes, cette  
 belle lumière qui élève nos intelligences  
 au dessus des dominations & des trônes!  
 Et vous, ô seul vrai & seul adorable bien-  
 faiteur des hommes! que vous êtes tou-  
 chant & digne de l'amour de toute la

terre, lorsque nous voûs voyons rechercher & consoler les pauvres, & nous montrer dans le soin que vous prenez de les évangéliser, le plus glorieux & le plus éclatant caractère de votre mission divine!

» En effet, si vous suivez l'Homme-Dieu dans la carrière laborieuse qu'il a parcourue sur la terre, pour rassembler & sanctifier les citoyens du ciel, vous verrez que les lieux les plus obscurs furent le principal théâtre de ses prédications & de ses travaux; & les hommes les plus malheureux, les plus chers & les plus ordinaires objets de son assiduité & de sa tendresse. Si quelquefois il paroît devant les grands & les riches du monde, on le voit suspendre, pour ainsi dire, devant eux, toute l'activité de son amour & de son zèle. Un profond & austère silence semble annoncer à tout ce qui l'environne, que les heureux du temps sont peu propres à recevoir la doctrine de l'éternité: ou s'il daigne faire entendre sa voix, son langage est court, grave & rapide. On s'apperçoit que sa grace ne sauroit trouver dans des âmes corrompues par

la prospérité & l'abondance, un reste de raison & de sagesse où elle puisse faire germer le sentiment de la Foi.

» Mais au milieu des pauvres, on voit renaître toute la sérénité. On voit un père retrouver sa chère famille, & dilater son cœur au sein de la nature. On voit bien que c'est de cette portion souffrante du genre humain, qu'il doit tirer les co-héritiers de son royaume & de sa gloire. C'est avec des pauvres qu'il parcourt les bourgades & les hameaux de la Judée & de la Galilée. C'est dans la compagnie des pauvres qu'il prend son innocente & sobre nourriture. C'est au milieu des pauvres qu'il fait éclater par des miracles, la divinité de sa personne & de sa doctrine. C'est dans la classe des pauvres qu'il a choisi ses coopérateurs dans l'œuvre du salut du monde. C'est à des pauvres qu'il a promis qu'un jour ils seroient assis sur des trônés d'où ils jugeroient avec lui toutes les tribus de l'Univers. C'est à des pauvres qu'il a dit: vous êtes mes proches, mes amis, mes frères, mon sang, ma vraie & immortelle société. Enfin, c'étoit sur des

pauvres que ses yeux étoient fixés , & que ses mains étoient étendues , lorsqu'il disoit à son père : *O Père saint ! mon plus vif desir , est que les hommes que vous m'avez donnés , se trouvent dans le sein de la même gloire où je suis de toute éternité , afin qu'ils voient ma splendeur , & qu'ils connoissent combien vous m'avez aimé dès avant la création du monde.*

» Si donc la rencontre d'un pauvre doit émouvoir la sensibilité de tout bon cœur , cette sensibilité , dans un cœur chrétien , ne doit-elle pas acquérir tout le caractère d'une sorte de culte religieux ? Peut-il y avoir sur la terre un objet plus respectable & plus sacré pour l'homme qui connoît Jésus-Christ ? Un pauvre n'est-il pas , pour ainsi dire , une répétition de l'humiliant & douloureux mystère qui a sauvé l'Univers ? Oh , qu'elle est intime , Philémon , l'unité de l'Homme-Dieu , avec tous les misérables que nous voyons se traîner , languir & souffrir autour de nous ! Oui , ce sont autant de *Christs fils du Dieu vivant ; & l'homme dur qui les méprise ou les repousse*

loin de lui, renie son sang & son Dieu : c'est un dénaturé & un pervers aux yeux de l'humanité ; c'est un profanateur & un sacrilège aux yeux de la Religion.

» Pourquoi Jésus-Christ se communiquoit-il avec une prédilection si marquée, à ce qu'il trouvoit de plus infortuné sur la terre ? C'est qu'il voyoit dans les pauvres, des martyrs commencés, des créatures toutes préparées à recevoir son esprit, & dont l'ame n'attendoit plus que ce *souffle de vie*, que cette chaleur évangélique qui consacre tout ce qu'elle anime, pour être élevée jusqu'à l'éternité : c'est que ce qu'il y a de plus difficile à produire dans le cœur des autres hommes, pour les changer & les sauver, c'est-à-dire, l'habitude des privations & des sacrifices, il le trouvoit déjà tout prêt dans ces malheureux qui n'ont jamais connu que la peine ; & que rien ne nous dispose plus efficacement à devenir les pénitents de l'Évangile, que d'avoir toujours été les pénitents de la nécessité & du malheur.

» Il résulte de ces principes qui sont

puisés dans le fond & dans la substance même du Christianisme, que votre adoption dans l'alliance de Jésus-Christ, est essentiellement une unité de votre sort, avec celui des malheureux, & que vous devenez membre de la famille des souffrants. Vous voilà l'enfant de la croix, & par conséquent, le frère de tous les pauvres. Ils sont dans le sens le plus vrai, le plus profond & le plus étendu, *la chair de votre chair, & l'os de vos os*. Par cette parenté évangélique, Philémon, qui est la plus intime & la plus sainte de toutes, les pauvres sont les enfants de votre maison; car vous ne faites avec eux qu'un même corps & qu'un même troupeau immortel dans la maison de Dieu. Ils ne versent pas une larme, ils ne poussent point un soupir, qui ne soit la plainte d'une portion précieuse de nous-mêmes; & la voix de la Religion nous crie d'une manière encore plus pressante que celle de la nature : *Recueillez les indigents & les errants dans votre demeure, & ne méprisez pas votre propre chair*. En vous conver-

tissant à Jésus-Christ, vous avez été enté sur *la race de ceux qui pleurent* ; votre œil, en s'arrêtant sur un pauvre, doit reconnoître ce qui vous appartient, & ce qui vous est le plus étroitement uni. Vous êtes le *rejetton des Saints*, c'est-à-dire un descendant de ce qu'il y eut jamais de plus souffrant & de plus pauvre sur la terre. Les Prophètes, les Apôtres, les Martyrs, tous ces hommes divins qui ont marché avant & après Jésus-Christ, dans les voies de la tribulation, qui ont vécu dans l'indigence, qui ont erré sur les montagnes, couverts de la dépouille des animaux, souffrant tous les genres d'affliction, qui ne trouvoient de retraite que dans les antres & les cavernes de la terre, rebuzes du monde, & dont le monde n'étoit pas digne ; voilà les augustes ancêtres que la Religion vous a donnés au moment où elle rouvrit son sein à votre repentir.

» Or, Philémon, c'est la sainteté des nœuds qui nous unissent à tous les élus des siècles passés, qui fait la sainteté de

ceux qui nous lient ici bas à tout le corps des infortunés. Ou plutôt, c'est la même correspondance, c'est une unité indivisible. C'est dans la classe de ceux qui souffrent la misère ; ou qui s'imposent volontairement tous les retranchemens & toutes les privations de la vie évangélique, que résident les Saints de la terre. Ce n'est que là que se trouve caché *le reste des élus*, & la vraie postérité des Patriarches & des Apôtres ; de sorte que tout ce qui altère notre union avec cette portion si respectable & si touchante de nos frères qui endure l'adversité, dénature aussi notre glorieuse descendance des premiers prédestinés, & nous retranche de la *génération des justes*.

» Si donc il se trouvoit jamais, parmi ceux qui font gloire de mépriser le monde & de s'attacher à la Religion, des hommes insensibles à la misère de l'indigent, il faudroit dire que leur Christianisme est faux, & que Dieu rejette leurs adorations & leurs sacrifices. Notre plus sévère séparation du monde & de ses vanités, nos

renoncements les plus universels , notre retraite la plus assidue dans le fond de nos oratoires ou de nos temples , nos prières , nos larmes , toutes nos expiations n'offrent au ciel qu'un tissu d'œuvres destituées d'ame , qu'un mécanisme sans consistance & sans valeur , si elles nous isolent de ceux qui ont besoin d'être consolés & secourus. Une plus austère sainteté est nécessairement un plus grand zèle , un plus tendre amour , un soin plus vigilant & plus assidu , un intérêt plus ardent & plus vif pour tous les malheureux. S'il y avoit sur la terre une Religion qui nous fit oublier le vœu de la nature & de l'humanité , il ne faudroit pas chercher hors de ce caractère la preuve de son imposture & de sa fausseté. *La Religion véritable* , dit un Apôtre , *la seule qui soit agréable à Dieu qui est le père & le bienfaiteur suprême de toute créature , c'est d'essuyer les larmes de la veuve & de l'orphelin qui sont la tribulation , & de se conserver sans tache au milieu des scandales & des vices de ce siècle.*

» *La femme forte* dont je vous ai rappelé l'exemple dans une autre occasion, passe sa vie dans l'intérieur de sa maison, & dans une séparation entière du commerce du monde. Mais l'écrivain sacré qui veut la proposer comme le modèle des femmes solidement sages & véritablement respectables, n'a garde d'omettre, dans le portrait qu'il en trace, le caractère d'une tendresse & d'une bienfaisance toujours attentive à offrir des consolations & des largesses à l'infortune. *Elle nourrissoit les misérables*, nous dit-il, *du produit de son travail & de son innocente industrie. Sa main s'ouvroit devant l'indigent, & elle étendoit ses bras vers tous les pauvres* qui s'assembloient autour d'elle, autant pour admirer sa sagesse, que pour recueillir ses libéralités.

» Avez-vous fait attention, Philémon, depuis que vous faites de la lecture & de la méditation de l'Évangile, vos plus doux délassements, à une chose qui est bien frappante & bien remarquable ? C'est que Jésus-Christ, dans la peinture qu'il nous

fait de ce qui arrivera au dernier jour, & de cette séparation solennelle & irrévocable des bons & des méchants, fait dépendre des pauvres le dénouement qui fixera l'éternelle destinée du genre humain; & que se confondant personnellement avec tous les malheureux, il s'approprie les consolations & les rebuts qu'ils auront éprouvés sur la terre. Il ne rappelle alors à l'homme juste, que les actions & les vertus par où il aura été utile & secourable à ceux qui souffroient. *Vous m'avez rassasié dans ma faim; vous m'avez donné des vêtements dans ma nudité, & apporté des consolations dans ma captivité. Voilà par où vous êtes le béni de mon Père; voilà ce qui va vous ouvrir les portes éternelles, & vous mettre en possession du Royaume qui vous est préparé dès le commencement du monde. Si, au contraire, le méchant est rejeté & maudit, on ne lui représente ni son impiété, ni ses débauches, ni les scandales, ni les blasphèmes; on ne lui remet sous les yeux, pour justifier la formidable sentence qu'il va*

entendre, que la dureté d'un cœur toujours fermé au sentiment de la miséricorde. C'est-là ce qui le sépare à jamais de la famille de Dieu, & ce qui le jette dans l'horreur des feux dévorants.

» Certes il falloit que ce grand commandement de la charité & de la commiseration, tint bien vivement au cœur de Jésus-Christ, pour qu'il s'appliquât avec un soin & une force si extraordinaires à le graver dans celui des hommes; pour relever sous de si énergiques couleurs, la dignité & l'excellence des pauvres, & nous les montrer comme les héros du *grand jour du Seigneur*, comme les Princes de l'éternité, & les arbitres du sort de tout l'univers. Il est juste, grand Dieu! que ce qui est si petit sur la terre, soit un grand spectacle pour vous, & que tant de souffrirs formés par des organes défaillants & opprésés sous le joug de la misère, soient un présage de puissance & de grandeur, pour le jour où toutes les générations humaines rassemblées & tremblantes au pied de votre trône, feront  
dans

dans l'attente de leur immuable destinée.

» Avez-vous jamais trouvé, Philémon, soit dans la bonté de votre cœur, soit dans les principes d'aucun système de Morale & de Philosophie, des motifs & un intérêt de cette force, pour être généreux, compatissant & libéral? Ah! il ne suffit pas d'être né sensible & bon, ni d'être convaincu de la solidité de l'honneur & du plaisir qui nous reviennent de nos bienfaits, pour être aux misérables d'une ressource qui réponde à l'étendue de leurs besoins. La sensibilité humaine se satisfait de si peu! & les loix de la raison & de la sociabilité demandent de si légers sacrifices! Le riche qui, dans un seul de ses festins, consume la subsistance de deux mille pauvres, croit bien avoir assez contenté son cœur, & gardé les règles prescrites par la nature & l'humanité, lorsque, par son ordre, on donne à quelques vieillards que la faim dévore devant sa porte, les misérables rebuts de sa sensualité & de la gourmandise de ses valets. C'est que, dans tous les systèmes,

les plus impérieuses considérations touchant le devoir d'être libéral & humain, ont toujours le double défaut de laisser subsister l'illusion qui nous porte à faire dépendre notre bonheur de nos richesses, & de donner un prix trop foible aux sacrifices de la bienfaisance. Jésus-Christ est l'unique Philosophe qui ait su établir sur la terre, la plus nécessaire de toutes les vertus, & prendre les hommes du seul côté par où ils se laissent subjuguier; par leur intérêt de durer & d'être heureux. Avilir les richesses, & attacher un prix infini & une félicité éternelle au soin de les faire servir à la consolation de ceux qui souffrent la pauvreté; c'est-là nous vaincre jusques dans le cœur, & défier l'homme de se passer du bonheur de son frère.

» Ainsi, Philémon, quand on ne seroit pas fondé à reprocher à l'incrédulité, l'injustice d'avoir attaqué & combattu la vérité, elle ne pourroit jamais se défendre du tort d'avoir porté, en décrivant l'Évangile, une atteinte cruelle à la ressource & à l'espoir du pauvre. Il n'en seroit pas

moins vrai qu'elle est un système inhumain, & par cela seul, digne de tous les anathêmes des bons cœurs & des âmes honnêtes. Dès que les malheureux se trouvent bien que le monde soit Chrétien, ceux qui troublent le monde dans la possession de son Christianisme, exercent un ministère terrible, qui coûteroit des sanglots & des larmes à l'honnête homme chargé d'une mission indispensable pour le remplir. Cet honnête homme seroit inconsolable d'avoir à s'acquitter d'une si triste fonction; & à travers même les efforts qu'il feroit pour détruire une illusion si salutaire & si nécessaire à la consolation du pauvre, on s'appercevroit qu'il chérit & qu'il adore encore dans son cœur, ce que son devoir lui défendrait d'épargner. Que penser donc de ces Philosophes qui, dépourvus de toute sagesse, sans mission ni caractère pour changer la Religion publique, ont tenté le renversement d'un culte où Dieu est si grand, & l'homme si bon? N'éroit-ce pas d'un seul coup interdire au foible & au misérable,

le sein de Dieu, & leur fermer le cœur des hommes ? Pourroit on imaginer un moyen plus infailible & plus sûr de compléter le malheur de toutes les victimes de l'adversité & de la disette ? & s'il existoit sur la terre une ame assez barbare pour calculer les degrés d'augmentation dont le supplice continuel de l'indigent est susceptible, pourroit-elle inventer, pour contenter sa méchanceté, un procédé plus victorieux & plus efficace ? Car le comble & le dernier accroissement de l'infortune, c'est la nécessité de dévorer les amertumes, sans rien attendre des hommes, & sans rien espérer du ciel.

« O pauvres ! portion respectable de mon sang & de mon ame ; compagnons augustes & chéris de ma plus douce, de mon unique & éternelle espérance ! non, le Dieu juste & saint qui vous a faits, ne vous a pas assujettis aux sollicitudes qui agitent votre vie triste & laborieuse, sans un grand & profond dessein de bonté & de miséricorde ; & ce sentiment si vif & si doux que vous éprouvez au fond de

vos cœurs, toutes les fois que vos yeux mouillés de larmes s'arrêtent sur Jésus-Christ immolé pour le salut du monde ; vous répond que ce n'est pas le hasard qui a présidé à votre destinée ; que vous êtes des créatures infiniment précieuses aux yeux de l'Être adorable qui gouverne l'univers ; que chacun de vos soupirs est écrit sur son livre éternel ; qu'il s'occupe plus de votre sort, que de tous les grands événements & toutes les grandes affaires d'ici bas ; & que vos moindres sacrifices seront couronnés de tout le poids de son éternité & de sa gloire. Ah ! ne cessez jamais de presser vos lèvres desséchées & flétries contre cette croix qui fait la richesse & l'espoir du monde, & respirez de vos douleurs, sous les tendres regards de la grande victime qui donne un prix infini à tout ce que vous souffrez. Oui, Jésus-Christ est votre véritable & unique père. Ce n'est qu'à lui que vous devez la consolation d'espérer un avenir heureux, & de trouver au monde des âmes sensibles & libérales. C'est du fond de ses temples que

décou'ent sans cesse dans votre sein vos plus abondantes ressources , & ces secours intarissables que la charité évangélique entretient & perpétue pour la subsistance des infortunés. Une Philosophie insensée a beau faire ostentation de son humanité ; vous éprouveriez bientôt le plus désespérant changement dans la circulation des bienfaits qui vous soutiennent , si l'Evangile venoit à vous manquer , & qu'il n'y eût plus que de la Philosophie sur la terre. Et vous , Pasteurs zélés & bienfaisants , dépositaires vénérables de tout l'affligeant détail des misères humaines , vous qui recueillez dans cette immense Capitale , les largesses dont vous nourrissez tous les jours tant de milliers de malheureux ; c'est à vous de nous dire , si c'est sous les pavillons de la Philosophie, ou sous les étendards du Christianisme , que réside la grande source de ces trésors sacrés , qui de vos mains se répandent sans interruption sur la partie indigente de vos troupeaux , & qui vont chercher la veuve éplorée , l'Artisan infirme , l'orphelin délaissé , jusques

dans les ténèbres des plus inaccessibles réduits.

» Je termine ici , mon cher Philémon , mes réflexions sur ce sujet touchant. Au lieu d'entrer dans de grands détails , je vous ai présenté de grands & sublimes motifs. Un cœur noble n'a besoin que d'être éclairé : on ne doit pas être en peine qu'il ne sache régler lui-même la marche de ses devoirs.

» Je remplirai bientôt , le dernier article de mon engagement.

---

## C H A P I T R E I X.

*Dernière partie du précédent. L'homme religieux à la campagne.*

» **S**ur la Religion , cher Philémon , ne formoit l'homme qu'à adorer son Créateur en esprit & en vérité , cet effet imperceptible de son ascendant sur notre cœur & sur nos habitudes , pourroit n'être qu'une preuve trop foible de l'injustice & de

la mauvaise foi de ceux qui se sont efforcés de nous en faire méconnoître l'utilité & l'excellente.

» Mais si, en nous rétablissant dans notre communication primitive avec l'Être infini, & dans nos rapports naturels & nécessaires avec le ciel, elle reproduit du même coup notre correspondance essentielle avec tout le corps de nos concitoyens, qu'en nous redressant du côté par où nous sommes éternels, elle nous donne toutes les inclinations & toutes les vertus qui rendent notre existence temporelle précieuse à la prospérité & au bonheur de la génération dont nous sommes; n'est-ce pas une nécessité de convenir que la vraie clef de la Politique, comme de la Morale, ne se peut trouver que dans l'Évangile, & qu'un Philosophe qui attaque la doctrine de Jésus-Christ, est un aussi mauvais spéculateur en matière d'administration, que faux zéléateur des droits de la raison & de la vérité?

» Tous ceux qui ont traité avec sagesse de ce qui convient à la gloire, au bon-

heur & à la stabilité des Empires, ont reconnu que c'est dans la perfection de l'agriculture, & dans le progrès & la vogue des arts utiles aux vrais besoins de l'homme, que se trouve caché le ressort & le cœur de la force publique. Et la philosophie de nos jours, toute mode & toute indulgente, qu'elle est sur tous les points des obligations humaines, ne peut se dissimuler que le luxe porté au degré où nous le voyons aujourd'hui, est un terrible signal de la ruine entière de la Nation; & que la Capitale qui attire & engloutit sans cesse le prix de la sueur du Laboureur & de l'Artisan, & où les possesseurs des fonds & des héritages champêtres vont dévorer tout d'un coup le produit lent & pénible de leurs propriétés négligées & abandonnées, devient sensiblement le tombeau de l'unique industrie & des seuls travaux qui servent à la grandeur & à la perpétuité d'une Puissance.

« Mais sans entrer trop avant dans des considérations qui ne sont ni de mon sujet, ni de mon état, je vous ferai seu-

lement observer en passant, qu'il ne faut attendre que de l'Évangile, le remède au mal qui désole les peuples, & la régénération des mœurs qui en assurent le bonheur : qu'il y a une inconséquence & une contradiction impardonnable à déplorer les excès dévastateurs d'un luxe où tout s'abîme, en même temps que l'on dégoûte les hommes d'une Religion qui attache la félicité de la vie présente, & celle de la vie future à l'habitude de réprimer ses insatiables desirs, & de vivre dans la simplicité, dans la sobriété & dans la justice, en attendant l'accomplissement de la bienheureuse espérance, & l'avènement de la gloire du grand Dieu.

» Car aucun système, si ce n'est celui de Jésus-Christ, ne va détruire le luxe jusques dans sa racine & dans son premier germe. Tous les autres laissent subsister au dedans de nous le principe qui le nourrit & qui en augmente la tyrannie ; parce qu'aucun ne nous offre dans le retranchement des jouissances somptueuses & superflues, dans la pratique de la mo-

dération & de la frugalité , la vérité & la plénitude de la grandeur & de la félicité que l'homme recherche dans l'assemblée , la variété & la multitude des objets dont il s'environne , & des plaisirs dont il se rassasie. La tendance essentielle de la nature humaine est de résister de toute sa force à son instabilité , à ses défauts , à sa foiblesse ; c'est de se prendre à tout , de se renforcer de tout , de s'appropriier tout ; c'est de se rendre puissante , indépendante , indestructible. Voilà le foyer de toute notre activité & de toutes nos passions. Ce sentiment est profond & ineffaçable ; parce qu'il est attaché à notre constitution , & que tout ce qui se sent être , veut toujours être davantage , si cela se peut dire , & s'augmenter de tout ce qu'il croit propre à soutenir sa fragile existence , ou à le distraire de la vue de sa caducité & de son néant ( 1 ).

---

(1) On indique ici rapidement une considération importante qui se trouvera développée dans un ouvrage plus profond qui paraîtra bientôt.

Il ne faut point penser à instantier dans le cœur de l'homme, une disposition qui lui est aussi intime que la vie & le mouvement. Toute nature intelligente se force essentiellement de se donner de l'ampleur, de la consistance, & aspire à l'indéfectibilité. La passion de tout avoir, de tout posséder, de tout dévorer, n'est que l'application aveugle & mal raisonnée de cet effort pour gagner la perfection & la perpétuité d'existence; de sorte que notre plus profonde misère est une trace frappante de la grandeur de notre origine, & de la hauteur de notre destination; & que tout le déplorable appareil de ce luxe qui corrompt tout, & qui mine soudainement les fondements des plus florissantes Empires, publie hautement le besoin qu'a l'homme de se faire accroire qu'il est puissant, imperturbable & éternel. Car l'homme opulent qui n'a besoin, pour tout créer autour de lui, que de produire des lames d'or, ne se croit plus fort, plus stable & plus heureux que le reste de ses semblables, que par l'illusion qui lui fait regarder tous les en-

touts & toute sa magnificence, comme une extension de son être, & comme un second principe de vie qui élargit le cercle de sa durée, & qui double ses ressources contre la destruction.

= Le vrai secret, pour ramener l'homme à la modération & à la simplicité des jouissances tranquilles & innocentes, n'est donc pas de le détromper de ses idées de grandeur, ni de chercher à détruire ses desirs de puissance, de stabilité & d'infinité. C'est, au contraire, de l'affermir dans son ardeur & dans son effort pour atteindre à cette hauteur, & pour contracter ce grand caractère de force & d'immutabilité où se rapportent tous les projets, toutes les agitations & toutes les passions qui le consomment. C'est de substituer sous ses yeux la réalité & la substance des choses, au fantôme qui l'abuse; c'est de mettre devant lui la vérité à la place de son simulacre; c'est de lui articuler le vœu confus de son ame, & de conduire son effort d'être & d'avoir, dans un ordre de jouissances où il ne peut réellement périr, où

sa tendance la plus impérieuse & la plus chère se trouve couronnée dans la totalité de son énergie étonnante, & où tout est à lui dans le ciel & sur la terre.

» Nous voilà dans l'Évangile, Philémon. Jésus-Christ, au lieu de gémir stérilement, comme ont fait de tout temps ceux qui ont voulu se parer d'une vaine philosophie, sur l'injuste répartition des avantages de la vie, & sur la fatalité qui asservit des millions d'hommes, aux caprices d'un petit nombre de riches stupides & inutiles, va droit à la source des passions destructives des sociétés, & fait servir la plus forte de toutes, celle d'acquiescer l'infinité & l'indestructibilité de l'être, à nous désabuser de toutes les recherches du luxe & de l'orgueil. Au lieu de faire sonner à nos oreilles les noms fastueux de *patrie*, d'*humanité*, d'*égalité*, il nous montre distinctement l'agrandissement & l'augmentation de notre être, dans ce qui nous en paroïsoit le décroissement, & nous conduit à tous les retranchements de la vie simple, frugale & mo-

deste , par le même intérêt qui nous animoit dans la poursuite des superfluités , & qui rendoit insatiable notre avidité de posséder. Il n'a garde de combattre cette pente qui nous entraîne dans la recherche d'un point d'appui où nous puissions attacher , fixer , & sauver notre être de la nécessité de diminuer & de fuir. C'est , au contraire , de notre éternité qu'il part , pour justifier la sévérité des privations qu'il vient nous prescrire. Il approuve & confirme l'immensité & la hardiesse du désir qui nous presse de nous faire des remparts contre le pouvoir destructeur du temps , & d'anéantir les limites de notre nature. Il n'attaque que l'erreur qui nous joue , dans l'exécution de ce grand mouvement de notre ame. Il nous encourage dans notre travail pour nous élever jusqu'à la hauteur d'un état stable , immuable & à couvert de toutes les vicissitudes que subissent les autres créatures , en nous annonçant que c'est là une passion qui a son principe dans la vérité des plans de Dieu , & que nous sommes nés pour une grandeur égale au

vœu infini de notre cœur. Il nous avertit seulement que tous les périssables assemblages auxquels nous nous efforçons laborieusement de nous ajouter & de nous prendre, ne sont pas ce que nous cherchons ; que ce n'est point tout cela que notre cœur nous demande ; que nous ne faisons que le surcharger & le suffoquer ; qu'en voulant le renforcer & augmenter sa confiance, nous causons son dépérissement & sa ruine : que notre force d'exister & de durer ne fautoit tirer aucun accroissement de ce qui ne peut s'unir & s'incorporer à notre substance ; que rien de ce qui périt ne peut nous donner la stabilité & l'éternité ; qu'il n'y a qu'une voie qui nous mène à ce but si glorieux & si vivement désiré ; que cette voie, c'est le goût pur & sublime de la souveraine vérité, de cette grande lumière qui étoit avant la fondation des temps, qui remplit tout, qui éclaire tout, qui se communique à tout homme qui vient au monde, qui fait circuler en nous la splendeur de Dieu, qui nous ente sur son infinité, &

nous insère dans l'immensité de la perpétuité de la vie & de la gloire.

» Ainsi le législateur du Christianisme, en nous éclairant profondément sur la véritable origine de nos passions, & sur nos méprises dans le choix des objets dont nous nous enveloppons pour nous donner un être plus ardent & plus solide, nous force, pour ainsi dire, de rentrer dans la simplicité de la sôbre & innocente nature, & pourvoit avec une sagesse dont aucun Philosophe n'avoit donné l'exemple au monde, au bonheur de tous les États & de toutes les sociétés de la terre, lors même qu'il ne paroît s'occuper que de la formation de la société éternelle du siècle à venir.

» Mettez l'homme dans un état tel, qu'il ne soit plus en peine que son désir d'être, de jouir & de durer ne s'accomplisse pleinement; vous apaiserez tout d'un coup dans son âme, cette soif de grandeurs, de richesses & de plaisirs, qui cause la perte & la ruine des nations. Le luxe n'est que la recherche inarticulée &

confuse de l'infinité que la Religion nous apporte. Il est le supplément stérile & trompeur de la grande force dans laquelle Jésus-Christ vient incorporer tout le genre humain. Tout ce qui compose notre espèce sublime, tend à devenir puissance : tout veut s'agrandir, s'élever & commander ; tout veut s'affermir & s'étayer contre le torrent qui emporte les générations & les siècles ; & il n'est pas jusqu'aux entreprises ténébreuses de ces derniers malheureux qui s'unissent pour dépouiller d'autres hommes, qui n'offrent à l'œil de celui qui connoît la nature humaine, la première manœuvre d'une Puissance qui veut s'ourdir, & qui s'acheveroit, en effet, sur la ruine de la domination véritable, si sa force égaloit son avidité de s'exhausser & de posséder.

« D'où il résulte, Philémon, que faire naître dans le cœur de l'homme, le sentiment distinct & la certitude imperturbable de son unité avec l'infini, & de son inséparabilité du grand Etre où se trouve la plénitude, l'immutabilité & la tota-

lité de l'existence , c'est de tous les systèmes que l'amour de l'ordre & du bonheur universel a imaginés depuis l'établissement des sociétés , ce qu'il y eut jamais de plus sublime , de plus profondément pensé , & de plus victorieux pour la destruction radicale des passions voraces qui désolent & consomment tous les Empires de l'Univers ( 1 ).

» Non , Philémon , on ne peut trop le redire ; un homme de bien , un bon & vertueux citoyen , un vrai sage est essentiellement Chrétien dans le cœur ; & plus on approfondit le grand & solide caractère qui distingue l'Évangile , l'universalité du service dont il est pour le repos & le bonheur du monde , & qui le rend le seul livre digne d'être le code de tous les gouvernements de la terre , plus on trouve difficile de prêter des intentions innocentes

---

(1) Ce secret de Jésus-Christ est exposé en style plus évangélique dans le chap. IV , où le lecteur seroit bien de retourner , pour en appliquer le contenu au sujet traité dans celui-ci.

à ceux qui le combattent , & de saisir la ligne qui sépare un Philosophe irréligieux , d'un citoyen dangereux & méchant.

» Si la Religion vous a fait découvrir dans l'esprit & la Doctrine de Jésus-Christ, une solidité que vous n'y aviez jamais apperçue ; si elle vous a désabusé des plaisirs où l'on ne peut se modérer ; si elle vous a fait aimer les jouissances modestes , & rechercher la sobriété en toutes choses , c'est qu'elle vous a rendu plus honnête homme , & rappelé aux véritables principes des devoirs naturels & des obligations sociales. Elle n'a rien changé à ce fond & à cette constitution intime d'où naissent tous les desirs & tous les mouvements humains ; elle n'a fait que vous expliquer & vous spécifier ce que votre cœur veut , & à quoi il cherche à s'arrêter. Ce n'est pas pour moins jouir , que le disciple de la Foi réduit les besoins , & qu'il retranche toutes les misérables inutilités dont la mortalité humaine cherche à déguiser la misère & son néant ; mais c'est pour mieux jouir , & mieux pour-

voir au besoin que tout homme éprouve d'acquiescer de l'accroissement & de la force. L'austère solitaire qui vit au fond de son antre sauvage, dans la nudité & dans la défaillance des macérations, n'est animé que du désir de gagner le niveau de l'immortalité, & de rendre son être indestructible. Il ne diffère pas de l'homme opulent & sensuel qui accumule autour de lui tout ce qui peut flatter ses goûts & son orgueil, si on ne les considère l'un & l'autre que du côté du premier mouvement qui les détermine. Tous deux sont poussés par un même intérêt primitif; & les habitudes les plus contraires se retrouvent & se serrent à leur racine.

» Vous l'éprouvez, Philémon; l'homme paisible, innocent & modéré dans l'usage des jouissances de la vie, loin de se diminuer & de perdre de sa vraie confiance, trouve au fond de lui-même comme une réponse de stabilité & de perpétuité qui fait le plus doux charme de la vie. Jugez, par la vérité du plaisir que vous goûtez maintenant dans la tranquillité des

champs, & par la solidité du bien que vous y faites, du bonheur qui reviendrait au monde entier, de la conversion de tout le genre humain à Jésus-Christ. L'idée d'un Univers heureux, le songe de *l'âge d'or*, toutes les suppositions qu'on peut imaginer, pour se peindre le règne de la félicité ou l'état parfait du genre humain, toutes ces images approchent-elles de la vérité & de la beauté du spectacle que nous offrirait la face de la terre, si elle n'étoit plus gouvernée ni habitée que par des hommes formés sur l'esprit & les principes d'une Philosophie telle que celle de l'Évangile ? Et le peu de monuments qui subsistent déjà de la sagesse de vos vues, & de l'utilité de votre résidence au milieu de ce bon peuple qui cultive vos domaines, n'est-il pas dès maintenant une attestation bien touchante de ce que peut pour le bonheur de plusieurs, le Christianisme d'un seul homme ? Vous ne faites que de paroître à la campagne ; votre présence y promet déjà la joie, la félicité & l'abondance. Déjà votre regard commence de

vivifier ce qui étoit mort ou languissant. Déjà l'on voit de tout côté le tranchant de la charrue fertiliser des terres incultes, ou seulement à demi-cultivées par la négligence & la pauvreté de vos Laboureurs, qui, manquant de ressources & de récompenses, manquoient aussi de courage & de zèle pour la perfection de l'agriculture.

*Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds de celui qui annonce la prospérité, la paix & le salut universel !* Par ce discours sublime, un Prophète nous traçoit autrefois le plus beau & le plus éclatant caractère du ministère du Messie. O Philémon ! le peuple ingénu dont vous gouvernez maintenant les travaux, empruntera ce touchant langage pour célébrer son bonheur & vos vertus. Non, ce n'est que dans la peinture de la vraie grandeur de l'Homme-Dieu, que la reconnaissance & la joie de ces cœurs simples & sensibles, pourront trouver l'expression de leurs bénédictions & de leurs tendres hommages. Et lorsqu'ils vous verront parcourir ces arides & déserts coteaux que leur industrieuse activité

aura changés en des jardins fertiles , ils s'écrieront auii , en vous contemplant avec une religieuse vénération : *Qu'ils sont beaux , sur les montagnes , les pieds de celui qui nous apporte le salut & la paix ?*

« Je crois voir les pères embrasser avec transport leurs épouses & leurs enfans , se féliciter de l'espoir de se multiplier encore , ne craignant plus que la terre manque à ses cultivateurs. Cette pensée m'a fait ressouvenir de la riante image dont l'immortel *Fénelon* se sert dans *Télémaque* , pour inspirer l'horreur du luxe , & l'amour des travaux champêtres : » Plus les  
 « Laboureurs , dit il , ont d'enfans , plus  
 « ils sont riches ; car leurs enfans , dès  
 « leur plus tendre jeunesse , commencent  
 « à les servir. Les plus jeunes condui-  
 « sent les moutons dans les pâturages ; les  
 « autres , qui sont plus avancés en âge ,  
 « mènent déjà les grands troupeaux : enfin  
 « les plus âgés labourent avec leur père.  
 « Cependant la mère & toute la famille  
 « prépare un repas simple à son époux &  
 « à ses chers enfans , qui doivent reve-  
 nir

» nir fatigués du travail de la journée ;  
» elle a soin de traire ses vaches & ses  
» brebis , & on voit couler des ruisseaux  
» de lait : elle fait un grand feu autour  
» duquel toute la famille innocente &  
» paisible prend plaisir à chanter tous les  
» soirs en attendant le doux sommeil : elle  
» prépare des fromages , des châtaignes  
» & des fruits conservés dans la même frai-  
» cheur , que si on venoit de les cueillir.  
» Le berger revient avec sa flûte , &  
» chante à la famille assemblée , les nou-  
» velles chansons qu'il a apprises dans les  
» hameaux voisins. Le Laboureur rentre  
» avec sa charrue , & ses bœufs fatigués  
» marchent le cou penché , d'un pas lent  
» & tardif , malgré l'aiguillon qui les  
» presse : tous les maux du travail finis-  
» sent avec la journée. Les pavots que le  
» sommeil , par l'ordre des Dieux , répand  
» sur la terre , apaisent tous les noirs  
» soucis par leurs charmes , & tiennent  
» toute la Nature dans un doux enchante-  
» ment ; chacun s'endort sans prévoir les  
» peines du lendemain. Heureux ces hom-

» mes fans ambition, fans défiance, fans  
 » artifice, pourvu que les Dieux leur  
 » donnent un bon Roi, & que l'orgueil  
 » & la mollesse de certains hommes qui  
 » en mettent tant d'autres dans une af-  
 » freuse pauvreté, ne troublent point leur  
 » joie innocente ! . . . . »

» Quel beau jour, Philémon, on ver-  
 roit-tout-à coup luire sur la face de  
 toute la terre, si la vertu & le zèle du  
 bien véritable, entreprenoient par-tout  
 ce que vous faites dans un coin du monde,  
 & si tous ceux qui possèdent la puissance  
 & les richesses, acquéroient les lumières  
 & les sentiments qui vous animent aujour-  
 d'hui! sentiments que vous n'avez puisés ni  
 dans les instructions, ni dans le commerce  
 d'aucun Philosophe, & que vous n'auriez ja-  
 mais retrouvés, si vous n'eussiez recher-  
 ché Jésus-Christ. Quelles délices pour  
 un cœur généreux & sensible, de ne voir  
 autour de lui que des hommes justes, bons  
 & heureux, & d'être seul la cause d'une  
 si pure félicité! Voilà les jouissances du  
 citoyen. Arrêtons-nous maintenant à celles  
 du Chrétien.

« Ce n'est qu'à la campagne que la nature expose toute sa majesté & tous ses charmes à l'œil d'un sage dont l'ame est assez grande pour apprécier la magnificence & la richesse de son spectacle sublime. Mais elle n'est nulle part véritablement belle & propre à pénétrer nos cœurs d'un sentiment profond & pur, que pour le spectateur qui la contemple dans la lumière de la Religion. Nous avons beau parcourir de grands espaces, & promener nos regards dans les profondeurs des cieux & dans l'immensité des mondes; grand Dieu! tout est ténébreux, tout est mort autour de nous, si nous séparons Jésus-Christ de l'univers; & le soleil qui y répand un éclat & des couleurs si variées & si vives, nous éclaire moins sur la vraie excellence des objets dont la nature ne cesse de frapper nos yeux, que ne le fait un seul mot de la profonde & étonnante Philosophie de l'Évangile.

» Nous faisons tout-à-l'heure, Philémon, touchant les vues & le caractère du cœur humain, des remarques qui nous

découvrent une grande & solide vérité : c'est que toutes nos idées de *bon*, d'*utile*, de *beau*, & d'*excellent*, nous viennent de l'accord que nous appercevons entre les choses qui sont autour de nous, & cet effort d'exister, de nous conserver & de durer que nous sentons si vivement au dedans de nous. Il faut qu'un objet, pour exciter en nous un sentiment agréable, flatte, confirme, justifie notre tendance à l'indéfectibilité, & qu'il en rende l'accomplissement vraisemblable. Le plaisir attaché à la vue des fertiles campagnes, des riches moissons, des riantes prairies, des côteaux d'où découlent des ruisseaux de vin, n'est autre chose que la certitude d'une ressource toujours renaissante pour le soutien de tout ce qui respire. C'est l'idée d'une force qui vient s'unir à nous, & qui semble nous répondre de notre stabilité. C'est que ce sont là comme des gages magnifiques qui nous rassurent, & des symboles réjouissants de fécondité & de perpétuité qui favorisent notre plus violent désir, & détournent la plus importune &

la plus turbulente de toutes nos craintes.

» Mais ce n'est que dans l'homme à qui Jésus-Christ a donné les yeux<sup>1</sup> de sa sublime sagesse, que ce plaisir ne se trouve mêlé d'aucun sentiment amer. Il y a toujours ce tombeau qui vient nous apporter des idées chagrines & désolantes, au milieu de nos plus douces & de nos plus innocentes jouissances. Celui pour qui tous les soins que prend la nature de nourrir & de conserver l'homme, ne se terminent qu'à le replonger bientôt dans l'éternité du néant, doit se trouver trop vil devant ce grand spectacle où tout est si ancien, si vivant, si persévérément reproduit, si imperturbablement subsistant au milieu des ruines de la race humaine, pour goûter une vraie joie à contempler les beautés & les richesses des hameaux, des champs & des bois. Ce coup d'œil est plus propre à irriter son orgueil, qu'à lui donner des sensations douces & agréables. Car il n'est pas jusqu'au foible arbrisseau que le vent agite sur le sommet des montagnes, qui n'ait plus de vie que

lui. Et ces chênes antiques dont les racines s'enfoncent jusques dans le cœur de la terre, & dont les rameaux vont se confondre dans l'azur du firmament, que lui annoncent-ils? Qu'il n'y a que lui seul qui périsse dans la nature; que tout est immortel dans l'univers, hors le seul être qui porte au fond de lui-même, le sentiment & le désir de l'immortalité. Ce hêtre, ce rocher, cette montagne, ont vu naître & passer des générations; & ils subsistent: nos pères les ont vus; nous les voyons de même, & nos neveux les verront encore long-temps après que nous aurons disparu. Cette herbe elle-même si frêle & si tendre que nous voyons tomber dans nos prés sous le tranchant de la faux, qui se fane & se dessèche sous les rayons du même astre qui l'avoit fait éclore, croître & mûrir, laisse, en fuyant, sa force & sa vie dans le sein de la terre, d'où on la verra ressortir avec gloire, pour en revêtir & en embellir encore la surface. Que dis je? ce qu'il y a autour de nous de plus imperceptible & de plus

contigu au néant , partage cette indestructibilité universelle ; & il semble qu'il ne puisse y avoir rien de si petit sur la terre , qui ne fasse rougir l'homme de sa mortalité. Ces vapeurs si dépourvues de toute solidité , cette fumée qui s'élève des foyers des cabanes , ou de la surface des ruisseaux ; ce symbole de la nullité & du néant , auquel on compare tout ce qui est momentanément & fugitif , ne disparoît pas , en se dispersant & en se volatilissant dans les abîmes de l'espace , de la masse des êtres : il ne subit qu'un changement de place ; il va grossir ces bacs que nous voyons suspendus au-dessus de nos têtes , préparés pour arroser nos côteaux & nos champs , & pour entretenir l'abondance dans nos puits & nos fontaines. Ainsi la nature qui a marqué d'un caractère d'éternité , tout ce qu'elle porte dans son sein , n'a excepté que l'homme de cette loi qui s'est accomplie depuis l'origine des temps. Il n'y a point de force dans l'univers , capable de détruire la goutte d'eau que vous voyez reluire à travers les pampres des collines : & vous ,

être sublime ! vous qui mesurez & qui pesez cet univers ! vous dont l'industrie a tant ajouté à sa magnificence ! vous qui embrassez tous les temps, tous les espaces ! vous qui êtes allé découvrir des mondes de feux enfoncés & perdus dans les effroyables abîmes des cieus ! vous qui touchez l'infini, & qui vous êtes élevé jusqu'à des régions au-delà desquelles il n'y a plus que le règne de la splendeur divine ! il faut que vous redeveniez néant, & que votre dernier mouvement soit votre chute dans l'horreur d'une destruction irrévocable !

» Si ces affligeantes réflexions se présentent à l'esprit de ceux de nos Philosophes irréligieux qui font gloire d'aimer la campagne, comment peuvent-ils y goûter un seul moment de vrai plaisir ! Mais s'ils n'y réfléchissent sur rien, il faut avouer que le contentement qu'ils y éprouvent, est d'une espèce bien peu délicate & bien peu philosophique. Certes, un Payen étoit plus heureux, & jouissoit mieux des agréments de la vie champêtre. Le spectacle de la nature étoit à ses yeux l'image &

le commencement de sa félicité future. La gentilité aima mieux se faire un avenir semblable à l'économie de l'univers, que de se forger des systèmes qui auroient troublé tout le plaisir qu'elle goûtoit à admirer les merveilles des Dieux & à cultiver ses moissons & ses vignes. L'idée de ses Champs Elysées a sa source dans notre ancien & naturel désir d'éterniser nos plus vrais & nos plus doux plaisirs : & elle a cru ne pouvoir encourager plus efficacement à la vertu, qu'en offrant la perspective de bocages odoriférants, de gazons toujours renaissans & fleuris, de ruisseaux d'onde pure arrosant ces beaux lieux, préparés pour être la demeure éternelle des justes.

» Si les mœurs champêtres des anciens Patriarches nous offrent un tableau plus touchant & plus aimable, que celles des autres nations de l'antiquité, c'est qu'en eux les sentimens religieux étoient plus vifs & plus purs, & l'espérance de l'immortalité, plus distincte & mieux fondée. Tout sourit dans la nature, à qui se sent plus grand

qu'elle ; & les riantes images des champs portent l'ivresse de la joie dans un cœur qui sent son éternité, & sa destination à retrouver dans l'immensité de Dieu , tout ce qui est véritablement excellence & beauté dans l'œuvre de la création. Delà cette douce sérénité, ces chants d'allégresse, ces festins préparés au fond des champs, où les enfants d'Abraham bénifesoient au son de leurs instruments rustiques, le Dieu qui donne la vie à toutes ses créatures, & prépare la nourriture aux petits des corbeaux qui l'invoquent. Delà cette tendre bienveillance, ce généreux désintéressement, cette bienfaisance attentive & délicate qui se communique à tout ce qui l'approche, & dont l'histoire de l'ancien peuple de Dieu nous fournit de si attendrissants exemples. Je ne rapporterai que celui de Booz : en entrant dans son champ, disent les livres saints, il aborda les moissonneurs, en disant : *Que le Seigneur demeure avec vous, mes enfants !* Et ils répondirent : *Que le Seigneur vous comble de ses bénédictions !* En même temps il aperçut une femme étrangère qui glanait

dans ses moissons. Et ayant appris de ses serviteurs qu'elle étoit venue du pays des Moabites avec Noëmi la belle-mère : *Ecoutez, ma chère fille, lui dit-il ; ne songez point à glaner dans d'autres champs que le mien, & joignez vous à mes enfants ; je veux que vous partagiez leurs repas, & que vous vous désaltériez de la même eau que vous leur verrez boire. On m'a raconté la manière dont vous avez agi envers Noëmi, après la mort de son fils, votre époux, & comme vous avez quitté vos proches & le lieu de votre naissance, pour la suivre chez un peuple qui vous étoit inconnu. Que le Seigneur bénisse vos grands sacrifices, & puissiez vous recevoir une pleine récompense du Seigneur Dieu d'Israël, vers qui vous vous êtes réfugiée, & qui vous a recueillie sous ses ailes. Ensuite il dit en secret à ses moissonneurs : Je veux que personne ne dise à cette enfant, rien qui puisse l'affliger, ou lui causer de la honte. Vous ferez en sorte de ne vous appercevoir pas qu'elle fait la trace de vos travaux. Et même vous détacherez à dessein*

des épis de vos gerbes , afin qu'elle les ramasse sans rougir. . . Où trouver , Philémon , des traits de délicatesse & de sentiment , qui approchent de celui-ci ? & quel lecteur , même naturellement froid & peu sensible , peut retenir ses larmes , en s'arrêtant à de pareilles images ?

» O innocence des champs ! ce n'est qu'au fond de vos douces & paisibles retraites , que l'homme sent bien son cœur. Nous ne trouvons que là la vraie gaieté : & c'est la gaieté qui nous rend bons , obligeants , désintéressés & généreux. La tristesse , l'humeur austère & mélancolique , sur-tout lorsqu'elle nous vient de nos ténèbres , de nos incertitudes , de notre impiété & de nos remords , éteint en nous toute bienveillance. Rien n'est si dur que ce qui se hait soi-même. Le séjour de la campagne , si propre à réveiller toute la bonté & toute l'humanité de celui qui y porte une *ame pleine de son immortalité* , augmente dans l'homme sans foi & sans espérance , son indifférence à tout bien , parce qu'il n'y trouve que des sujets de

réflexions inquiétantes & noires. Tout est funèbre pour lui dans la nature. Plus il s'y compare aux objets qu'elle expose à ses regards, plus il frémit de se trouver si petit & si passager, au milieu de l'immortalité universelle. Il ne voit que son espèce, que la terre n'ait pas la vertu de conserver, ou de faire regermer de sa destruction. Tout ce qu'elle reçoit dans son sein, n'y descend que pour revivre. L'homme seul y est jeté pour ne jamais reparoître, & pour s'enfoncer davantage dans la mort.

» Ainsi ; tandis que le théâtre vivant & majestueux de la nature accable l'ame de l'insensé, de pensées mornes & désolantes, l'heureux & modeste disciple de la Religion, n'y découvre de tout côté que des symboles & des traces de son excellence & de sa perpétuité. Il n'apperçoit par-tout que la figure & la prophétie de sa haute destinée ; & l'idée de tant de morts qui dorment dans la poussière de la terre, cette idée si chagrine & si meurtrière pour l'impie, n'est pas pour lui une image plus affligeante, que la vue d'un champ que

son cultivateur vient d'ensemencer. Il voit les hommes tomber les uns sur les autres dans les tombeaux, du même œil dont il voit une semence précieuse & pure tomber dans les sillons de la charrue. Un cimetière est à ses yeux un champ dont l'intérieur renferme plus de vie, qu'il n'en réside dans le sein des plus fertiles prairies, & où les germes qui y reposent, ne se développent plus lentement, que parce qu'ils doivent produire des substances inaltérables & éternelles.

n. Quel ordre de choses, Philémon ! L'homme, en s'y arrêtant, ne se sent-il pas sollagé de l'oppression de son plus violent désir ? & si quelqu'un ne l'avoit que rêvé, ne se trouveroit-il pas malheureux de s'être réveillé ?

n. Si le grain de froment qui tombe en terre, dit Jésus-Christ, ne s'y défout & n'y meurt, il y reste tout seul, & ne peut se reproduire & se multiplier. Mais s'il y est comme perdu & anéanti, en l'en venant resserrer sur une tige pleine de vigueur & de grâces, & apporter avec lui les plus

éclatants témoignages de la force qu'il a contractée dans les entrailles de la terre. Voilà donc ce songe sublime, devenu la vérité la plus ravissante & la plus nécessaire à tout le genre humain. Car c'est nous que ce langage de l'Homme-Dieu regarde. Voilà le système de la Religion enchaîné à celui de la nature. Voilà l'unité du grand dessein de Dieu exposée dans un jour qui éclaircit tout, & qui nous dévoile la raison de tout. Voilà l'explication de la force inconcevable de notre volonté, & de notre implacable effort pour vaincre notre néant & pour durer toujours.

« Saint Paul, le plus profond interprète de la Philosophie de Jésus-Christ, remonte à ce caractère de la constitution humaine, pour nous faire admirer celui des promesses de l'Evangile. Et lorsqu'il dit : *Nous ne voulons pas être diminués & dépouillés ; mais nous cherchons à nous augmenter & à nous revêtir davantage ; afin que ce qui est en nous un principe qui nous pousse vers la mort, soit absorbé par la plénitude & la*

*totalité de la vie* (1); il nous peint, en parlant ainsi, d'après ce qu'il y a de plus intime à toute l'espèce humaine; & voilà l'homme dans toute la vérité & toute l'énergie de sa nature.

» Par cette réflexion puisée dans la source de nos plus vives passions, l'Apôtre de la Foi nous conduit à reconnoître les mystères les plus profonds, en lumineux Philosophe, & peut nous défier de rejeter les espérances du Christianisme, sans nous dénaturer nous-mêmes, & sans démentir notre conscience, notre cœur, & le cri de tout l'univers.

» *O mes frères ! je vous révèle ici le plus grand & le plus glorieux des mystères. Nous mourrons, il est vrai ; mais nous sortirons de nos tombeaux ; pour ne plus mourir. . . Insensé ! vous demandez comment ce qui est mort, pourra revivre ! Regardez autour de vous ; interrogez la nature. Tout ce que vous y voyez de si vivant & de si vigoureux, n'est-il pas le*

---

(1) II. Cor. V, 4.

fruit de la corruption & de la mort ? Le grain que vous jetez dans la terre , n'y va-t-il pas mourir ? & le voyez-vous reparoître & se reproduire , avant qu'il ne se soit comme anéanti & perdu dans la poussière ? Telle est la Résurrection des morts. Nos corps ne s'engloutissent pas dans les abîmes de la terre , pour s'y perdre sans retour. Ils sont semés dans son sein , pour s'en élancer un jour pleins de force & de vie. Ils sont semés dans un état de corruption ; ils sortiront de terre incorruptibles & inaltérables. Ils sont semés dans un état d'abjection & de faiblesse ; ils se releveront environnés d'une gloire & d'un éclat tout divin. Ils sont semés froids & immobiles ; on les verra reparoître revêtus d'un caractère de splendeur , de mobilité & d'immortalité qui surprendra toute la nature. Alors le genre humain triomphant de tout le pouvoir destructeur de la mort , lui dira : *ô mort ! où est maintenant ta victoire.* (1) ?

---

(1) 1. Cor. XV, 35, 36, 42, 43, 51, 55.

» Si quelqu'un s'opiniâtre à méconnoître dans cet ordre d'idées, l'ancien système du cœur humain, & la manifestation distincte de ce que l'homme cherche depuis l'origine du monde, dans la confusion de ses pensées & de ses passions, tout est encore chaos pour lui dans l'univers & dans son ame; & il ne fauroit jouir de rien sur la terre, si ce n'est de ses profondes ténèbres, & de ses turbulentes incertitudes. Un vrai Philosophe doit être frappé de voir comme la Foi ne fait que remplir & compléter ce que les siècles les plus grossiers & les plus aveugles outdissoient déjà dans le désordre de leurs idées & de leurs mœurs. Dès lors, l'homme possédé du besoin d'appaiser sa passion d'être & de durer, & jaloux de la stabilité de tout ce que la nature nourrit & reproduit sans cesse, s'efforçoit de se crayonner quelque chose de semblable à ce que la Religion nous a depuis si magnifiquement annoncé; & il se consoloit de l'impuissance de se prendre & de se fixer au vrai infini, en se repaissant de

fiCTIONS & d'images qui flattoient ou amusoient son vif désir d'être immortel. Rien ne lui étoit si doux que de se figurer des corps humains subitement changés en des arbres pleins de vigueur, des cœurs palpitants sous une écorce impénétrable, & des mains qui s'étendoient en des rameaux toujours fleuris. Ne font-ce pas là, Philémon, des traces antiques & informes de la destination de l'homme à être tel que le Christianisme le fait ? Ne voit-on pas, dans l'irrégularité de toutes ces illusions, la recherche détournée, mais distinctement marquée, des espérances que Jésus-Christ est venu depuis apporter au monde ? Et ne peut-on pas dire ici, que les plus extravagantes fables servent à faire éclater & triompher la vérité ?

» Ainsi, Philémon, en contemplant la beauté des champs dans la lumière de la Foi, votre joie sera parfaite & pure, parce que vous n'aurez plus rien à envier à la nature ; qu'au contraire, vous la trouverez interdite de votre grandeur & de votre supériorité sur elle ; & que la force de durer & de repro-

duire tout ce qu'elle engendre , ne sera plus à vos yeux que l'ombre de l'énergie qui réside en vous , que l'image de votre excellence , & la figure de votre éternité. Elle vous dira par-tout : *Je suis destinée à finir : & toi , auguste rejetton de l'infini , tu ne peux périr , & tu demeures à jamais.* Vous vous trouverez même plus ancien qu'elle , si vous savez pénétrer toute la hauteur du dessein de Dieu , & appercevoir votre co-éternité avec l'Être infini. Car c'étoit sur l'accomplissement de ses vues sur l'homme , qu'il avoit réglé dans la profondeur de son conseil & de son éternelle solitude , les loix de la nature , & l'ordonnance de tout l'univers ; & vous pourrez vous approprier dans le sens le plus étendu & le plus vrai , ce que *le Verbe du Dieu Très-Haut* nous dit de son unité avec le Créateur adorable de tous les êtres : *L'Eternel m'a possédé dès le commencement de ses grands desseins , & dès les siècles antiques qui ont précédé de si loin la formation de la terre. J'étois présent devant son trône , lorsqu'il traçoit*

*dans les vuides espaces , la route que suivroient le soleil & les astres. Il n'avoit pas encore posé les montagnes sur leurs bases profondes ; on ne voyoit pas encore les côteaux élever vers le ciel leurs masses énormes , ni les vallées s'étendre en prairies , en champs & en bocages ; l'onde claire des fontaines ne jaillissoit pas encore du sein des rochers & des cavernes , la main du Tout-puissant n'avoit encore ni affermi la terre sur ses fondements , ni creusé le bassin du vaste abîme : & dès-lors j'étois conçu dans sa pensée & je figurois avec lui le plan de la création , dans les ténébreuses régions du néant.*

» Comment pourrez-vous contenir les transports de votre admiration & de votre joie , lorsque vous promenant entre les côteaux où vous verrez mûrir les doux fruits de la vigne , & ces riches plaines couvertes des épis qui apportent à l'homme son pain & sa subsistance de tous les jours , vous reconnoîtrez dans ces deux sources de force & de vie , les deux éléments de l'auguste & touchant mystère qui fait cit-

culer dans nos veines & dans nos membres, l'incorruptibilité de Dieu, & où nous allons incorporer à nos foibles organes, tout le caractère de sa gloire, de son immutabilité & de son infinité? De quel éclat & de quelle magnificence la Foi ne fait-elle pas ici briller la nature? O champs! ô collines! il est donc vrai que vous intervenez dans le profond & éternel conseil qui nous destine à revoler un jour, à travers tous les débris de l'univers renversé, dans les immensités de cette grande puissance où rien ne peut mourir; & que c'est de vous que nous vient, avec la substance naturelle de notre douloureuse mortalité, *le pain mystérieux*, & *le calice béni* qui nous font vivre éternellement! Tours antiques & vénérables qui portez en triomphe dans les aits le signe auguste du salut du monde! oui, ce que nous allons adorer & recevoir en nous-mêmes dans vos enceintes paisibles & majestueuses, nous le voyons, pour ainsi dire, s'engendrer & se préparer dans nos vallées & sur nos montagnes. Ainsi, par une dispensation profonde de l'in-

finie sagesse, la Religion nous insère dans la substance & l'indésistibilité de Dieu, en consacrant & en rendant divin ce que la nature produit pour nourrir notre corps terrestre; de sorte que la Religion renferme dans la majesté de son spectacle, toutes les richesses de la nature; & que la nature s'embellit par-tout de la grandeur & de la magnificence de la Religion. Quel concert! quelle unité! O Evangile de Jésus-Christ! malheur à ce'ui qui ne voit pas tous les rayons de l'éternelle vérité, reluire dans votre enseignement!

» Vous ne pourrez donc plus faire en pas dans ces lieux innocents & tranquilles, sans rencontrer les symboles & les gages de votre grandeur & de votre (1) divinité. Les choses les plus imperceptibles, qu'on foule aux pieds sans les remarquer, deviendront pour vous des objets élaqués & sublimes, où vous puiserez les plus solides réflexions, & les plus doux sentimens. L'esprit de la Foi a la vertu de

---

(1) Ce mot n'est pas trop fort pour qui a une juste idée du véritable dessein de la Religion.

dilater ce qui ne paroît rien, & de donner un grand sens à ce qui ne réveille aucune idée dans les esprits dissipés & vulgaires.

» Voyez-vous, Philémon, ce fragile insecte qui se roule si lentement & si péniblement sur cette feuille tremblante dont il se nourrit ! Quelle frappante image de la foiblesse & du néant ! mais il vous offrira un symbole encore plus sensible de la destruction & de la mortalité, si vous le suivez dans les vicissitudes auxquelles la nature l'affujettit. Car, après avoir ainsi rampé durant un peu de temps autour de la plante qui le soutient, il deviendra immobile, s'enveloppera & s'enfvelira dans les ruines de lui-même : il se fera un tombeau de sa propre dépouille ; il n'y paroîtra plus aucune trace de chaleur & de vie. Ce ne sera plus qu'un peu de boue, qu'on ne soupçonneroit jamais capable d'acquiescer le mouvement & la vie. Les pluies, les frimats & les neiges de l'hiver, sembleront achever & rendre irrévocable la proscription de cette substance

rance si voisine du néant , quoi qu'elle possède toute sa vie. Cependant , aussitôt que les premiers rayons d'une saison qui ranime & renouvelle tout sur la face de la terre , seront venus échauffer cette écorce , ce sépulcre depuis si long-temps fermé , vous le verrez s'entr'ouvrir par mille gradations douces & sagement ménagées ; & tout-à-coup il s'en élancera un nouvel être tout radieux , qui ira déployer dans la hauteur des airs , les riches couleurs de ses ailes éclatantes.

» Peut-on se dissimuler ici la frappante ressemblance qui rapproche le langage de la nature , de celui de l'Évangile ? & ne doit-on pas reconnoître avec des transports de reconnoissance & de joie , que Jésus-Christ n'a fait , pour ainsi dire , que nous expliquer ce que toute créature apprenoit à l'homme avant lui , & substituer une expression plus familière & plus distincte , à tous les symboles vivants & palpables dont le spectacle de l'univers nous décrivoit déjà notre destinée ? O, Philemon ! oui , tous les effets de la nature , sont

la peinture ébauchée de l'état où l'homme est appelé, & les Hiéroglyphes antiques & vénérables de sa grandeur & de son éternité. La Nature & la Foi ne composent qu'un même profond & vaste système de philosophie, dont l'homme est le centre & l'objet. Ce que celle-ci vient nous révéler à découvrir, l'autre nous l'a voit enseigné de tout temps en paraboles ; & tout ce que le ciel & la terre renferment dans leurs immensités, se lie, s'accorde & se concerte dans l'unité & la vérité de l'Évangile.

« Prosternez-vous, Philémon, avec la profonde religion d'une âme enivrée de la sagesse & de l'harmonie des œuvres de Dieu, toutes les fois que vous passerez devant cette Croix plantée sur la colline, & qu'un bouquet d'arbres touffus couronne de ses épais rameaux. Regardez-vous alors comme posé devant le seul objet qui fasse la grande & véritable gloire de l'univers, & qui soit capable de vous expliquer dans toutes leurs profondeurs, les rapports éternels qui subsistent entre

Dieu, le monde & les hommes. Le Philosophe profane qui, malgré tout l'appareil d'observation, de science & d'étude dont il s'enveloppe, ne verra jamais autour de lui que du vuide & des masses, s'indigne de rencontrer ce signe auguste de la communication & de l'unité établies entre le ciel & la terre, & n'y voit qu'un monument choquant de superstition, qui défigure la majesté de la nature. Mais vous, Philémon, qui êtes plus solidement & plus incontestablement philosophe, vous comprendrez que ce n'est que par la Croix de Jésus Christ que tout s'accorde, se correspond & se soutient dans l'économie du temps & de l'éternité; que tout dissonne, se heurte & s'entre-choque, si vous retranchez ce trophée d'une toute-puissance & d'une sagesse attentives à maintenir l'unité d'excellence entre Dieu & l'homme; & que la Croix est aussi nécessaire à l'univers, que le soleil, que les montagnes & les fleuves.

» Car le mystère de la Croix, si nous faisons l'envisager par son rapport avec la

totalité des plans de Dieu, n'est que l'expression de sa résistance à toute cause qui détruit en nous l'infinité qu'il nous a communiquées par son Verbe. C'est pour cela que Saint Paul, qui nous parle toujours en profond Philosophe, appelle la Croix, le mystère de *la force de Dieu*. Jésus-Christ, comme consubstantiel à Dieu, possède l'excellence infinie. Comme semblable à l'homme, & comme *participant de sa chair & de son sang*, il lui fait partager & lui approprie son infinité. Comme immolé sous le double caractère qui distingue sa personne adorable, il rend perpétuelle & intarissable la source de notre génération divine; de sorte que, pour emprunter le langage d'un ancien Prophète, *par la mort du Christ, l'iniquité est anéantie & la justice éternelle amenée sur la terre*, en ce que jusqu'à la fin des siècles, l'homme dégradé retrouvera sa grandeur dans la Croix, devenue l'unique racine de toute vie divine, le soutien toujours subsistant de la grande gloire de Dieu au milieu de la terre, & l'éclatant triomphe

dé la sainteté éternelle , sur la corruption humaine.

» De cette sorte, tout le bois des forêts est béni & consacré par le mystère de la Croix, comme tous les pampres des côteaux & tous les épis des vallées sont sanctifiés par le miracle qui s'accomplit & se perpétue dans nos temples ; & toute la nature réfléchit la splendeur & la majesté de la Religion.

» C'est ainsi , Philémon, que tout prend un nouveau caractère & de nouvelles couleurs , pour l'homme qui a appris à tout regarder dans la lumière de Jésus-Christ ; & que le même coup de la grace divine qui nous crée un autre cœur, nous crée en même temps d'autres yeux & un autre univers.

» Oh ! que vous goûterez de vraies délices à vous confondre avec ce bon peuple qui vous admire & qui vous aime , dans l'obscurité du rustique sanctuaire où il va offrir ses vœux ingénus & innocents ! Et combien vous sentirez votre ame s'élever & s'étendre à la vue de l'impression que fait

sur ces cœurs religieux & sensibles, la voix du Pasteur qui leur annonce *les vérités du Royaume de Dieu* ! Comme tout parle en eux du besoin qu'ils ont des consolations & des espérances de la Foi ! Quelle avidité d'attention ! quelle attitude ! quel regard ! que la Religion déploie, dans ce spectacle, un grand & sublime caractère ! & quel Philosophe même obstiné dans l'impiété, ne fera des vœux contre le malheur de voir l'esprit d'incrédulité gagner nos campagnes, en voyant l'empressement & la joie naïve avec laquelle ces hommes simples & incultes, interrompant tous leurs travaux, & oubliant leurs peines domestiques, volent au temple pour s'y remplir de Dieu, & se dilater dans le doux espoir de connoître un jour le repos & le bonheur ?

» J'ai exercé autrefois, Philémon, le ministère évangélique dans un hameau où j'avois été précédé par un Pasteur digne des siècles apostoliques, & où résidoit un Seigneur qui honoroit l'humanité par sa bienfaisance, & la Religion par les exem-

plus des plus héroïques vertus. Sans doute  
 le ciel avoit réuni ces deux hommes dans  
 cette Paroisse champêtre, pour y con-  
 server un modèle de ce qu'étoient les Chré-  
 tiens à la naissance de l'Évangile. Jamais  
 je ne vis la Religion briller, comme en  
 ce lieu, dans toute la gloire de son triom-  
 phe. Partout, l'image touchante de la paix,  
 de la joie, de la concorde & de la tendre  
 piété, produisoit dans mon ame les émo-  
 tions les plus douces. Ici, le Laboureur  
 appuyé sur sa charrue, unissoit sa voix au  
 ramage des oiseaux qui voltigeoient autour  
 de lui, & répétoit les saints cantiques qu'il  
 avoit entendus dans son temple. Là le mo-  
 deste Artisan s'encourageoit contre la fati-  
 gue & la continuité importune des tra-  
 vaux, par la vue de ce grand Dieu qui  
 voit tout, qui nous compte tout, qui nous  
 garde le précieux dépôt de nos souffrances  
 & de nos œuvres, pour les couronner bien-  
 tôt de tous le poids éternel de sa gloire & de  
 son immortalité. Ici, la mère de famille,  
 au milieu de ses jeunes enfants, exerçoit  
 leurs langues bégayantes à invoquer le

*Père qui est dans les Cieux, & contem-  
 ploit dans ce qui étoit sorti de son sein,  
 ce qui devoit vivre éternellement dans le  
 sein de Dieu. Là, le Vigneron épuisé sur  
 les côteaux brûlants, & se désaltérant dans  
 l'onde pure qui serpenoit autour de lui,  
 soupiroit après ce torrent de délices préparé  
 dans la maison du Seigneur pour enivrer  
 à jamais ceux qui auront été sur la terre  
 éprouvés par la tribulation. Enfin, j'ai vu  
 les vieillards mourir sans trouble & sans  
 remords au fond de leurs chaumières,  
 bénissant de leurs mains desséchées & trem-  
 blantes, leurs tendres familles, & en di-  
 sant à leurs enfants éplorés autour de leurs  
 couches pauvres & austères, ce que disoit  
 Tobie expirant à l'unique rejetton qu'il lais-  
 soit après lui : *Nous vivons maintenant, il  
 est vrai, dans la pauvreté & dans la peine :*  
*mais que nous posséderons de grands biens,*  
*si nous craignons Dieu, & si nous demeu-*  
*rons fidèles à la pratique de ses saints*  
*préceptes ! Car nous sommes les enfants des*  
*Saints ; & nous attendons cette bienheu-*  
*reuse vie promise à ceux qui persévèrent**

*dans la sainteté de l'alliance conclue avec la race d'Abraham ».*

---

## C H A P I T R E X.

*Les derniers jours de l'homme religieux.*

**I**C I finit le recueil de Philéon. Ce qui suit y a été ajouté après sa mort , de la main de son fils.

« Mon père lut & médita tous les jours de sa vie , les sages enseignements qu'il avoit reçus de l'homme qu'il appelloit *l'oracle de son cœur*. L'habitude de se pénétrer de la solidité & de la beauté de la Religion , avoit tellement augmenté la sensibilité naturelle de son cœur , qu'on voyoit ses yeux s'humecter , toutes les fois qu'il se recueilloit dans la prière , ou qu'il vouloit parler de Dieu. J'étois assez ordinairement le compagnon des promenades qu'il faisoit dans les alentours du hameau. Car l'affoiblissement de sa santé avoit déterminé son médecin à lui prescrire de

rester à la campagne. Mon fils, me dit-il un jour que nous respirions ensemble l'air pur des bois, je m'apperçois que toute ma maison se fait une sérieuse étude de me distraire de l'idée de ma fin. Je dois à votre tendresse pour moi, de vous dire que cette vaine prudence m'afflige, & que je désire qu'on me laisse jouir sans trouble, de ma plus douce & de ma plus consolante pensée. Oh ! qu'on est malheureux, mon fils, lorsqu'on se trouve réduit au triste besoin de s'étourdir sur l'inévitable nécessité de mourir ! Et qu'il est glorieux pour la Religion, que ce ne soit que dans son sein, que la mort est un bonheur ! L'impiété qui a contesté & obscurci toutes les vérités qui troublent le vice, doit bien regretter de ne pouvoir nier la mort. Si elle avoit pu affranchir le monde de la croyance du trépas, il n'eût rien manqué à ses mesures & à ses combinaisons, pour rassurer toutes nos passions & pour éteindre tous nos remords. Sans doute cette vérité n'eût pas manqué d'être renvoyée, comme tant d'autres, dans la classe des

idées superstitieuses, si le genre humain ne devoit mourir, que comme il doit résusciter, & qu'on n'eût encore vu personne descendre dans le tombeau. Mais l'incrédulité ne peut rien, où l'expérience vient appuyer la révélation; & elle nous manque dans le point où notre corruption a le plus besoin qu'on lui adoucisse sa honte & ses frayeurs. L'irréligion grossit même les horreurs qui couvrent les sépulcres des hommes, & double, pour ainsi dire, notre mort, en nous ôtant nos espérances, sans nous ôter nos craintes. Le Chrétien seul ne voit sa destruction nulle part; lui seul trouve la certitude & la preuve de sa stabilité, jusques dans le fond de ces abîmes & de ces ténèbres souterraines qui ont englouti toutes les générations de l'univers. ....

» Tandis qu'il parloit ainsi, nous avançons vers une vallée spacieuse & profonde, où les voyageurs respirent sous un ciel plus éclairé & plus ouvert, sans être encore sortis néanmoins de la vaste enceinte de cette épaisse forêt. Là, entre deux coll-

nes coupées en amphithéâtre , & hérissées de buissons odoriférants , l'on apperçoit les ruines d'un antique monastère , célèbre en son temps par la haute vertu des hommes divins qui habitoient ces déserts. Du milieu de ces débris épars & couverts d'une mousse blanchie & desséchée par le temps , s'élève en voûte une sorte de Basilique toute construite d'ossements humains , recueillis , sans doute , du fond de ces anciens tombeaux , pour inspirer aux passans des pensées graves & salutaires , & exposer à leur vénération , les restes sacrés des élus de Dieu qui étoient venus planter la Croix de Jésus-Christ dans cette vallée solitaire. On lisoit au-dessus d'un autel dressé dans l'intérieur de la grotte , & composé aussi d'ossements rapportés les uns sur les autres, cette inscription tirée des livres saints : *EXULTABUNT DOMINO OSSA HUMILIATA.* Les os humiliés dans la poussière , se ranimeront & tressailleront de joie devant le Seigneur. Et sur le contour de la voûte, on voit ces mots empruntés de l'un des cantiques que l'Eglise a con-

facrés à la gloire de ses Martyrs : *SUNT HÆC PLENA DEO PIGNORA.* *Tout est ici plein de Dieu.* Mon père, en me montrant ces religieux & vénérables monuments que je n'avois jamais vus, me parla ainsi :  
« Mon-fils, c'est ici que je viens étudier la sagesse, & que j'apprends à mourir. Toutes les fois que vous m'avez vu sortir seul, je me transportois en ce lieu, pour interroger ces tombeaux, ces ruines & ces arides déponilles que la main des hommes a voulu convertir en un temple, comme pour les préparer à recevoir le souffle divin qui les doit réveiller & les faire entrer dans la construction du Temple de l'éternité. Voyez comme des milliers d'arbrisseaux sauvages croissent à travers ces monceaux de têtes immobiles, & comme leurs branches flexibles s'enlacent dans les cavités de ces os calcinés par la longueur des siècles. Ne croiroit-on pas que la nature impatiente veut anticiper sur le miracle de la Résurrection, & qu'elle cherche à répandre ce qu'elle a de chaleur & de vie dans tout ce qu'elle trouve

de froid & de mort sur la terre ? Mon fils ! non, mon ame ne tient pas au charme des idées que lui inspire ce silencieux & auguste spectacle. Il me semble que cette immobilité & ce profond silence qui annoncent l'empire de la mort, sont le présage majestueux, & le signal auguste du prodige qui va reproduire & ranimer tous ces débris humains. Plus je contemple ces monceaux d'ossements & de ruines d'hommes entassées & confondues avec le limon de la terre, plus j'aspire à augmenter bientôt moi-même la multitude de ceux que les reptiles & les vers dessèchent au fond des tombeaux. Oh ! que Dieu est grand, mon fils, lorsque du haut de son trône incorruptible, on le voit attendre que la corruption ait épuisé toute sa force pour nous anéantir, & qu'il se prépare à souffler sa vie & son éternité sur les générations réduites en poussière !

« Hélas ! cette promenade si délicieuse pour le cœur de mon père, & si douloureuse pour le mien, ne précédoit sa mort que de neuf jours. Nous retournâmes

encore deux fois dans ce lugubre lieu. L'attitude & le regard de mon père, dès qu'il étoit arrivé devant ces anciennes catacombes, avoient je ne fais quoi de sublime & de divin qui se communiquoit à mon ame, & qui changeoit en une sorte de culte religieux, tout le sentiment de ma douleur & de ma tendresse.

n La dernière fois que nous visitâmes cette solitude, il demeura deux heures prosterné devant la grotte, dans l'immobilité d'un grave & profond recueillement. Son visage étoit enflammé, & ses yeux mouillés de pleurs. Mon fils, me dit-il en se relevant, mon ame vient d'éprouver une joie & une douceur qu'on ne peut comparer à rien de ce qu'on appelle plaisir & contentement sur la terre, en méditant ces paroles du livre de Job : *Je fais que mon Rédempteur est vivant, & qu'au dernier jour je sortirai du fond de la terre ; que je me retrouverai pourvu de mes organes, & que je verrai mon Dieu de ces mêmes yeux dont je regarde maintenant ce qui est devant moi. Voilà le doux espoir qui*

*repose dans mon sein.* O mon Dieu ! comment a-t-il pu arriver qu'une Religion si riche dans les dons qu'elle nous fait , ait pu rencontrer un seul ennemi de sa vérité & de ses promesses ?

» Mon père ne survécut que de cinq jours à ce dernier pèlerinage. Comme il sentoit que le décroissement de ses forces ne lui promettoit plus qu'un très-court intervalle de vie , il en voulut consacrer tous les instants à achever l'œuvre de ses expiations , & à se recueillir dans la méditation de l'éternité. Mes enfants , nous disoit-il , lorsque nous paroissions devant lui , Dieu accorde une mort bien douce à un homme qui méritoit tous les châtimens de son éternelle justice. Ah ! ne pleurez pas sur moi ; car mon cœur nage dans la joie : mais pleurez sur le malheur de ceux qui meurent sans avoir connu la beauté de la Religion. Pesez bien ces sublimes paroles de notre cher & commun maître : *Celui qui vit , & qui croit en moi , ne mourra jamais.* O tendre & adorable libérateur de tous les hommes ! j'entends

ce mot ravissant retentir jusqu'au fond de mon cœur , & je sens qu'à mesure que je m'avance vers l'instant du dernier de mes soupirs , tout mon être ne fait que s'incliner vers les bras ouverts de mon père immortel , & qu'il va tomber dans la perpétuité de sa lumière. Toutes mes puissances répondent avec transport à ce divin langage des anciens oracles du Seigneur : *Voilà que votre Dieu va vous faire entrer dans son profond repos. Il va pénétrer votre ame de toutes ses splendeurs ; & un jour il délivrera vos os de leurs obscures prisons , pour leur faire réfléchir l'éclat de sa gloire.* Quels mots , mes enfants ! Comment ne meurt-on pas d'admiration & de joie , en les méditant ? Ils composent le cantique que la Religion entonnera dans peu de jours sur ma froide , mais immortelle dépouille , au moment où on la déposera au milieu du temple. Songez alors , mes enfants , aux délices pures que votre père goûtoit en les repassant dans son esprit ; & que votre foi soit toujours plus grande que vos regrets. Crai-

gnez Dieu , mes enfans , étudiez bien la Religion , aimez les hommes , plaignez les méchants , foyez bons & indulgens envers tous , chériffez les pauvres , & n'oubliez jamais que votre père ne fut heureux que par la vertu.

» Il reçut les dernières consolations de l'Eglise dans une sorte de ravissement & d'ivresse que je n'entreprendrai pas de décrire. Il tomba aussi-tôt dans un profond assoupissement. Après une heure d'immobilité dans cette sorte de léthargie , je vis ses yeux s'ouvrir. Je m'avançai , en lui présentant une boisson préparée pour le moment de son réveil : *Mon fils , me dit il , je n'ai plus besoin que de Dieu seul.* Et il mourut en avançant vers sa bouche un Crucifix qu'il avoit toujours tenu serré dans ses mains.



## C H A P I T R E X I.

*Usage des récits & des instructions renfermés  
dans les précédents.*

**J**E reviens maintenant à vous, mon cher Ariste (1). Car, c'est pour votre instruction que j'ai recueilli & rassemblé en un corps de doctrine, les diverses circonstances de la vie de Philémon, & tout ce qu'il a laissé de solide & d'édifiant dans ses mémoires religieux qui ont fait le bonheur de ses dernières années, & dont le précieux dépôt m'est tombé entre les mains.

O Ariste ! Dieu vous a fait un cœur ami de la vérité ; & avec un esprit aussi juste, aussi pénétrant & aussi noble que celui dont la nature vous a doué, vous devez dédaigner toutes les misérables tergiversations dont la mauvaise foi s'enveloppe, pour éviter l'aveu de sa conviction

---

(1) Chap. II.

& de sa défaite. J'atteste donc ici votre conscience; & je vous fais le juge du nom qu'il faut donner au caractère, aux sentimens & aux principes qui composent le tableau de la conduite que Philémon a suivie dans les dernières années de sa vie. Certes, si ce n'est pas là être Philosophe selon toute la force & toute l'étendue de ce mot, il faut dire que la plus haute sagesse & la plus solide félicité n'ont rien de commun avec la Philosophie, & que le plus juste & le plus heureux de tous les hommes, est en même temps le plus inhabile à la recherche & à la connoissance de la vérité.

Je connois trop, Ariste, le monde au milieu duquel vous vivez, & l'ascendant tyrannique des habitudes où vous vous trouvez engagé, pour m'être attendu que la lecture des graves & austères vérités que j'ai exposées sous vos yeux, vous ramèneroit au sérieux des mœurs évangéliques. Il est vrai que Philémon étoit aussi éloigné de rentrer dans la voie de la Religion, que vous l'êtes maintenant vous-même,

& qu'il ne respiroit encore que la folie des passions les plus effrénées, un moment avant la révolution qui changea subitement son cœur. Mais ce sont là de ces coups extraordinaires du ciel, sur lesquels on ne peut compter, & qui procèdent de cette puissance impénétrable qui se plaît à nous étonner quelquefois par des miracles. En général, les hommes de votre caractère & de votre âge, sont trop superficiels & trop intéressés à s'étourdir, pour se laisser pénétrer de la lumière & de l'impression de la vérité. Il ne résulte jamais de la vue de ces images imposantes & majestueuses que la Religion expose à leurs regards, qu'un mouvement confus, qu'un propos vague de revoir toutes ces choses un jour. Le cœur & la conscience disent tout bas, ce qu'autrefois Agrippa disoit à Saint Paul : *Peu s'en faut que je ne devienne Chrétien*. Et comme lui, on passe la vie à s'évanouir dans l'illusion de ses passions insensées, & à lutter contre la raison & contre l'évidence des devoirs.

Mais ce que j'ai espéré, Ariste, en attendant que Dieu vous touche, c'est que vous n'ajouteriez plus au malheur d'avoir abandonné la vertu, le crime de fouler aux pieds la vérité; & qu'ayant fermé votre cœur à l'amour de la sagesse, vous deviendriez assez équitable, pour vous avouer à vous-même que vous avez fait une cruelle perte, & pour accorder au moins l'hommage de votre respect & de votre admiration, à une Religion que vous serez trop heureux de retrouver un jour, pour vous consoler dans son sein, de l'avoir profanée & outragée par le dérèglement de vos mœurs. N'est-ce point assez que votre cœur soit corrompu? Pourquoi chercher encore à rendre votre esprit complice du désordre de votre volonté, & oser sceller votre dépravation de toute l'horreur d'une incrédulité dont une ame innocente & pure ne fut jamais tentée? Est-il d'un bon esprit, de faire de ses inclinations perverses & de ses vices les plus rétrécissants, un système de raison & de philosophie? Quoi! parce que vous ne sauriez plus être mo-

déré, ni chaste, ni décent, ni souffrir d'assujettissement d'aucuns devoirs, il faut tout maudire dans le Ciel & sur la terre, attaquer l'Évangile, blasphémer Jésus-Christ, professer le mépris de la Foi, & parer votre déplorable corruption, du langage terrible de l'impiété ?

Ariste ! n'est-ce pas trop perdre à la fois, que de sacrifier avec la tranquillité & les douceurs de l'innocence, jusqu'à l'espoir de vous repentir un jour, & de mourir en adorant la vertu ? Quelle férocité, de s'obliger à la face du public, à repousser la Religion jusques sur le lit de la mort, & de vouloir que le monde prenne encore votre dernier soupir, pour la dernière expression de votre renoncement à Jésus-Christ & à ses promesses ! Ne sauriez-vous donc être malheureux & foible, sans désertir la Foi de vos pères, & sans chercher dans les ténèbres d'une philosophie affreuse & désespérante, le refuge de vos dissolutions ? Pourquoi ne pas fuir de naufrage où vous avez perdu la sagesse, le respect de la Religion, l'estime

qui est due aux gens de bien, & l'espérance toujours précieuse de redevenir juste & heureux ? Pourquoi ne voulez-vous rien laisser subsister de sain dans votre ame, lorsque vous la trouvez gâtée dans l'une de ses puissances ? & quelle est cette fureur de la dénaturer en tout, & d'y détruire jusqu'aux derniers germes des inclinations vertueuses ?

Savez vous, Ariste, quel est le caractère deshonorant qui distingue le siècle où vous vivez, de tous ceux qui l'ont précédé ? C'est qu'il est le seul où le vice ne puisse marcher sans l'impiété. Il fut un temps, qui n'est pas éloigné du nôtre, où le dérèglement des mœurs devoit se passer du secours de l'Irréligion. Il y avoit, comme aujourd'hui, des hommes voluptueux, sans frein, sans principes, incapables de tout bien, martyrs de l'ambition & de l'orgueil. Il y avoit aussi des génies supérieurs, de profonds & célèbres Philosophes, d'habiles Historiens, de grands Poètes, des Orateurs dignes des plus beaux siècles de la Grèce & de Rome. Et jamais ce mélange de cor-  
ruption

ruption & de lumières ne produisoit d'impies. Ou si quelqu'écrivain pervers osoit quelquefois hazarder le décri des vérités religieuses, la nation entière étoit épouvantée d'un tel attentat, & un chacun éprouvoit l'horreur qu'inspire la rencontre inattendue d'un monstre. On ne connoissoit que la distinction des bons & des mauvais Chrétiens; & l'abus de toutes choses n'étoit pas encore au degré qu'il falloit, pour former la classe des blasphémateurs. Dans tous les ordres de l'Etat, il y avoit des libertins, & des hommes justes, de grands Philosophes, & des hommes incultes, des beaux esprits, & de mauvais écrivains, des Académiciens illustres, & des talents communs. Mais tout le monde mouroit de la même manière; c'est-à-dire en confessant Jésus-Christ, & en apellant les secours dont la Religion console nos derniers moments. Alors on ne voyoit aucune porte se fermer devant le Pasteur qui se présentoit pour bénir le dernier soupir d'un mourant. Alors toutes les espèces de grands hommes, les grands

Princes, les grands Généraux, les grands Magistrats, les grands Auteurs, tous vivoient selon le pli que leur vertu ou leur foiblesse leur avoit fait prendre; mais ils finissoient tous par adorer la Religion & par se réfugier dans les mérites du Rédempteur; & personne ne disoit qu'un grand-homme qui mouroit ainsi, démentoit son caractère de grand-homme. Alors on ne voyoit jamais de scélérats blasphémer sur les échafauds, & rejeter les exhortations, les supplications & les larmes des Prêtres qui s'efforçoient de les toucher & de les sauver: encore moins se doutoit-on qu'un jour viendroit où l'on accorderoit le titre de Philosophe à ceux qui sauroient mourir publiquement sans foi & sans espérance. D'où vient une si étonnante différence entre deux siècles si voisins? Un seul homme a produit cette effrayante révolution. Un homme doué de tous les talens, mais dévoré de la passion de la gloire, a osé entreprendre de familiariser ses concitoyens avec la révoltante idée de confondre l'Évangile dans la masse méprisable des pré-

jugés & des superstitions populaires, afin d'être seul la cause du plus mémorable & du plus désolant changement qui pût arriver dans l'univers; c'est à-dire de l'extinction de tout sacerdoce & de toute Monarchie. C'est ce désir<sup>u</sup> absurde & farouche, qui a fait dégénérer en lui cette fécondité d'une imagination brillante, & cette force prodigieuse d'esprit & de courage qui l'auroient rendu le plus utile, le plus admirable & le plus aimable de tous les hommes, en une toute-puissance désastreuse pour aveugler & corrompre toutes les nations. Voilà la clef de tous les écarts, de tous les scandales & de tous les phénomènes philosophiques & impies qui immortalisent la dépravation & le délire du dix-huitième siècle.

Je vous le répète, Artiste; respectez la Religion, en attendant que l'âge, la réflexion, le dégoût du monde & la honte de vous-même viennent vous éclairer sur la nécessité de vieillir dans la pratique de la sagesse qu'elle nous commande, & réservez-vous le pouvoir de rentrer libre-

ment dans son sein, & d'en reprendre un jour les devoirs, sans que l'incrédulité puisse vous accuser de foiblesse, & vous reprocher une désertion. Tenez-vous donc toujours éloigné des pavillons de l'impiété. L'engagement qu'on y prend est trop violent & trop brutal; & il est au dessus des forces d'une ame vraie & honnête, d'y être fidelle jusqu'à la fin. En avançant en âge, vous sentirez vos passions s'affoiblir, & votre raison se dégager des puériles illusions qui l'offusquent. Vous éprouverez alors le besoin de vous renfermer dans des mœurs plus raisonnables & plus sérieuses. Un certain goût d'ordre, de vérité & de décence naîtra dans votre cœur, & vous repoussera, quoi que vous fassiez pour vous en défendre, dans la solide sagesse de l'Évangile. Si en ce moment où vous ne serez plus maître de vos remords, & où la beauté de la Foi se dévoilera devant vous dans tout son éclat, l'opinion publique vous compte parmi les *esprits philosophes*, & que le parti irréligieux s'attende à vous voir mourir en bra-

vant le ciel & les hommes , comment tiendrez-vous à la honte de rompre tout-à-coup avec lui , & de supporter ses dérisions & ses mépris ? Car toute l'histoire des impies se réduit & se résume en ce qu'ils ont abandonné la Religion par libertinage , & qu'ils persévèrent dans l'impiété par orgueil. Tel qui mourut , il y a peu d'années , dans son iniquité & ses blasphèmes au milieu de la Capitale , & environné de toutes les conquêtes de son génie corrupteur , seroit mort , peut-être , dans les larmes de la pénitence , si sa dernière heure l'eût trouvé au fond de sa maison des champs. O Ariste ! l'incrédulité a une origine trop vile , pour qu'il y ait de l'honneur à lui sacrifier irrévocablement notre repos. Dépouillé de la vertu , il n'y a plus pour vous qu'une ressource , pour adoucir votre conscience & consoler votre raison ; c'est d'adorer le Christianisme à travers toutes les ténèbres de vos déplorables habitudes , de toujours sentir que la dépravation de votre cœur & de vos sens ne peuvent rien changer à la nécessité de

reconnoître la vérité & la solidité de l'Evangile : c'est de soupirer quelquefois , du profond abîme de votre misère , après l'heureuse destinée des Chrétiens fidèles , & de laisser à votre ame , née pour admirer & chérir l'excellence de la doctrine de la Foi , la liberté de se plaindre à vous-même de la cruauté avec laquelle vous causez son malheur & sa perte : c'est de ne point abandonner les devoirs publics de la Religion , de fréquenter nos temples , de vous interdire tout discours impie , & de garder en tout cette retenue & cette bienfiance qui nous assure , jusques dans nos plus extrêmes foiblesses , des droits à l'estime & à l'amitié des plus austères gens de bien.

De tout temps , Ariste , la Religion s'est attendue à trouver des mourants qui n'auroient à lui offrir , en ce terrible moment , qu'une vie entière passée dans l'oubli de ses loix , & un seul instant de repentir. Mais l'incrédulité dans une ame née dans son sein , & sur qui elle avoit imprimé le sceau de ses promesses , surpasse

si fort toute vraisemblance , qu'elle semble avoir redouté de prévoir cette horreur , & que ses rites augustes ne renferment point de formules pour la réconciliation de ceux qui auroient abjuré Jésus-Christ. Elle prie de cette manière devant chacun des mourants: *Seigneur Jésus! reconnoissez votre créature que vous avez régénérée de l'eau & du Saint-Esprit, que vous avez marquée du signe de votre croix, que vous avez nourrie de la parole de votre vérité dans le sein de votre Eglise. Pardonnez-lui les égarements & les ignorances de sa jeunesse; oubliez ses anciennes iniquités, où l'a précipitée la fureur des mauvais d'sirs. CAR QUOIQ'ELLE AIT PÉCHÉ, ELLE NE VOUS A POINT RENIÉ; MAIS ELLE A CRU ET ESPÉRÉ EN VOUS, QUI ÊTES SON DIEU ET SON SAUVEUR.* Quels déchirements pour l'impie qui meurt en entendant un tel langage! & qu'il doit lui être affreux de voir qu'il ne puisse faire servir à sa consolation, un adoucissement & un motif d'espoir qui reste aux pervers les plus abandonnés!

## C H A P I T R E X I I .

*Conclusion.*

**M**AIS plutôt , Ariste , n'attendez ni la vieillesse , ni la mort , pour vous rétablir dans la possession de *la bienheureuse espérance*. Car celui qui persévère dans son dérèglement , en se promettant de se reconnoître un jour , donne encore un trop grand prix aux fausses jouissances du vice , pour que la conscience se trouve sincèrement consolée de cette perspective confuse & douteuse ; & il est bien triste de n'avoir que cette ressource à lui offrir , pour la rassurer dans ses frayeurs & ses remords. Vous n'avez que la certitude de mourir ; vous n'avez pas celle de vieillir. Tous les jours vous voyez tomber subitement à vos côtés , des hommes qui étoient aussi fondés que vous à compter sur de longs jours , & qui n'auroient pas manqué d'appeler à eux les Ministres de la Religion ,

s'ils avoient passé par les gradations lentes de la vieillesse & des maladies. Il me seroit aisé de vous troubler ici par des tableaux effrayants. Mais vous n'êtes ni dur, ni méchant. La Foi même subsiste encore toute entière au fond de votre ame, malgré le ton d'incrédulité que vous avez tâché de vous donner. Ce n'est qu'un rôle que vous avez pris, pour vous mettre au niveau des sociétés que vous fréquentez; & la seule chose qui vous manque pour rentrer dans la pratique du Christianisme, c'est de la résolution & du courage. On s'apperçoit même que le langage de l'irréligion ne vous est point naturel. Il y paroît toujours je ne fais quoi de si contraint & de si forcé, qu'on croiroit que vous ne voulez que complaire à ceux avec qui il faut vivre, & que ne vous sentant pas propre à être aussi hardi qu'eux, vous vous efforcez d'en emprunter l'apparence, pour avoir la paix.

Il n'y a donc que la foiblesse de votre cœur, qui soit un obstacle sérieux au changement de vos mœurs. Vous croyez que

c'est un terrible engagement, que de rentrer dans l'esprit de la Religion. L'idée de vous convertir contriste tous vos préjugés, & vous présente une image austère & lugubre à laquelle vous ne sauriez vous accoutumer. Tout vous paroît si froid, si grave & si monotone dans les mœurs de ceux qui vivent religieusement, que vous ne concevez pas qu'on puisse s'assujettir à cette sévérité de principes, ni comment on peut se résoudre à tous les sacrifices que l'Évangile impose. Je n'ai pas dessein, Ariste, de combattre ici une erreur aussi injurieuse à la douceur de la Foi & à l'excellence des dons qu'elle apporte à l'homme juste. Tout ce que j'ai écrit jusqu'ici n'a eu pour objet que de vous détromper de cette funeste prévention. Mais j'ajouterai à tant de démonstrations de l'injustice de vos allégations & de vos délais éternels, une considération qui vous est bien personnelle, & qui mérite bien que vous la pesiez avec la maturité d'une raison franche & sincère.

Vous ne pouvez plus vous cacher à vous-

même que votre genre de vie vous conduit à la perte totale de votre santé & de vos forces , & que vous dépérissiez sensiblement tous les jours. Dans la saison de la vie où toute constitution s'accroît & se fortifie , vous portez sur vos joues flétries & livides , tous les sillons de la plus défallante vieillesse , & vous êtes déjà plus semblable aux morts , que si un siècle s'étoit écoulé sur votre tête. Oh , que les passions où l'homme ne peut jamais se modérer , ont de force pour précipiter sa chute dans le tombeau !

Mais bientôt votre état deviendra plus inquiétant. Alors vous commencerez à vous effrayer & à sentir la nécessité d'appeller les secours de l'art. A quel traitement croyez-vous que vous soumettra celui à qui vous confierez le soin de votre rétablissement ? Au traitement de l'Evangile , Ariste : oui , votre Médecin va être pour vous un guide aussi sévère que Jésus-Christ. Il va vous prescrire les mêmes sacrifices , & vous faire adopter tous ces retranchements & toutes ces privations que vous

trouvez si impraticables , lorsque c'est la Religion qui les commande. On vous dira qu'il n'y a ni ressource , ni espoir pour vous, si vous différez d'un moment de renoncer aux habitudes qui ont causé la ruine de votre tempérament , & si vous ne vous sentez le courage de vous dévouer à la plus rigoureuse continence , & de garder la plus exacte sobriété dans l'usage de toutes choses. On ira plus loin encore : on exigera de vous jusqu'au sacrifice de vos pensées. On vous avertira que tout le succès des mesures qui vous seront prescrites pour votre guérison , est essentiellement attaché au soin que vous prendrez de vous faire une ame libre, tranquille, exempte de toute affection vive & turbulente , de toute idée , de tout désir, de tout ressouvenir, de toute image capable d'agiter & d'irriter vos sens. Ainsi , vous vous trouverez enchaîné à la croix , victime de l'abnégation , martyr de la pénitence , aussi crucifié au monde & à toutes ses passions , que les plus anciens & les plus saints disciples du Christianisme ; & cela par l'ordre d'un seul

homme, & par la seule force de l'autorité que lui donnera sur vous votre crainte de mourir. Ce n'est donc, ô mon Dieu! que quand c'est vous qui nous parlez, que tout nous paroît désolant & terrible. Ailleurs rien ne nous coûte : l'amour de la santé & de la vie nous fait tout immoler ; nous ne trouvons plus rien qui effraye notre courage ; & le monde est plein de créatures qui portent avec la plus étonnante constance tout le poids des préceptes de la Foi, sans se douter qu'elles ont déjà fait le plus difficile de l'œuvre du salut, & qu'il ne tient plus à rien qu'elles ne recouvrent, avec les avantages de la santé & d'une vie tranquille, toutes les espérances & tous les trésors de la Religion.

O Ariste ! celui qui connoît l'Évangile & les besoins de l'homme, doit ce témoignage à l'utilité universelle de l'enseignement de Jésus-Christ : c'est qu'il est autant la perfection de l'art qui guérit & qui répare nos corps, que des sciences qui agrandissent notre esprit, & des vertus

qui nous forment un bon cœur. Il n'est presque point de maladie qui n'ait son principe dans les excès proscrits par le Christianisme ; & dans la supposition où tous les hommes reviendroient à son esprit , on pourroit démontrer que de tous les maux & de tous les accidents qui nous conduisent aujourd'hui si brusquement au tombeau , les plus meurtriers & les plus terribles sont bannis de la terre , que la vraie Médecine est enfin connue , que les hommes vivront sains & heureux , que le trépas ne fera presque jamais que l'extrême maturité d'une douce & aimable vieillesse , & que la mort ne sauroit plus nous détruire, qu'en imitant la marche régulière & lente de la nature & du temps.

Tous ceux qui se sont convertis à Jésus-Christ , peuvent attester , Ariste , qu'ils possèdent le véritable régime d'où dépend la jouissance d'une santé constante , & que leur régénération pour la vie future , les a fait renaître aussi pour la vie présente. S'il en est qui ne survivent que de peu d'années à leur changement , c'est que le ravage

de l'intempérance & des passions fortes avoit tari en eux toutes les sources de la nature, & que la mort habitoit déjà au milieu de leurs organes épuisés. Mais, en général, il y a bien plus de vieillards dans la classe de ceux qui vivent religieusement, que parmi ceux qui se trouvent engagés dans l'agitation des plaisirs & dans le tumulte de la vie du monde. Dans ces retraites profondes où tant de disciples de la croix & de la pénitence se sanctifient dans le travail, dans les jeûnes & dans le silence, rien n'est si rare que de voir la mort frapper d'autres têtes que celles dont le temps a détruit jusqu'à la blancheur, & dont la nudité vénérable se penchoit depuis long-temps vers la tombe. Les maladies aiguës & violentes y sont aussi extraordinaires, que les morts subites ou prématurées. Tous vont à l'éternité, en suivant à peu près les mêmes gradations de décroissement. Le mal dont ils meurent n'a point de caractère marqué. Ils finissent plutôt qu'ils ne succombent, & parce qu'ils sont des hommes. Et c'est en

parlant à leurs frères, & en leur demandant pardon, qu'ils rendent leur dernier soupir. Vous ne voyez pas mourir ainsi, Ariste, ceux qui ont vécu dans le tourbillon & dans les inquiétudes des passions. Là, ce qui ne seroit ailleurs qu'une indisposition sans conséquence, devient tous les jours un symptôme sérieux & alarmant. Il ne faut qu'un léger accès de fièvre, pour porter l'embrâsement dans un corps où tout est sans cesse dans le trouble & la fermentation. On est effrayé de voir avec quelle rapidité la maladie enveloppe la victime. Hier, cet homme ne se doutoit pas qu'on pût être malade : aujourd'hui un feu dévorant consume ses entrailles; ce n'est plus du sang, ce sont des flammes qui circulent dans ses veines. Tout-à-coup la raison disparoît, la connoissance se perd, & l'imagination en délire ne laisse pas même espérer à ceux qui entourent le lit de cet infortuné, qu'il sanra qu'il meurt.

Jésus-Christ ne vous oblige donc, pour vous mettre à couvert de vorte perte éternelle, qu'à une rigueur que vous serez incessamment

samment forcé d'employer contre le danger de mourir. Quelle honte qu'on puisse lui reprocher de nous interdire ce qu'il y a de plus déréglé & de plus criminel dans les passions, lorsque la seule peur de la mort nous donne le courage de retrancher jusqu'à nos plaisirs les plus modérés & les plus innocents ! & quel aveuglement, de ne pas voir que l'Évangile est tout à la fois la règle éternelle de nos devoirs, & l'unique ressource de nos besoins ! *La piété est utile à tout*, dit Saint Paul ; *car elle nous assure le vrai bonheur pour la vie présente, en même temps qu'elle nous promet la souveraine félicité pour la vie future.* Mais malheureusement ceux qui n'ont point l'expérience de la vie évangélique, n'entendent pas le sens de ce langage ; & il n'y a que ceux à qui il est inutile de le répéter, qui soient capables d'en sentir toute la vérité.

Vous dites que rien n'est si affreux & si funeste au repos des hommes, que l'idée d'un enfer éternel ; & que cette seule image, si vous reveniez au Christianisme,

vous rendroit la vie insupportable. Mais ne vous séduisez pas , Ariste. Vous n'êtes pas délivré de cette terrible perspective , pour avoir adopté les mœurs & les formules impies de ceux qui ont abjuré la Foi ; cette croyance réside en vous avec toutes ses terreurs. Elle n'est même une horreur réelle , que pour celui qui sent en lui-même un vif intérêt de l'y détruire. Oui , votre conviction , ou du moins , un doute plus turbulent encore , éclate dans l'effort que vous faites pour détourner cette pensée. Il faut qu'elle vous soit bien à charge , pour avoir conçu & pour nourrir en vous un si violent désir de l'effacer dans votre ame. Vous êtes si peu revenu de cette ancienne croyance , qu'au fond de votre conscience vous êtes épouvanté , toutes les fois qu'on vous raconte le trépas imprévu de quelque libertin impénitent. On voit par les questions pressées que vous faites sur les circonstances de ces évènements , sur l'état , sur l'âge & la constitution de ceux qui en ont subi la fatalité , que vous

cherchez à acquérir des motifs pour espérer qu'il ne vous arrivera rien de semblable, & pour éloigner la crainte qui vous tourmente, d'être surpris aussi, sans avoir un instant à donner à la révision de votre philosophie & de vos principes. Connoissez mieux, Ariste, le caractère de vos dispositions intimes, & ne prenez pas pour de l'incrédulité, ce qui n'est que la révolte & le frémissement de votre haine pour tout ce qui menace vos passions. Il n'y a personne dans le Christianisme qui soit aussi importuné & aussi vivement affecté que vous, de l'idée d'un enfer. Car ce dogme terrible n'est, pour ainsi dire, à l'égard de l'homme religieux & juste, qu'une vérité étrangère & de pure spéculation. Ce n'est que pour les impies & les dissolus, qu'elle est effrayante, parce qu'elle ne regarde qu'eux, & que ce n'est que pour eux qu'elle fait partie de l'économie de la Religion. Dans le système pratique de la Foi, il n'y a plus de peine éternelle. Lorsqu'on ne peut supporter qu'il y ait un enfer, on doit donc se hâter de se ran-

ger du parti de ceux pour qui il n'en existe plus en effet. Vous avez beau vouloir tromper votre peur par des blasphèmes impuissans, il vous restera toujours trop de lumière, pour que vous parveniez à croire qu'un cœur corrompu n'est pas punissable; & votre ame sentira toujours trop vivement son immortalité, pour se persuader qu'au delà du tombeau, la divine justice n'a plus de pouvoir sur elle.

Non, Ariste, le supplice préparé pour les méchans, ne répand point d'amertume sur la vie des gens de bien. Il n'y a que ceux qui suivent leurs sens, qui soient forcés de dévorer toutes les terreurs de l'éternité. Le vrai Chrétien ne connoît plus d'avenir malheureux. L'enfer est anéanti pour lui; & tandis que les impies qui en nient la vérité, en ressentent dès maintenant les formidables rigueurs, lui, plus éclairé & plus sage, jouit tout seul de la sécurité où ceux-là voudroient atteindre, & possède réellement ce que les autres cherchent inutilement; c'est-à-dire, l'avantage de ne pas craindre les menaces faites par l'Evan-

gile. Il goûte tout ce que l'incrédulité auroit de commode, si elle pouvoit être sincère, sans rien perdre du côté par où la Religion nous ouvre tous les trésors de la félicité de Dieu. Le soin de repousser toute défiance & toute crainte, fait même partie de ses devoirs, & appartient à l'esprit de sa vocation. Il ne faut donc y avoir que la Foi, Ariste, qui puisse vous délivrer des frayeurs qu'elle vous donne. Vous sentiriez, si vous vous connoissiez mieux, que toutes les résistances que vous opposez à la désolante idée de toujours souffrir, ne sont que le signal frappant de votre besoin d'être Chrétien, & que vous ne devrez jamais le bonheur de vous sentir solidement aguerri contre l'enfer, qu'à la sincérité & à la stabilité de votre retour à l'Evangile.

Si vous pouviez lire dans le cœur, & pénétrer les sentimens de ceux qui vivent dans la pratique de ses préceptes, vous sauriez que les châtimens réservés à l'homme vicieux, ne viennent jamais troubler la douce joie qui règne au fond de leur ame, ils ne sont plus touchés que de la gloire

qui attend ceux qui auront cru & espéré en Jésus-Christ. Ils ne voient plus d'autre état dans l'avenir, que celui des enfants de Dieu. Cette ame est si pleine, si enivrée de la magnificence des promesses de la Religion, qu'il n'y sauroit plus entrer aucun sentiment de terreur, & qu'elle se croit déjà en possession du souverain bonheur. Vous avez vu que Philémon n'a été véritablement tourmenté par l'idée de l'enfer, que dans le temps où il s'efforçoit, comme vous, d'en attaquer la réalité, & d'en braver la crainte. Dès qu'il fut rentré dans l'alliance de Jésus-Christ, on ne le vit jamais se troubler une seule fois de cette pensée. Toutes ses craintes se sont évaporées avec les vices qui les avoient causées. Il a vécu dans le sein de son Dieu & de la vertu, sans presque songer qu'il y eût un état malheureux dans l'éternité; & en mourant, il ne paroissoit pas se douter que la Religion renfermât des menaces.

J'avois résolu, Ariste, de ne toucher, qu'en passant, ce point de la doctrine évangélique. Mais, comme c'est ici le côté

de la Religion que l'incrédulité a le plus d'intérêt de combattre, & dont elle prétend tirer le plus d'avantages contre la vérité du Christianisme, j'ajouterai aux réflexions que je viens de faire, quelques pensées qui me paroissent capables de faire une forte impression sur un esprit raisonnable.

On veut que l'infinité bonté de Dieu, soit la démonstration de la fureur de l'enfer; & parce que notre nature & nos sens éprouvent une grande horreur, en se figurant un homme devenu la victime immortelle d'un supplice qui ne peut finir, on confond cette révolte de la foiblesse & de la sensibilité humaines, avec les répugnances de la raison, & l'on se sert de ses aversions naturelles, pour régler jusqu'où Dieu peut nous punir. Mais que dit ici un sens droit & libre de tout intérêt de s'aveugler? Il nous dit que si c'est Dieu lui-même qui nous avertit qu'un enfer éternel est ouvert sous les pieds des méchants, l'homme doit ajouter foi à sa parole, & conclure que la bonté divine, malgré son infinité & son intarissable abondance, laisse

subsister une vérité terrible pour ceux qui la méprisent. Ce n'est pas assez, pour celui qui nie l'enfer, de nous rappeler que Dieu est bon. Car personne n'est plus profondément touché de ses miséricordes, que ceux qui l'adorent dans les rigueurs de sa justice. Mais il faudroit détruire tout le corps de la doctrine de la Religion, renverser ce qu'il y a de plus inébranlable dans l'univers, anéantir le plus ancien & le plus indestructible de tous les édifices, & établir la nullité & le mensonge d'un ordre de choses qui remonte aux siècles les plus reculés, qui se trouve enlacé dans l'histoire entière du genre humain, & qui tient à l'origine du monde. Or oseriez-vous bien, Ariste, entreprendre un pareil travail ? & croirez-vous jamais qu'il est plus difficile d'accorder la vérité d'une peine éternelle, avec la bonté de Dieu ; que d'abattre tous les monuments augustes qui attestent, avec tant d'éclat, la divinité de l'Évangile ?

*Vous voudriez, dites-vous, que Dieu eût imposé à l'homme la nécessité d'être bon,*

bon , & qu'il lui eût fermé toute autre voie , que celle qui mène au bonheur. Pe-  
sez-bien ce langage, Ariste ; car il vous con-  
damne. Quoi ! si Dieu avoit pu suspendre,  
au moment où il creusa l'abîme de l'enfer ,  
l'action de ce regard éternel qui lui décou-  
vre toutes choses , croyez - vous qu'il se  
fût jamais attendu qu'un seul homme  
choisiroit le chemin qui y précipite ?  
N'étoit-ce pas là nous ravir , pour ainsi  
dire , la liberté de nous égarer & de nous  
perdre ? N'étoit-ce pas nous désier de périr ,  
& nous ôter jusqu'à la possibilité de man-  
quer l'acquisition du souverain bonheur ?  
A-t-on jamais regardé comme véritable-  
ment libre , un homme qui ne peut , sans  
se jeter dans d'affreux précipices , sortir  
de la ligne sur laquelle il lui est ordonné  
de marcher ? Ou , s'il lui reste la liberté  
de s'écarter , quelqu'un trouvera-t-il vrai-  
semblable qu'il veuille jamais user d'un  
tel pouvoir ? Un homme qui jouit de sa  
raison , exercera-t-il jamais la puissance  
qu'il a de quitter la batque qui le trans-  
porte , & de se laisser engloutir dans les

flots ? Ou un spectateur qui contemple du haut d'une tour , les immensités qui s'ouvrent devant ses regards , aura-t-il la pensée d'essayer son pouvoir de se précipiter de toute cette hauteur ? Ainsi , Ariste , il est moins encore dans la nature humaine , de tenter le risque d'un malheur tel que celui de souffrir éternellement ; & Dieu ne pouvoit opposer au vice qui nous y entraîne , une barrière plus invincible. La vertu & le salut éternel sont donc devenus l'unique parti que l'homme puisse choisir. Il n'y a plus hors delà qu'une frénésie & une férocité qui ne devoient point être comptées parmi les écarts possibles à une nature intelligente. S'il vient à se dénaturer & à s'abrutir jusqu'à un excès qui lui ôte tout jugement & toute sagesse , & qu'il ne soit plus capable de régler sa conduite & ses habitudes sur son caractère d'homme ; si la dégénération de ses facultés est poussée à ce degré extrême , où , semblable aux êtres les plus stupides , il ne sauroit plus rien sentir , ni rien prévoir , & que dans ce délire affreux , il se laisse tomber dans

la mort éternelle, pouvez-vous bien reprocher à Dieu d'avoir trop peu aimé les hommes, & mal pourvu à leur besoin d'être justes & heureux? L'homme, pour se perdre, peut-il avoir à vaincre une impossibilité plus impérieuse, que celle de se haïr lui-même, & de contredire son vœu le plus vif, le plus intime & le plus cher? Et lorsqu'on lui propose pour son bonheur, ce qu'il ne peut repousser sans devenir le plus cruel ennemi de son sang, de sa vie & de son ame, n'est-il pas vrai de dire qu'on le force d'éviter sa perte, & que c'est une nécessité qu'il suive la voie qui lui est montrée pour se garantir & se sauver? L'enfer offre donc un caractère qui fait éclater la sagesse & la bonté divine; c'est son horreur. Oui, Dieu nous auroit moins aimés, s'il avoit fait rouler notre destinée sur une alternative moins terrible: car il auroit rendu moins sacré & moins inviolable notre devoir de le connaître & de l'adorer; & cet enfer si formidable n'est, si l'on peut le dire, que l'expression grave & forte du besoin qu'il

a d'être aimé de tout ce qui possède une ame & un cœur.

Cette idée n'est point outrée , Ariste , si vous savez l'entendre selon la vérité précise. Ce besoin de Dieu n'est pas fondé sur l'insuffisance de ce qu'il est & de ce qu'il trouve en lui-même ; mais il vient de ce qu'il veut essentiellement & par la nécessité de sa nature , que tout soit d'accord & à sa place dans l'univers. Il pouvoit laisser éternellement l'homme dans son néant. Mais en se déterminant à l'en faire sortir , c'est une impossibilité absolue qu'il lui donne une autre destination , que celle de faire imiter à son ame la fonction de l'intelligence souveraine, & de l'appliquer à l'admiration , à l'adoration , & à la recherche de ce grand tout , source immuable & unique de toute vérité & de toute excellence. Si un être capable de connoissance & d'amour pouvoit sortir des mains de Dieu pour une autre fin , il faudroit dire que Dieu peut cesser lui-même d'être sa fin , changer la nature des choses , renverser l'ordre de ses attributs adora-

bles, contredire son essence, & détruire tout le concert de ses perfections infinies: Et c'est, Ariste, dans cette nécessité de maintenir une harmonie imperturbable entre les mouvements de notre force de penser & d'aimer, & l'action éternelle de l'entendement & de la volonté divine, qu'un vrai & profond Philosophe doit appercevoir le principe & le premier germe de la moralité des habitudes humaines, & chercher la raison de la sévérité & de la durée du supplice préparé pour les perturbateurs de l'ordre le plus essentiel & le plus sacré qui soit dans la nature. Vous sentirez, si vous méditez plus profondément ces notions fondamentales & primitives, que la dissonnance & le trouble que le vice apporte dans une économie où l'accord & l'unité sont voulus & soutenus de toute la force de Dieu, sont le plus horrible renversement qui puisse survenir dans l'œuvre de la création, & que rien ne peut heuster plus violemment la marche du système éternel de l'Être infini, que la dépravation d'une intelligence qui ne s'exerce

& ne se déploie plus que dans son néant ;  
 & qui ne communique plus à son modèle  
 & à son centre naturel & immuable.

Si les êtres qui n'ont reçu ni le sentiment, ni la pensée, & qui sont immédiatement soumis à la direction de la volonté absolue du Créateur, pouvoient sortir de la ligne & de la destination qui leur a été marquée, ils vaincroient la force de Dieu, & tromperoient sa toute-puissance ; ils l'anéantiroient ; Dieu ne seroit plus. Le désordre moral, Ariste, est par sa nature un effort pour produire la même ruine, & tend à la même horreur. L'homme déplacé résiste à la nécessité que Dieu soit. S'il n'avoit que l'être, l'unité rompue par ce déplacement causeroit son anéantissement éternel ; & l'ordre seroit rétabli. Mais il est pensant, & capable de sentir le malheur ; son retour dans le néant ne répond pas au caractère de son opposition à la force de Dieu ; & l'harmonie éternelle ne peut recouvrer sa perfection & sa totalité, que dans l'éternité de son supplice.

Ou plutôt, Ariste, Dieu vous a fait

libre ; parce qu'en vous tirant du néant , il a voulu créer un homme , & non un astre , ni aucune autre des substances qui ne pensent ni n'agissent. Mais en vous posant entre la vertu & le profond abîme d'un enfer éternel , il a suppléé , pour ainsi dire , par cette formidable alternative , ce qui manque à votre nature pour être nécessitée à accomplir sa destinée ; & il a voulu vous donner l'équivalent de l'impossibilité où sont les autres êtres ; de contredire les plans de sa sainteté & de sa sagesse. Ainsi ce n'est pas directement pour que les méchants soient éternellement malheureux , que Dieu nous annonce un enfer : mais c'est afin qu'il ne puisse y avoir de méchants , & que l'abandon de la vertu soit une résolution au-dessus des forces humaines. S'il arrive après cela que le nombre de ceux qui périssent , soit le plus grand , que pouvez-vous conclure d'une si déplorable fatalité , sinon que notre inconcevable corruption nous ôte nos yeux & notre raison , pour nous faire réaliser l'in vraisemblable & l'impossible ?

Savez-vous, Ariste, ce qui vous fait trouver si victorieux les raisonnements dont la Philosophie de nos jours s'efforce d'ébranler ce point du Christianisme? C'est que vous n'avez pas d'idée assez articulée de la constitution humaine, ni du plan & du dessein de la Religion. Vous avez cru avoir acquis, contre la vérité de la peine éternelle, une démonstration qui ne souffre aucune réplique, lorsqu'on vous a dit qu'il n'y a aucune proportion entre l'horreur d'une éternité de souffrances, & les limites de la perversité humaine; que l'homme incapable d'un mal infini, ne peut être infiniment puni par un Dieu juste, & que le châtimement réservé au méchant, doit être borné comme sa malice.

L'homme n'a point, en effet, l'infinité de nature & d'être. Mais il a l'infinité de volonté & de tendance (1). Tous les mouvements font un effort pour atteindre la totalité & la plénitude de l'existence. Or c'est la volonté qui est le siège & l'organe des ha-

---

(1) Voy. chap. IX. p. 157 & suiv.

bitudes & des actions humaines : elles ne peuvent donc se spécifier & se caractériser que par elle. L'homme qui rompt l'accord que la plus sacrée & la plus irrévocable des loix a établi entre ses facultés & les attributs divins, ne tend à rien de moins, par cette rupture même avec le seul vrai infini, qu'à en retrouver l'équivalent dans les ténèbres de son propre néant. Il cherche donc l'infini hors de la vérité. L'ordre éternel veut qu'il le trouve. Or l'infini sans la vérité, ne peut être qu'un malheur sans bornes.

Songez sur tout, Ariste, que l'unité établie entre Dieu & l'homme par Jésus-Christ, nous fait sortir des limites naturelles où demeure le reste des êtres créés; & que c'est dans ce nouvel ordre de choses, qu'il faut peser les actions & les crimes de ceux qui habitent la terre. Car l'esprit du mystère de l'incarnation, est de nous associer à l'infinité & à l'immutabilité de Dieu. *Nous avons reçu par Jésus-Christ, dit un Apôtre, des dons précieux & inestimables, par lesquels nous sommes devenus*

*participants de la nature divine* (1). C'est-à-dire, qu'en vertu de notre consubstantialité avec Jésus-Christ qui est Dieu, nous avons l'excellence divine; de sorte que nous sommes les équivalents d'autant d'êtres infinis, éternels & divins; que notre bonté, par notre union avec le Christ de Dieu, a le caractère d'une perfection infinie; que, par conséquent, si étant marqués de ce sceau d'éternité & d'infinité qui nous élève jusqu'à la hauteur de Dieu, nous devenons pervers, nous contractons toute la ressemblance d'une nature infiniment méchante. Or l'infinité & la méchanceté réunies dans le même être, se confondroient essentiellement avec l'idée d'une nature infiniment malheureuse.

Il ne faut donc plus considérer ici l'homme sous son caractère naturel d'être fini & périssable. Il n'est plus tel dans le Christianisme. Il est un Dieu de droit, & par une suite de la même économie suivant laquelle une personne divine est homme.

---

(1) Voy. chap. IV. p. 55 & suiv.

Toutes ses limites sont donc absorbées par la gloire qui lui est communiquée en Jésus Christ. S'il demeure dans cette alliance sublime, les anciennes bornes dont la nature avoit circonscrit son existence, seront comptées pour rien au jour qui doit consacrer son irrévocable incorporation dans la lumière & la félicité de Dieu. S'il la viole, il offre à l'œil de la sainteté souveraine, l'horreur d'une divinité souillée & dégradée. Il ne répond à une dégénération aussi hideuse, que l'infinité du supplice. Il faut qu'il souffre éternellement, pour être aussi malheureux qu'il est coupable. Car son crime est égal à sa grandeur, & sa grandeur est celle d'un Dieu.

Ainsi, l'enfer lui-même & tous ses tourmens publient l'excellence de l'homme. Qu'il faut, en effet, que la Religion lui donne de dignité & de valeur, pour le déclarer si punissable, lorsqu'il n'est pas juste!

Ne dites donc plus, Ariste, qu'un Dieu qui punit ainsi ceux qui profanent son alliance, n'est ni bon, ni équitable. Mais

dites, si vous êtes sage, qu'il faut que l'homme sanctifié par la grace du Rédempteur, bouleverse d'une manière bien monstrueuse toute l'ordonnance du dessein du Tout-puissant lorsqu'il renonce à de si riches espérances, pour qu'un Dieu si clément & si juste ne puisse trouver la réparation d'un tel désordre, que dans l'éternité de son malheur.

Certes, si cette sévère dispensation de la divine justice ne faisoit point partie des vérités imperturbables & nécessaires, personne n'auroit été moins porté que Jésus Christ à l'inventer & à la répandre parmi les hommes. On voit bien par toute la suite de sa vie, de ses actions & de ses discours, qu'il avoit trop à cœur de nous consoler, de nous toucher & de nous révéler des choses conformes à nos vues de grandeur & de félicité, pour qu'il ait pu vouloir mêler de fausses terreurs à un enseignement si doux, & à des promesses si magnifiques. On s'aperçoit même par la manière rapide dont il expose cette terrible doctrine, & par la

rareté des circonstances où il en parle, qu'il n'y a que la nécessité de nous dire la vérité, qui puisse le déterminer à contrister quelquefois notre foiblesse par des peintures affligeantes. *Ceux qui auront bien vécu, s'avanceront pour ressusciter à la vie; & les autres iront dans le supplice éternel... Là, il y aura des pleurs & des grincements de dents.* C'est à ce peu de mots que se réduit ce que Jésus-Christ a dit en différentes circonstances, du sort des méchants après cette vie. Encore n'a-t-il pu lui-même s'arrêter quelques moments à cette triste image, sans laisser transpirer l'émotion de l'ame la plus tendre & la plus sensible. Et lorsqu'on le voit verser un torrent de pleurs, en prédisant les malheurs d'une nation endurcie & rebelle, il n'est plus possible de méconnoître dans ce frémissement d'un cœur oppressé de nos maux, l'incorruptibilité d'un sage qui n'est affecté que du-besoin que nous avons de sortir de nos erreurs & de notre corruption. Tout homme vrai & sincère doit donc se sentir tout prêt à adopter les dogmes

les plus inconcevables, par cela seul que c'est Jésus-Christ qui nous en atteste & qui nous en garantit la vérité. Car il y a un mystère plus incroyable que tous ceux qu'il est venu nous annoncer : ce seroit qu'il eût pu vouloir nous tromper. Il est impossible à celui qui a approfondi le caractère de son esprit & de son cœur, de douter qu'il n'ait été le meilleur de tous les hommes, & le plus grand bienfaiteur que le ciel ait jamais suscité au genre humain. Ce point renferme tout, Ariste ; on ne peut estimer Jésus-Christ, sans l'adorer ; s'il a été vertueux & bon, il est Dieu.

*Or, il a passé en faisant du bien par-tout & en guérissant tout le monde. O Ariste !* vous qui faites gloire de ne pouvoir entendre, sans pleurer, le récit d'un trait marqué de sensibilité & de bienfaisance ; vous qui méprisez tant ces cœurs froids, que rien ne sauroit tirer de leur indifférence ; vous qui conservez avec un soin si religieux, l'image des Princes qui ont aimé les hommes, & qui leur rendez une sorte de culte domestique, pourriez-vous bien

nous montrer sur le tableau que vous avez dressé des bons Rois & de tous les grands cœurs qui se sont sacrifiés pour le salut de l'humanité, un seul homme pour qui ce témoignage, *il a passé en faisant du bien*, fût d'une vérité aussi énergique, aussi étendue & aussi universelle, qu'il l'est pour Jésus-Christ ? Je ne vous exposerai pas tout ce que la face de l'univers nous offre de monuments ineffaçables de son zèle & de sa force pour nous rendre heureux. Mais si vous voulez bien examiner son caractère, vous verrez qu'il est le seul dont les actions & la conduite répondent à la totalité de l'idée que nous avons d'un bon cœur, & d'un véritable *ami des hommes* ; parce que ce n'est qu'en lui seul que cette touchante disposition se trouve sans le moindre mélange des défauts qui l'attérent & l'obscurcissent ailleurs, & qu'elle ne se dément dans aucune situation.

Par-tout il n'a qu'une crainte : c'est que les hommes ne soient pas assez convaincus que leur bonheur est l'unique objet de son laborieux ministère & de son plus vif désir.

Il appréhende tellement que quelqu'un ne doute de la paternité & de la tendresse de ses sentiments, que lorsqu'une femme, dans le transport de l'admiration qu'inspiroient à tous les spectateurs, une bonté & une sainteté si extraordinaires, s'écrie du milieu d'une grande foule : *Bienheureux le sein qui vous a porté !* il se hâte de détourner cette idée, de peur qu'elle ne réveille de la jalousie, & il publie hautement que sa famille, que sa vraie parenté est composée de tous ceux *qui écoutent sa parole, & qui pratiquent ses saints préceptes.* Il étend ses mains sur tous ceux qui le suivent, sur les plus pauvres, les plus incultes & les plus obscurs habitants de la Judée. On le voit sans cesse arrêter ses yeux sur eux avec complaisance. *Voilà,* dit-il, *mes proches, mes frères, mes amis, & tout ce qui m'est précieux & cher sur la terre.* Il blâme ses Apôtres de vouloir écarter des enfants qui se mêloient dans la multitude, & qui s'efforçoient d'arriver jusqu'à lui. *Laissez venir à moi ces petits enfants ;* il les invite lui-même à

s'approcher, il les bénit, il les embrasse, il les presse contre son cœur.

Ses miracles même sont encore des effusions de sensibilité & d'amour; & il se montre toujours plus occupé du plaisir de nous faire du bien, que du soin de nous faire adorer sa puissance. Non, de tous les prodiges qu'il a opérés pour convaincre le monde que *c'est Dieu qui l'a envoyé*, il n'en est pas un seul qui n'ait dilaté un cœur souffrant, qui n'ait essuyé des larmes, pourvu à des besoins, consolé quelque malheureux, ou reporté la vie & la joie dans le sein de la nature gémissante.

Avez-vous jamais, Ariste, réfléchi avec quelque attention, sur ce qui s'est passé entre Jésus-Christ & ses Apôtres, dans ces derniers moments où il les préparoit à la plus douloureuse & à la plus cruelle séparation qu'ait jamais éprouvé la sensibilité humaine? Quelle scène! Jamais le pathétique de la nature & du sentiment n'en a présenté de cette force. C'est là que tous les traits de bonté, de générosité & de tendresse, dispersés dans tous le cours de

la plus innocente vie qu'on ait vue sur la terre, se réunissent & se concentrent, pour former un spectacle capable de vaincre la dureté du cœur le plus inflexible. Ici, il ne faut que raconter, pour être touchant, & tirer les larmes.

Jésus, dit Saint Jean, sachant que l'heure où il devoit retourner vers son père, s'approchoit, il se retira pour la dernière fois avec ses disciples; & comme il avoit aimé de l'amour le plus fort, les siens qu'il alloit laisser au milieu du monde, il a voulu leur montrer jusqu'à la fin combien il les aimoit. Ariste! se peut-il que le Héros d'un tel récit, soit le même que celui dont on nous avoit dit auparavant qu'il étoit le Verbe de Dieu, qu'il résidoit en Dieu, qu'il étoit lui-même le Dieu éternel par qui tout a été fait? Ou plutôt, un tel cœur étoit-il capable de tromper les hommes? & celui qui les aime ainsi lorsqu'il va mourir, ne leur produit-il pas la dernière & la plus éclatante preuve de la vérité de tout ce qu'il a dit?

• Transportez-vous donc à cette nuit si

mémorable, où Jésus célèbre à Jérusalem la Pâque au milieu de ses Apôtres ; à cette nuit à laquelle devoit succéder un jour si affreux & si cruel ; au moment où la férocité d'un peuple barbare préparoit à la plus innocente des victimes, le plus effrayant des supplices ; lorsqu'un monstre de perfidie & d'ingratitude rouloit dans son ame ténébreuse, le dessein atroce de livrer son bienfaiteur & son maître, à la fureur de ses ennemis ; c'est alors que Jésus-Christ consacre le peu d'instants qui lui restent, à donner le dernier essor à sa tendresse. Ah ! en s'occupant du bonheur des hommes, il perd de vue les tourments & les opprobres qui l'attendent ; & le besoin de nous aimer a sur son ame des droits bien plus impérieux & bien plus forts, que l'épouvantable appareil de sa croix & de sa mort.

*Il prit du pain*, dit l'Évangéliste ; & le tenant dans ses mains, il lève au ciel des yeux où se peignoient toute l'ardeur & toute la vivacité d'une tendresse impatiente de sceller tous ses bienfaits ; & le présentant à ses

Apôtres, il leur dit : *Prenez tous, & mangez* ; car ce que je vous donne, c'est moi-même, c'est mon corps, c'est mon ame, c'est mon éternelle & incorruptible substance. Il n'y a que cette invention de la puissance du Très-haut, qui réponde à la grandeur de son dessein sur vous, & qui accomplisse tout le vœu de mon amour. O Ariste ! si votre vaine raison venoit encore mêler à ce spectacle, les doutes de sa misérable Philosophie, songez donc que c'est Jésus-Christ qui agit & qui parle ici ; que la seule idée de suspecter ce qu'il affirme dans un tel moment, est affreuse ; songez donc qu'il fut juste, & qu'il va mourir.

Alors tout ce que l'éloquence d'un cœur qui triomphe d'avoir su tout donner à ce qui lui est cher, a de plus touchant & de plus énergique, on le voit éclater dans tous les mouvements & dans tous les discours de Jésus-Christ. Maintenant, s'écrie-t-il, mes ennemis peuvent décharger sur moi tous les flots de leur haine & de leur fureur ; mon cœur est prêt ; mon amour n'a plus de dons à vous

faire ; voilà que tout est à vous ; & le sein éternel de la magnificence divine ne renferme rien de plus riche , que ce qui est maintenant en votre possession. O combien il tarδοit à ma tendresse de voir arriver ce moment qui est si remarquable & si solennel pour vous ! Oui , *j'ai désiré d'un désir dont aucun homme n'a éprouvé la violence, de manger avec vous cette Pâque* où tous les anciens sacrifices devoient trouver leur plénitude , leur vérité & leur consommation. Ce mot de Jésus-Christ , *Ariste* , a un sens & une énergie que notre langage ne peut imiter. Ce *désir des désirs* exprime un sentiment si profond , si continu , si dominant & si vif , que l'idée ne sauroit s'en puiser que dans le même cœur qui fut capable de le concevoir & d'en soutenir la force. Ce cœur en étoit *oppressé*. Son amour absorboit tous ses mouvements ; il n'est mort que d'avoir aimé les hommes.

Quel discours , que celui qui termine ce dernier acte du ministère du Sauveur ! Je vous en rapporterai la substance , *Ariste* , parce que vous ne l'avez peut-être jamais

lû dans la source ; & qu'il n'y a rien d'écrit au monde, qui soit aussi plein de sentiment, de substance & de force. On ne trouve que là l'expression sommaire du vrai caractère du Christianisme, & la vraie peinture de l'esprit & du cœur de Jésus-Christ. C'est là qu'il faut recourir, lorsqu'on veut admirer la beauté de la Religion, & renouveler la tendre impression du bonheur que nous avons de l'avoir connue, & d'être nés dans son sein.

*Ainsi*, ajoute ce divin maître, *que votre cœur ne se trouble pas : vous croyez en Dieu ; CROYEZ EN MOI DE MEME.* Pesez bien toutes ces paroles, Ariste ; & sur-tout ne perdez pas de vue la circonstance où elles ont été prononcées. *Il y a plus d'une demeure dans la maison de mon père.* Pourriez-vous croire que j'eusse pu vous abuser par une vaine espérance ! & que dans ce moment encore où je vais mourir, je vous assurerois que c'est pour vous précéder & préparer vos places dans la Royaume de mon Père, si je ne sentois en moi la conviction de la

vérité , & la puissance d'accomplir toutes mes promesses? Se pourroit-il qu'après avoir demeuré si long-temps au milieu de vous, vous ne me connûssiez pas encore , & que vous ne fussiez pas assurés que MON PERE EST EN MOI, ET MOI DANS MON PERE? Rappelez vous mes œuvres, & jugez. Non , mon cœur n'a pas à subir , en mourant, la douleur de laisser en vous des orphelins pour qui tout va être perdu. Je reviendrai à vous. Dans peu de temps le monde ne me verra plus ; pour vous , vous me posséderez toujours. **CAR JE VIS ÉTERNELLEMENT ; ET VOUS VIVIEZ DE LA MEME VIE.** Celui qui croit en moi , survit à tout ; il ne peut mourir. Ce sera dans ce grand jour de votre irrévocable adoption dans la source éternelle de la vie, que vous entendrez & que vous verrez comme **JE SUIS DANS MON PERE, MON PERE EN MOI, ET MOI EN VOUS.** Je vous fais remarquer ces mots, Ariste, quoiqu'ils aient été déjà rapportés ci-devant ; parce qu'ils exposent avec une rapidité & une magnificence toute divine, toute la richesse & toute l'immensité du

plan de la Religion (1). Fonder un Empire éternel où l'état du genre humain sera stable, quel dessein ! Mais avoir conçu & exécuté l'idée d'unir une Personne divine à la nature humaine, afin que tout s'accordât dans cette étonnante économie, & qu'il pût y avoir un Homme assez grand, pour être établi Roi unique & éternel du genre humain, & Chef irrévocable de l'Empire qui doit s'élever du sein des ruines de tous les Royaumes de l'Univers ; c'est là le plus éclatant caractère de vérité que Jésus-Christ pût imprimer à sa Doctrine ; & il n'est plus possible que l'homme n'aspire à voir arriver ce grand dénouement de sa destinée.

Continuons d'écouter Jésus-Christ. *Si donc vous m'aimez, bannissez toute tristesse & toute défiance, & partagez la joie que je ressens de revoler dans le sein de mon Père.... Si vous demeurez en moi, vous*

---

(1) O lecteurs religieux & sensibles ! lisez, relisez & méditez toute votre vie les chap. 13, 14, 15, 16, & 17 de l'Evangile selon S. Jean. Quelle source de consolations & de lumières !

êtes mes amis & mes frères. Car je vous aime du même amour dont mon père m'a aimé avant la fondation du monde : & je vous dis ces choses , afin que ma joie soit en vous , & qu'elle y croisse jufqu'à ce qu'elle reçoive fa plénitude dans la même gloire où je vais rentrer... Il est vrai que ceux qui ne connoiffent ni mon père , ni moi , vous perfecuteront. Oui , je vous le prédis ; afin que lorsque vous verrez ces maux fondre fur vous , vous vous refsouveniez que je vous les ai annoncés , & que rien ne peut vous arriver contre mon attente , ni à mon infu. Vous pleurerez donc au milieu de la joie frivole , paffagère & perfide d'un monde infenfé & corrompu. Mais la joie du monde fera bien-tôt fuivie de fanglots & de pleurs éternels. Au lieu que votre triffefte qui ne fera que de peu d'infans , fera changée en une joie & en un bonheur qu'aucune puiſſance ne pourra plus jamais vous ravir... Lorsqu'une mère commence à refſentir les premières douleurs de l'enfantement , elle eſt triffe ; & elle s'épouvante de voir fon heure approcher. Mais lorsque fon enfant

est né, sa joie lui fait oublier ce qu'elle a souffert ; parce qu'elle est délivrée de toute crainte, & qu'elle voit l'objet de ses tendres sentimens heureusement venu au monde. Voilà votre passion : votre cœur maintenant serré de douleur, se dilatera pour jamais avec le mien dans la félicité souveraine. Alors vous ne me demanderez plus rien, & je ne demanderai plus rien pour vous à mon père. Car mon père vous aimera pour votre propre excellence, & parce que vous m'aurez aimé, & que vous aurez cru que je suis sorti de Dieu. **OUT, JE SUIS SORTI DE DIEU**, & je suis venu dans le monde : maintenant je quitte le monde & je retourne à Dieu. Mon dessein, en vous disant ces choses, est que vous soyez en paix, & que vous compreniez bien la vérité de mes paroles. Vous aurez tout à souffrir de la part du monde : mais rassurez-vous ; j'ai triomphé du monde.

Jésus ayant parlé ainsi ; pour fait l'Évangéliste, il leva les yeux au ciel ; en s'écriant : **O mon Père !** voici l'heure où le plus grand des évènements va s'accomplir.

Glorifiez votre fils, afin que votre fils vous glorifie, & que par lui votre nom soit connu & adoré dans tout l'univers. Car vous l'avez établi chef de toute la nature humaine, & revêtu du pouvoir de régner éternellement les nations de la terre; afin qu'il domine l'immortalité à tout ce que vous lui avez donné. . . O mon père! je vous supplie pour ceux que vous avez confiés à ma tendresse, & à qui j'ai fait connaître votre vérité éternelle. . . Mon père! ils sont à vous, puisqu'ils m'appartiennent; car ma possession est la vôtre, & votre possession est la mienne. . . Maintenant je quitte le monde; mais eux, ils y restent. . . Mon père! ô Dieu Sain! conservez ce que vous m'avez donné, & ce qui m'est si cher; afin qu'ils ne fassent qu'un même corps avec moi, comme nous ne faisons de toute éternité qu'un seul esprit & une même intelligence. . . Mon père! je ne vous demande pas, que vous les retiriez du monde; mais je vous demande que vous les préserviez de la méchanceté du monde. Tant que j'ai été avec eux, je les ai conduits, consolés &

gardés en votre nom ; & aucun d'eux n'a péri , si ce n'est un traître , fils de la perdition & de la malice. Mais ils vont cesser de me voir & de m'entendre... Mon père ! consacrez-les dans la vérité. C'est devant eux que je vous adresse ces derniers vœux de mon amour pour eux ; afin que la joie que leur causoit ma présence , ne s'affoiblisse point par ma retraite vers vous ; mais qu'elle s'accroisse plutôt tous les jours jusqu'au moment où leurs yeux reverront encore celui qui les a tant aimés... Ce n'est pas pour eux seulement que je vous prie, Ô mon père ! c'est encore pour tous ceux à qui ils annonceront ma parole , & qui croiront en moi en vertu de leur prédication : **AFIN QUE LES JUSTES DE TOUTS LES AGES NE COMPOSENT QU'UN MÊME TOUT , ET QUE COMME VOUS , O MON PÈRE ! HABITEZ EN MOI , ET MOI EN VOUS , ILS SOIENT AUSSI UNE MÊME CHOSE AVEC NOUS , ET ÉTERNELLEMENT ADOPTÉS ET CONSOMMÉS DANS L'UNITÉ DE NOTRE GRANDE SPLENDEUR...** Il insiste en-

coré ; lorsqu'on s'attend qu'il a tout dit. Son cœur est si plein de cette idée , qu'il croit ne pouvoir trop faire , pour en remplir l'ame de ceux qui l'écoutent. L'amour ne fait point finir. . . *Mon père ! Dieu Saint & à jamais adorable ! Oui, je veux que là où je suis , ceux que vous m'avez donnés y viennent aussi ; afin qu'ils voient ma gloire , & comment vous m'avez aimé avant qu'il n'y eût un univers. Je veux que tout l'éclat de la grandeur que je possède dans votre immensité , se communique à eux ; que tout le torrent de notre félicité coule au travers de leurs cœurs ; que tout votre amour pour moi soit versé sur eux , & les envelope avec moi dans l'immutabilité de notre bonheur.*

O Ariste ! quel homme il falloit être , pour sentir jusqu'à un degré si extraordinaire, tout l'empire de la nature & du sang ! mais disons tout : il falloit être un Dieu , pour donner un si grand caractère à la tendresse. Un cœur humain n'est point assez fort , pour concevoir un amour de cette énergie , & pour former des vœux

aussi vistes. :. Jésus-Christ est notre frère, notre ami; il a notre ame, nos yeux, nos organes & nos entrailles; mais en nous attendrissant & en pleurant à la vue de tant d'amour, prosternons-nous, & adorons à la vue d'une si inconcevable capacité de nous bénir & de nous rendre heureux. Ariste! cédez à la nature, cédez à un Dieu. C'est votre sang qui parle ici. Vos résistances ne peuvent plus être que le refus d'être homme & de connoître la sensibilité. Adorez, adorez *la chair de votre chair*. Votre Dieu ne vous demande plus vos sentimens que sous le titre de votre semblable. Pour vous rendre à lui, vous n'avez besoin que de savoir encore vous aimer vous-même. Tout ce que vous êtes, tout ce qui est en vous, tout ce qui circule dans vos veines vous repousse dans son sein; & celui où vous êtes né, est bien moins que le sien, le véritable sein de la nature.

Ariste, Ariste! il est trop cruel d'être séparé de Jésus-Christ. Quelle perte, que celle de la grandeur à laquelle il nous élève! SON REGNE NE FINIRA JAMAIS... Réfléchissez y donc, très cher

& trop malheureux ami ! Quoi ! ce mot sublime, ce grand attribut, le plus magnifique & le plus éclatant de tous les titres du *Christ de Dieu*, il faut l'entendre de chaque élu, de chaque homme juste, de vous-même ? .. Et vous avez la force de tenir à une telle idée ? Mon Dieu ! qui peut compter les incompréhensibilités de l'homme ? .. **SON REGNE NE FINIRA JAMAIS.** Quel coup d'œil ! quelle attente ! .. Ariste ! l'aveuglement féroce de ceux qui périssent, est une fatalité bien défolante pour tout le corps des vrais & fidèles enfants du Seigneur. Mais rien ne sauroit jamais les consoler, de voir enveloppés dans cette perte extrême & cruelle, des hommes à qui le Ciel avoit donné un bon esprit & un bon cœur (1).

---

(1) Il se trouve dans cet écrit, des considérations très-essentielles qui paroîtront trop rapidement présentées. Mais nous aurons occasion de les développer dans un ouvrage dont nous nous occupons, destiné à faire le pendant de celui-ci, & que nous appellerons *Les amertumes de l'Irréligion, ou le pouvoir des passions pour nous rendre malheureux.*

---

# T A B L E

## DES CHAPITRES.

CHAPITRE PREMIER. <i>Invocation</i> , page 1	
CHAPITRE II. <i>Fausseté du bonheur du monde</i> ,	4
CHAPITRE III. <i>Solidité du bonheur que donne la vertu</i> ,	16
CHAPITRE IV. <i>De l'excellence &amp; de la douceur de la justice chrétienne</i> ,	54
CHAPITRE V. <i>Simplicité &amp; facilité des devoirs de la vie évangélique</i> ,	89
CHAPITRE VI. <i>Continuation du précédent. Devoirs d'un père religieux envers ses enfants</i> ,	124
CHAPITRE VII. <i>Règles pour la conduite extérieure de l'homme religieux</i> ,	176
CHAPITRE VIII. <i>Suite du précédent. Les devoirs de l'homme religieux envers ses inférieurs</i> ,	199
CHAPITRE IX. <i>Dernière partie du précédent. L'homme religieux à la campagne</i> ,	

CHAPITRE X. <i>Les derniers jours de l'homme religieux,</i>	297
CHAPITRE XI. <i>Usage des récits &amp; des instructions renfermés dans les précédents,</i>	307
CHAPITRE XII. <i>Conclusion,</i>	310

Fin de la table des Chapitres.

---

---

## A P P R O B A T I O N.

**J'**AI lu par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un manuscrit intitulé : *Les Délices de la Religion ; ou le pouvoir de l'Evangile pour nous rendre heureux.* Son pieux & savant Auteur, déjà connu par plusieurs productions du zèle le plus éclairé, met ici dans la plus frappante opposition le même homme qui, abusé d'abord par les pernicious principes de la philosophie moderne, a passé la première partie de sa vie à chercher dans les plaisirs des sens un vain fantôme de bonheur qui lui a toujours échappé : mais ensuite, détrompé de l'illusion de ses espérances & convaincu de l'inutilité de ses moyens pour les réaliser, se jette sincèrement dans les bras de la Religion, & prenant désormais l'Evangile pour règle unique de sa conduite, parvient à réformer sur ses maximes saintes la licence de ses mœurs déréglées, & à goûter enfin, par les sacrifices multipliés qu'il fait à sa foi, cette paix & cette onction qui en attestent toujours l'heureux triomphe. Le Lecteur intelligent trouvera développées dans cet Ouvrage avec la plus sublime énergie les grandes & excellentes vérités dont l'Evangile seul est dépositaire, & dont la pratique fidelle peut seule aussi procurer le solide bonheur, même dès cette vie.

Donné à Paris, ce 10 Mars 1788.

LOURDET, Professeur  
Royal

## PRIVILEGE DU ROI.

**L**OUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenants Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur Abbé LAMOURETTE Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au Public un ouvrage intitulé, *Les Délices de la Religion, ou le pouvoir de l'Evangile pour nous rendre heureux* ; S'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de permiffion pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années confécutives, à compter du jour de la date des préſentes. Faisons défenſes à tous Imprimeurs - Libraires & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangère dans aucun lieu de notre obéiſſance ; A LA CHARGE que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, que l'Impétrant ſe conformera aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725, & à l'Arrêt de notre Conſeil du 30 Août 1777, à peine de déchéance de la préſente Permiſſion ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde-des-Sceaux de France, le ſieur DE LAMOIGNON, Commandeur de nos ordres ; qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le ſieur DE MAUPEOU, & un dans celle dudit ſieur DE LAMOIGNON ; le tout à peine de nullité des Préſentes. Du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans-cause pleinement & paisiblement, ſans ſouffrir qu'il

leur fait fait aucun trouble ou empêchement. Voulons  
qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au  
long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage,  
soit ajoutée comme à l'original. Commandons au  
remier notre Huissier, ou Sergent sur ce requis, de  
faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & né-  
cessaires, sans demander autre permission, & nonobstant  
clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce con-  
traires: CAR TEL EST NOTRE PLAISIR. DONNE' à Ver-  
sailles le second jour du mois de Juillet, l'an de' grace  
mil sept cent quatre-vingt-huit, & de notre Regne le qua-  
rante-neuvième. Par le Roi en son Conseil. Signé LEBEGUE.

*Registré sur le Registre XXIII de la Chambre Royale &  
Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 1347.  
fol. 413. conformément aux dispositions énoncées dans le  
présent Privilège, & à la charge de remettre à ladite  
Chambre les huit exemplaires prescrits par l'Arrêt du Con-  
seil du 16 Avril 1788. A Paris, le quatre Juillet  
1788. Signé NYON l'aimé, Adjoint.*